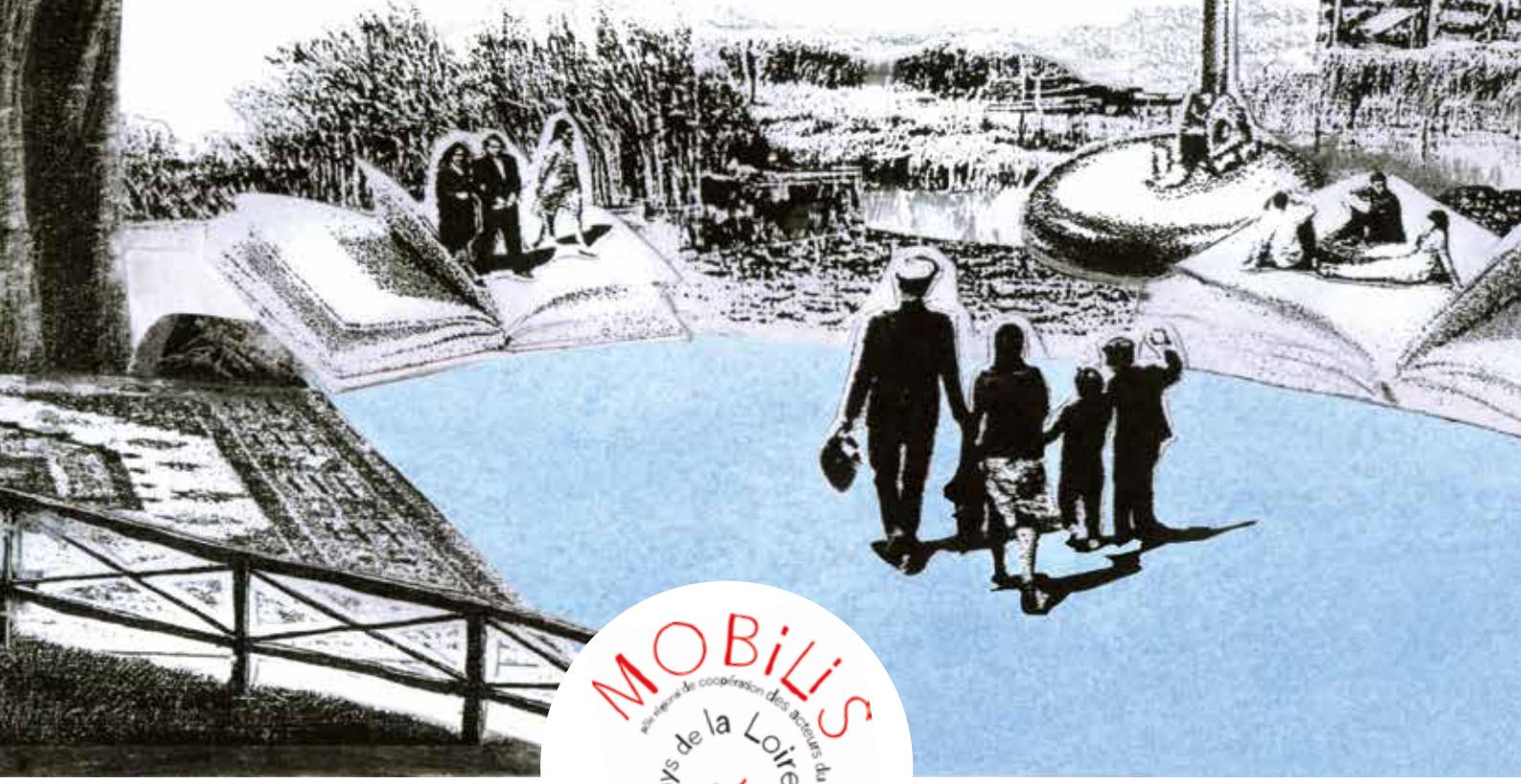
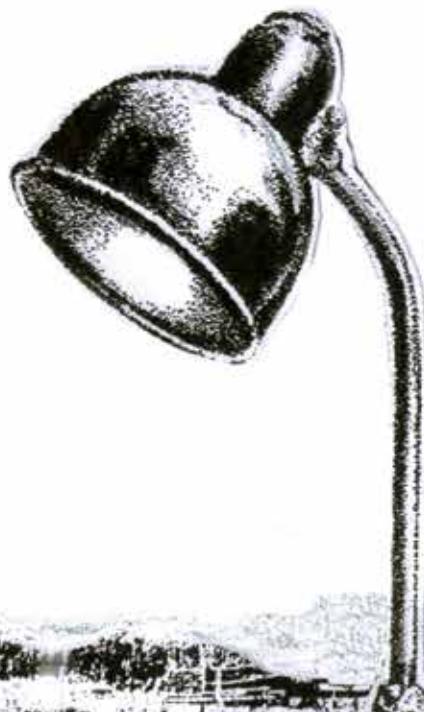




Le magazine du livre et de la lecture
en Pays de la Loire · Hors-série n°1



Littératures ligériennes



hors-série gratuit

octobre 2017



Fabricant Français
Le Partenaire de l'édition



www.offset5.com

- Impression offset
- Impression numérique
- Chaîne de dos carré collé / cousu
- Chaîne de reliure
- Chaîne de Wiro
- Marquage à chaud

Éditions OFFSET 5
1 place de l'Europe · 44400 REZÉ
Tél. 02 40 26 59 56
E-mail : editions.reze@offset5.fr

Contact : Thierry BROCHARD
06 72 96 35 98
t.brochard@offset5.fr



Littératures ligériennes

L'ÉQUIPE DU HORS-SÉRIE

Coordination

John Taylor

Rédacteurs

Antoinette Bois de Chesne, Guénaël Boutouillet, Bernard Bretonnière, Anna Fichet, Philippe Forest, Frédérique Germanaud, Alain Girard-Daudon, Claire-Neige Jaunet, Jean-Luc Jaunet, Yves Jouan, Gérard Lambert-Ullmann, Patrice Lumeau, Sophie Pilven, Carole Poujade, Élisabeth Sourdillat.

Auteurs (Éloges du lieu)

Marie-Hélène Bahain, Cathie Barreau, Jean-Louis Bergère, Daniel Bourrion, Paul de Brancion, Bernard Bretonnière, Patricia Cottron-Daubigné, Antoine Emaz, Albane Gellé, Frédérique Germanaud, Teodoro Gilabert, Joël Glaziou, Luce Guilbaud, Cécile Guivarch, Yves Jouan, Martin Page, Éric Pessan, Emmanuel Rabu, Sylvain Renard, Danielle Robert-Guédon, Jasmine Viguier, Laurence Werner David.

Relecture-correction

Romain Allais (redacteur-correcteur.fr)

Coordination artistique, maquette et création de la carte intérieure

Denis Esnault
www.enodenis.com

Illustrations

Julien Grataloup
www.juliengrataloup.com

Typographie

LCT Sbire, conçue par l'atelier La Casse,
la-casse.fr/typographie/lct-sbire
Espace Le Karting, 6, rue Saint-Domingue, 44200 Nantes

Impression

Offset 5,
offset5.com
Zone d'activités, 3, rue de la Tour
85150 La Mothe-Achard

Imprimé à 3 000 exemplaires sur papier recyclé et diffusé gratuitement dans 250 lieux du livre et de la culture en Pays de la Loire.

La version PDF de ce numéro est disponible
à l'adresse suivante :
mobilis-paysdelaloire.fr/ressources/publications

Tous les articles sont par ailleurs mis en ligne dans la version Web du magazine, alimentée toute l'année sur :
mobilis-paysdelaloire.fr/magazine

SOMMAIRE

Hors-série — Septembre 2017

INTRODUCTION p. 7

| Ouvrir les portes sur la création littéraire en région
par John Taylor |

POINTS DE VUE p. 9

| Le roman ligérien d'est en ouest *par Philippe Forest* |
Ici les années 10. Troubles dans le genre (du jeune roman en Pays
de la Loire) *par Guénaël Boutouillet* | Quelques poètes, ici *par Alain
Girard-Daudon* | À la recherche de la jeune poésie (en fleurs ?) *par
Patrice Lumeau* | Pour que vive la littérature

ÉLOGES DU LIEU p. 28

| Le désir du vrai lieu *par John Taylor* | Un soir de Loire *par
Antoine Emaz* | Gennes — Nueil-sur-Layon, voyage à rebours
par Jasmine Viguer | Éloge de Saint-Nazaire *par Yves Jouan* | Le
commencement du monde *par Laurence Werner David* | Le très
grand loin du monde *par Daniel Bourrion* | Cher ici *par Albane
Gellé* | Vieille Maine *par Frédérique Germanaud* | Eaux *par Cathie
Barreau* | Sur mes rives *par Luce Guilbaud* | L'estuaire du Payré et
son bassin ostréicole *par Patrícia Cottron-Daubigné* | Au-dessus la
Loire *par Cécile Guivarch* | Jardin du bout du monde *par Jean-Louis
Bergère* | Le Pé de Vignard *par Danièle Robert-Guédon* | L'arrêt
de bus de l'avenue Jean-Moulin à Trélazé *par Martin Page* | Rouge
par Emmanuel Rabu | Ce répit, ce repos de Rohars *par Bernard
Bretonnière* | Ce château situé aux confins *par Paul de Brancion* |
L'abbatiale carolingienne de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu *par
Marie-Hélène Bahain* | Cimetière de la Miséricorde *par Sylvain
Renard* | Le musée des beaux-arts de Nantes *par Teodoro Gilabert* |
Interrogations sur les compléments circonstanciels de lieu *par Joël
Glaziou* | Petits train-train quotidiens *par Éric Pessan*

DES LIVRES ET DES LIEUX p. 51

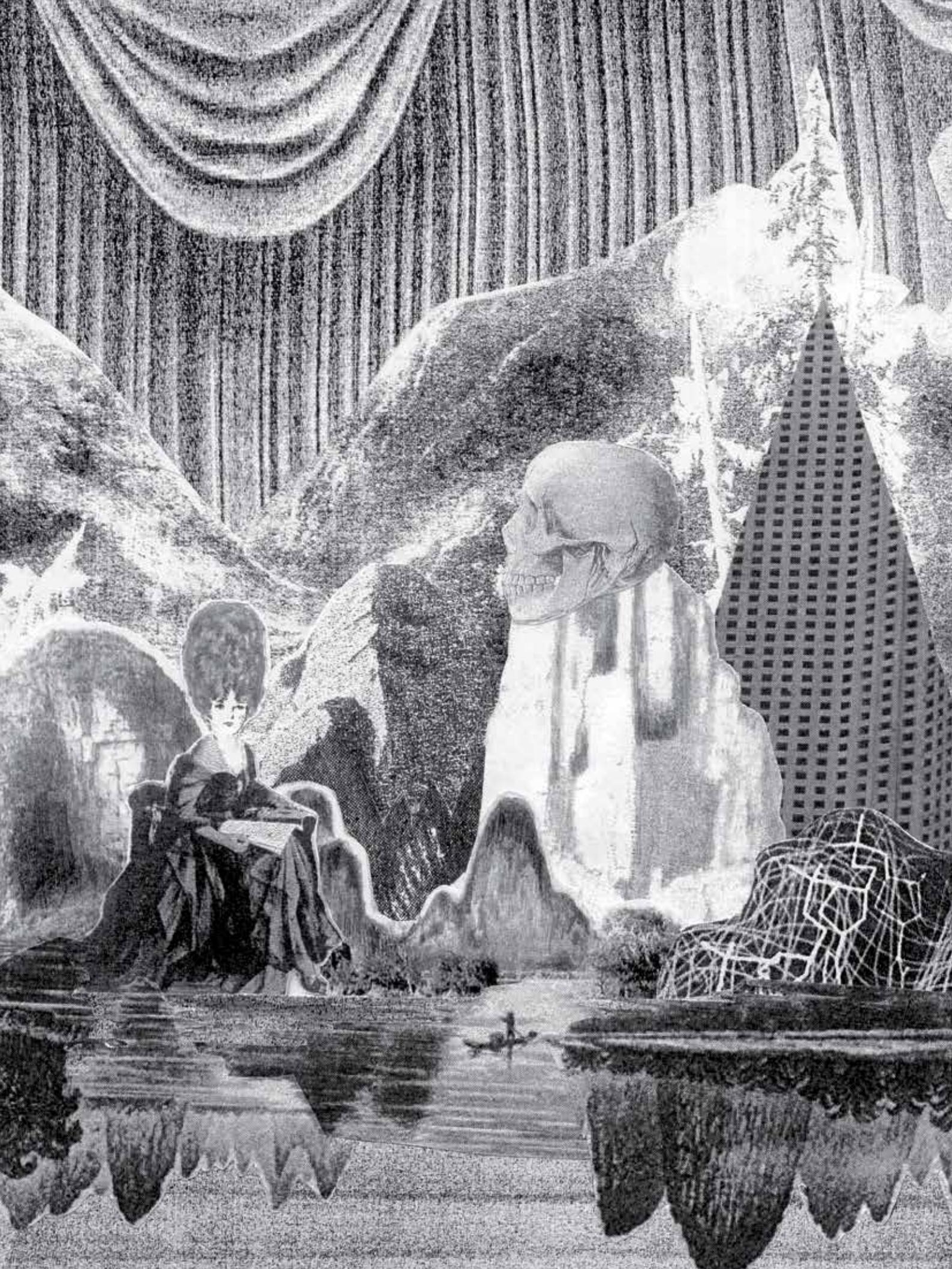
La Passagère du TER, d'Élisabeth Pasquier | Les Dits de Nantes, de Françoise Moreau | Stéphane Pajot, le glaneur de Nantes | Témoin, de Sophie G. Lucas | Une affaire de cœur, de Thierry Guidet | Régine, de Paul Louis Rossi | Une certaine joie, de John Taylor | Le Promeneur de la presqu'île, de Jean-Luc Nativelle | Existence amont, d'Alain Roger | Ève, de Christian Bulting | Maternelles, de Patrick Chatelier | Comme un port d'attache, de Jacques Péneau | Regarder l'océan, de Dominique Ané | Alphabet cyrillique, de Jean-Claude Pinson | Iconostases, de Christian Vogels | La Petite Plage, de Marie-Hélène Prouteau | Miroir de l'absente, de Jean-Pierre Suaudeau | Loire sauvage, de Paul Badin | Sauve qui peut (la Révolution), de Thierry Froger | Une vie de Gérard en Occident, de François Beaune | Faire avec, de Lionel-Édouard Martin | Figures qui bougent un peu et autres poèmes, de James Sacré | Lucia Antonia, funambule, de Daniel Morvan | La Forme empreinte, de Sylvain Coher | La Paume offerte, de Jacky Essirard | Vent de boulet, de Sylvie Dubin | Une promesse, de Sorj Chalandon | Pagaie simple, de Victoria Horton

TRÉSORS DU PATRIMOINE LITTÉRAIRE p. 70

| Les fonds littéraires conservés en Pays de la Loire par Antoinette Bois de Chesne

INDEX p. 78**PETITE BIBLIOTHÈQUE
LIGÉRIENNE** Carte intérieure

*Les rédacteurs de mobilisONS sont responsables
de leurs propos. Vos suggestions sont les bienvenues, nous serons
heureux de les lire sur contact@mobilis-paysdelaloire.fr*





Ouvrir les portes sur la création littéraire en région

→ · par John Taylor · ←

Chez Mobilis, nous aimons les livres et la lecture. Nous aimons ainsi tous les professionnels et les amateurs dont le métier et le plaisir sont le livre et la lecture : les bibliothécaires, les libraires, les éditeurs, les imprimeurs, les médiateurs (de tous genres), les lecteurs et... les écrivains ! En aucun cas « *last but not least* » car en fait « *first and foremost* », les écrivains sont à l'origine de tous les livres. Voici un inventaire, un état des lieux des écrivains et des poètes qui habitent les Pays de la Loire (ou qui vivent parfois ailleurs mais restent intimement liés à la région). Un état des lieux forcément incomplet, néanmoins substantiel et impressionnant, espérons-nous, malgré l'absence du domaine de la jeunesse ou encore du polar. Avec ce numéro hors-série consacré aux « littératures ligériennes », nous souhaitons montrer la riche diversité des auteurs qui écrivent en région et, quelquefois, d'une façon ou d'une autre, sur la région. Ce numéro hors-série ne dresse pas de palmarès. Si nous évoquons de nombreux romanciers et de nombreux poètes, nous ne pouvons présenter leur œuvre en détail. Pis encore : trop souvent, nous ne pouvons que mentionner tel ou tel auteur dont les livres méritent pleinement le détour. Disons ceci : nous cherchons à ouvrir des portes — certaines principales, d'autres dérobées — pour vous encourager à faire des découvertes, à aller plus loin dans vos lectures, à les approfondir. Au nombre de ces portes plutôt cachées, voire

secrètes, une vingtaine d'auteurs nous ouvrent la leur, en proposant l'éloge d'un lieu qui leur est particulièrement cher.

D'autres textes de ce numéro offrent des vues panoramiques. Il y est question du roman ligérien (qui remonte, d'ailleurs, quelques siècles en arrière), des jeunes romanciers en Pays de la Loire (ceux qui ont commencé de publier après 2010), de la grande variété de poésie écrite en région ou encore de jeunes poètes qui s'expriment à travers Internet. On y découvre aussi ce trésor trop souvent méconnu : les fonds littéraires, particulièrement abondants en Pays de la Loire.

Pour assembler ces propos, nous faisons appel à nos propres archives, certes de date récente — Mobilis a été fondée en mars 2014 — mais déjà pleines de ressources. Nous choisissons ici des extraits tirés d'un certain nombre d'articles déjà publiés sur notre site, notre critère de sélection étant de présenter succinctement certains livres où le lieu joue un rôle significatif. Enfin, une « petite bibliothèque ligérienne » ajoute encore d'autres titres, dont plusieurs classiques, à une liste déjà longue.

Julien Gracq observe dans *Lettrines* : « en art il n'y a pas de règles, il n'y a que des exemples ». Gardons cela à l'esprit. Voici un florilège d'exemples de la création littéraire telle qu'elle se présente aujourd'hui en Pays de la Loire.



Points de vue

Existe-t-il un roman ligérien, une poésie ligérienne ? « Disons des Pays de la Loire qu'ils sont une pure fiction. Si vous voulez : un roman, un poème », suggère Philippe Forest. Voici quelques textes en forme de panorama visant à présenter les auteurs et poètes d'aujourd'hui, mais aussi d'hier, qui font de cette région une terre de création littéraire.

Le roman ligérien d'est en ouest

→ · par Philippe Forest · ←

Nous sommes nombreux, je crois, à être semblables à cet enfant dont parle Baudelaire à la fin des *Fleurs du Mal* : « amoureux de cartes et d'estampes », il contemple l'univers à la clarté des lampes. Il songe à des terres lointaines où sans doute il n'ira jamais, il en invente d'autres selon sa fantaisie, même le pays où il vit lui paraît prendre sous ses yeux une apparence nouvelle et étrange. Le gros atlas qu'il a descendu de la bibliothèque le fascine. Le contemplant, il s'abandonne à cette « immobilité hypnotique » qui, dans la « chambre des cartes », s'empare à son tour du héros du *Rivage des Syrtes*, méditant sur le mystère d'Orsenna. Sur les pages qu'il tourne, les océans qui s'étagent en teintes d'un bleu toujours plus profond, les continents aux contours étranges que bombent et creusent des reliefs, où les fleuves ramifient leurs nervures sur les feuilles du livre, se mettent à mimer les nuages qui passent dans le ciel et auxquels il peut découvrir toutes les ressemblances qu'il souhaite — ces nuages, précisément, qu'évoque encore Baudelaire et auxquels, les assemblant et puis les dispersant, le hasard confère « l'attrait mystérieux » des « plus grands paysages ».

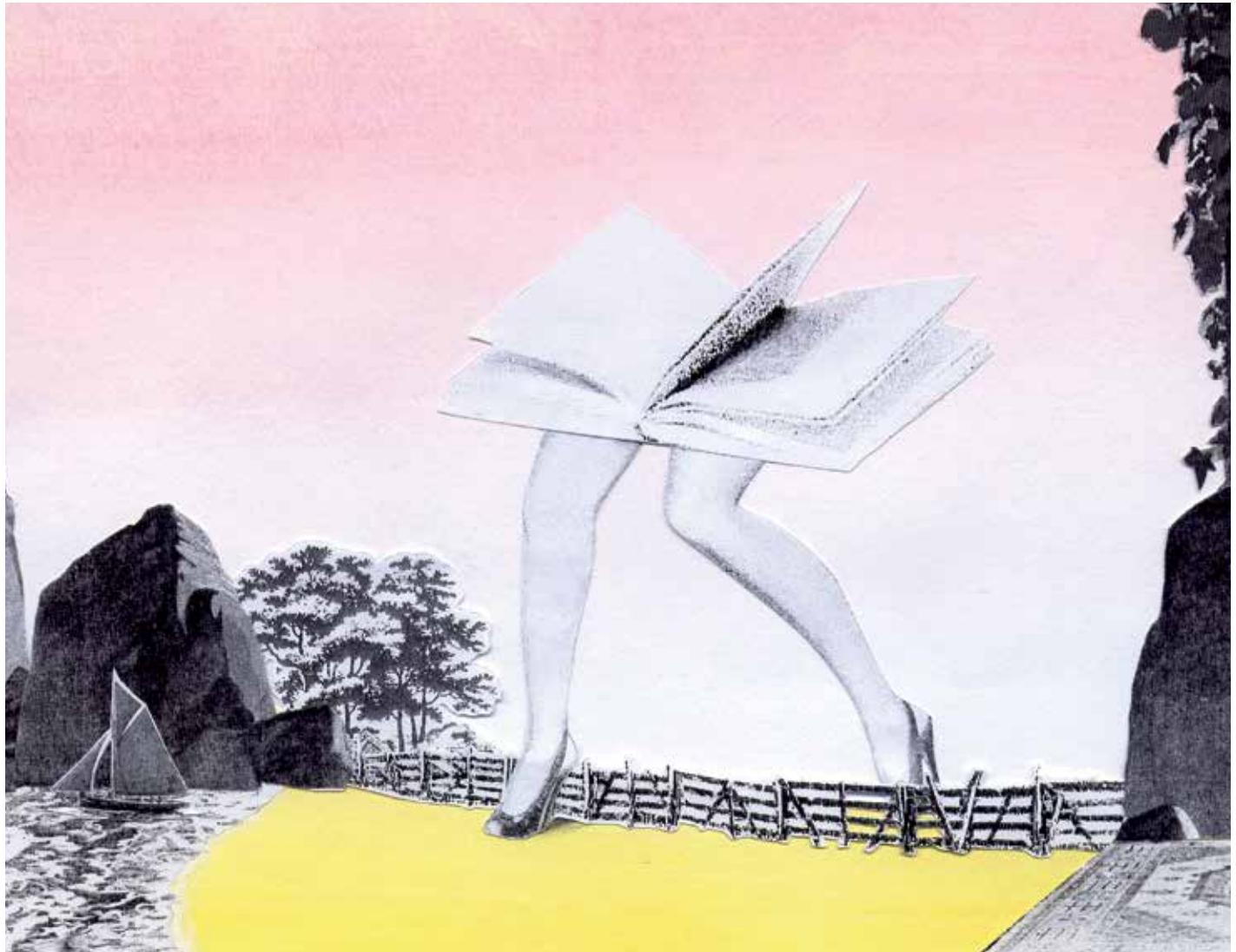
Une carte dispose dans l'espace ce qui eut lieu dans le temps. Au fleuve de la vie dont on sait, depuis Héraclite, qu'il ne coule que dans une seule direction et que l'on ne s'y baigne jamais qu'une fois, elle confère la forme sinuuse d'une ligne que l'on peut parcourir dans le sens que l'on souhaite, descendant ou bien remontant son cours, insoucieux des saisons, indifférent au temps. Une telle ligne liquide se déploie dans les terres d'où elle vient et qu'elle visite à sa guise, chacun

faisant escale sur ses rives et puis s'enfonçant dans la profondeur d'un pays. La géographie prend le pas sur l'histoire, elle la réinvente selon le rêve qui lui sied et la rend à la vie qu'elle lui prête.

AU COMMENCEMENT

Le propre de la littérature consiste, peut-être, à unir ainsi l'espace et le temps et à leur donner une même consistance où la fiction se mêle à la réalité, faisant surgir à l'aide de mots ce « paysage imaginaire, à demi rêvé, à demi habité » dont parle Julien Gracq dans *La Forme d'une ville* et que toute son œuvre explore exemplairement, le romancier transformant la région où il vécut en une série de « paysages-histoires » : des paysages qui naissent de l'histoire, d'où naissent des histoires. D'un côté, les « vastes panoramas » rendent possible l'étalement dans le lointain d'un ample chemin que l'on prend vite pour celui de sa vie. Mais, de l'autre, des sites plus secrets — comme auprès de l'Èvre, ce minuscule affluent de la Loire qui mouille les terres de Saint-Florent — font préférer à l'appel héroïque du vrai départ la « sorcellerie » plus discrète d'une promenade semblable à celle à laquelle viennent nous convier *Les Eaux étroites* : « j'entre soudainement au cœur d'un livre », déclare Gracq, comme on entrerait par magie au cœur d'un diamant ». Car on lit un pays comme on parcourt un livre.

Où faire commencer la lecture, alors ? Jusqu'où remonter vers l'amont ? Autrefois, aucun écolier n'ignorait que la Loire prend sa source au mont Gerbier-de-Jonc. Mais nul n'était en mesure — ils sont si nombreux ! — de nommer tous ses affluents. À commencer



par le Lignon — aussi méconnu que l'Èvre — qui, dans le Forez, écrit Honoré d'Urfé, « vagabond en son cours, aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par ceste plaine depuis les hautes montaignes de Cervières et de Chalmazel, jusques à Feurs, où Loire le recevant, et luy faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan ». S'il y en a une, là se trouve certainement l'origine : de la Loire et les livres qui la disent. Sur les rives du Lignon naît — ou plutôt renaît — le roman français sous le titre de *L'Astrée* (1607), chef-d'œuvre presque oublié, auquel, natif de Nantes qu'il évoque dans *La Croyance des*

voleurs (1989), Michel Chaillou consacra son *Sentiment géographique* (1976), belle songerie où il soutient « cette évidence confuse que toute rêverie apporte sa terre ».

Mais à quel moment une rêverie débute-t-elle ? Où se situe sa source, on ne le sait jamais. Personne ne peut dire à partir de quelle frontière se déploie la terre qui naît de la nuit où les songes se forment. Ne remontons pas si loin. Prosaïquement, faisons plutôt commencer notre histoire un peu plus bas vers l'aval — et un peu plus tard dans le temps : entre cinq et six heures, l'équipage du soleil ayant achevé plus de la moitié de sa course, un certain

*Personne ne peut dire à partir de quelle frontière
se déploie la terre qui naît de la nuit où
les songes se forment.*



jour de l'an 1651 sans doute, tandis qu'une charrette chargée de comédiens fait son entrée dans les halles du Mans. Ainsi débute *Le Roman comique* (1651) du sieur Scarron. Avec ce livre, après *L'Astrée*, le roman français naît une nouvelle fois, tournant le dos avec humour aux histoires héroïques et idéales d'autrefois. Le livre relate les aventures et les mésaventures d'une troupe de comédiens ambulants qui fait songer à la fois à celle de Molière — dont on sait qu'à la même époque il poussa jusqu'à Nantes — et à la compagnie à laquelle, dans le *Capitaine Fracasse*, se joint le romanesque baron de Sigognac. Le propos de Scarron emprunte à la farce, recourt à la parodie, tourne à la satire, on prétend parfois

qu'avec lui s'invente le réalisme. On ne prendra pas ici le risque d'affirmer que l'auteur fasse un portrait fidèle du Maine et de ses habitants, « grands parleurs » et « personnes ventrues », tous prompts à « patiner » (entendez : « peloter ») les actrices lorsqu'elles sont avenantes. « Je fais dans mon livre, déclare Scarron, comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foy. »

VISITEURS, VOYAGEURS ET RÉSIDENTS

Ainsi naît le roman ligérien. Inventé sous de pareils auspices, laissé libre de gambader et de galoper à sa guise, on ne s'étonnera pas

Plus que par le hasard qui vous y a fait naître ou en raison des circonstances qui vous y ont conduit, on peut être d'un pays par les livres que l'on a faits.

qu'il ait pris tant de formes. Je plains le professeur dont on exigerait qu'il en définisse l'esprit et qu'il explique de quelle hypothétique identité régionale il constituerait l'expression. Afin de former les Pays de la Loire, on a autrefois cousu ensemble des morceaux un peu dépareillés pris aux vieilles provinces françaises. Le résultat ressemble à l'habit d'Arlequin. D'où son charme chamarré. Un peu de Bretagne, d'Anjou, du Maine, du Perche et du Poitou pour former des losanges de toutes les couleurs et afin que s'ouvrent les rideaux sur la scène d'un théâtre où toutes les pièces du répertoire se jouent en même temps.

Qui saurait dire ce qu'est un romancier ligérien ? Il y en a de toutes sortes. Certains furent de simples visiteurs mais les livres qu'ils ont écrits ont pris dans le paysage une place plus imposante que celle qu'occupent les œuvres laissées par bien des indigènes. Exemplairement, il en va ainsi de Balzac qui, voisin, naquit à Tours et séjourna souvent à Saché. On ne peut guère oublier pourtant que l'action d'*Eugénie Grandet* se déroule à Saumur et que Guérande sert de cadre à Béatrix. Pendant la guerre, Simenon vécut en Vendée, mais c'est en Amérique qu'il écrivit *Maigret a peur* (1953), situé à Fontenay-le-Comte, et *Les Vacances de Maigret* (1948) dont les premières pages montrent un commissaire plutôt désœuvré, arpantant Les Sables-d'Olonne et y contemplant « la courbe harmonieuse de la plage » avec « quelque chose de féminin, de presque voluptueux. » Plus que par le hasard qui vous y a fait naître ou en raison des circonstances qui vous y ont conduit, on peut être d'un pays par les livres que l'on a faits.

Inversement, les cas ne manquent pas de grands écrivains qui, bien que nés sur les

bords de la Loire, ont déserté mentalement les rivages de leur enfance. À propos de Nantes, Gracq l'écrit dans *Lettrines* : on appartient plus au pays dont l'on a rêvé qu'à celui où l'on a vécu. « Que faire, demande-t-il, d'une vie commencée de vivre si irrémédiablement sur le mode de l'ailleurs ? » Cela vaut pour Jules Verne qu'il aimait tant. Celui-ci évoque bien Nantes dans ses *Souvenirs* et il lui arrive d'y faire allusion dans certains de ses romans. Mais les pages qu'il composa à Chantenay pour *Vingt mille lieues sous les mers* ou pour *De la Terre à la Lune* évoquent des contrées si lointaines et improbables qu'elles ne figurent sur aucune carte. Plus près de nous, il en va de même pour Patrick Deville, né à Saint-Brevin et dont l'un des premiers livres, *Le Feu d'artifice* (1992), rapporte le peu crédible périple de ses héros nantais à travers l'Europe — périple dont on peut difficilement ne pas penser rétrospectivement qu'il annonce celui de l'auteur en direction des pays lointains qui servent de décor à ses romans les plus récents.

Écrire, c'est partir. Et parfois pour des terres qui n'existent que dans la tête de celui qui les imagine. Éric Chevillard a beau être originaire de La Roche-sur-Yon, on voit mal ce qu'auraient de typiquement vendéennes les formidables fantaisies que fabrique depuis trente ans l'auteur du *Vaillant Petit Tailleur* (2004). Le château de la Rongère à la Croixille où Bernard Lamarche-Vadel mit fin à ses jours, qui fait office de décor fantasmé pour *Sa vie, son œuvre* (1997), existe sans doute dans la réalité, mais il a toutes les apparences d'une demeure tout droit sortie d'un vieux roman gothique. Et que dire de Jarry ? Il fut de Laval sans doute, mais c'est vers Irkoutsk que filent à bicyclette les héros de son *Surmâle* (1902). Comme on dit — presque — au début d'*Ubu* : la scène se passe

en Mayenne — c'est-à-dire : nulle part. Ou, si vous préférez, partout.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

La géographie enseigne l'histoire. Et l'inverse, aussi bien. Mais ces deux disciplines ne parviennent jamais aussi efficacement à leurs fins que lorsqu'elles empruntent à l'art du roman. Nul livre n'en offre une plus belle démonstration que celui signé par une certaine Augustine Fouillée, native elle-aussi de Laval et mieux connue sous le pseudonyme de G. Bruno. Il s'agit du *Tour de la France par deux enfants* (1877) qui, sous la III^e République, servit de manuel à plusieurs générations d'écoliers et dont le phénoménal tirage permet à son auteur d'être la seule, certainement, à rivaliser par le nombre de ses lecteurs avec Jules Verne, son plus illustre contemporain. On se rappelle que l'ouvrage relate le voyage de deux petits garçons chassés de chez eux, après la défaite, par l'arrivée des Prussiens et qui, au terme de leur longue errance, trouveront refuge dans leur nouvelle famille du côté d'Orléans. Curieusement, ce périple pédagogique, aussi soucieux d'exhaustivité qu'il soit, ignore tout à fait l'ouest du pays : les petits héros passent au large, c'est à peine s'ils font escale à Nantes. Je ne sais quelle conclusion il faut en tirer concernant le souvenir qu'Augustine Fouillée avait gardé du pays de son enfance !

Dans tout lieu où il s'arrête, un romancier réveille les histoires du passé. Avec une prédilection souvent avouée pour les plus grandioses et les mieux sanglantes. Elles ne manquent jamais. Mais le moins que l'on puisse dire c'est qu'elles ne font pas défaut dans les parages qui nous préoccupent. Afin de rendre le bruit et la fureur de ce qui fut, un grand historien fait fatallement œuvre de romancier. Chassé de Paris par le nouveau pouvoir qui s'y est établi, Michelet s'installe à Nantes en 1852 et y achève son *Histoire de*

la Révolution française sur les lieux mêmes où se déroulèrent les massacres qu'avec une partialité certaine il relate. Les guerres de Vendée — qui, en vérité, débordent très largement du cadre du département concerné ou même de la région à laquelle il appartient désormais — fournissent leur ample et foisonnante matière aux *Chouans* (1829) de Balzac, au *Quatrevingt-treize* (1874) de Hugo ou aux *Mouchoirs rouges de Cholet* (1984) de Michel Ragon.

Mais l'on peut remonter dans le passé aussi loin qu'on le souhaite. À deux pas de l'abbaye de Fontevraud — où Jean Genet situa son *Miracle de la rose* (1946) du temps qu'elle abritait encore une prison, à l'en croire, « la plus troublante » de toutes celles de France —, le superbe château de conte de fées qui surplombe la Loire ne laisse aucun visiteur oublier *La Dame de Monsoreau* (1846) d'Alexandre Dumas et l'époque des guerres de religion à l'heure des derniers Valois. Plus on s'enfonce dans l'histoire, moins elle se distingue de la légende. Tiffauges appartient à la fable. Compagnon de Jeanne d'Arc, Gilles de Rais — dont on prétend parfois qu'il fut le modèle du sinistre Barbe-Bleue — y accomplit ses monstrueux méfaits. Après avoir donné le nom de son fief au héros du *Roi des aulnes* (1970), Michel Tournier a raconté ses exploits dans *Gilles et Jeanne* (1983).

LA GLOIRE DE LA LOIRE

Mais reprenons le fil de notre promenade à travers l'espace et le temps, descendant le cours de la Loire jusqu'au lieu où la Maine la rejoint, remontant un moment vers le nord en direction de la cité des tapisseries de l'Apocalypse et de David d'Angers. C'est par là que vécut et écrivit Hervé Bazin. Il fait le récit de son enfance et de sa jeunesse — empoisonnées par la formidable Folcoche — dans la trilogie autobiographique que forment *Vipère au poing* (1948),

« *La majesté de la Loire ne fait aucun doute pour personne ; son nom est gloire à une lettre près.* »

La Mort du petit cheval (1950), *Le Cri de la chouette* (1972) et que chacun a en mémoire. Un peu plus loin vers l'ouest se trouve Savennières où, fille d'instituteurs, grandit la romancière Danièle Sallenave. *D'amour* (2002), le plus autobiographique de ses livres, l'un des plus beaux aussi, se situe sur ces terres dont elle parle plus volontiers dans *La Vie éclaircie* (2010). « Le val de Loire, explique-t-elle, est un lieu de circulation et d'échange, et le travail de la vigne, comme le commerce du vin, ouvre l'esprit et anime les langues. » La Loire qui y coule, continue-t-elle, résume tout : « le repli et l'ouverture, la vie cachée et la vie libre, dangereuse, tout au long de son cours, et la lutte des hommes avec elle, contre sa violence ». Dans son *Dictionnaire amoureux de la Loire* (2014), Danièle Sallenave affirme encore : « La majesté de la Loire ne fait aucun doute pour personne ; son nom est gloire à une lettre près. » On ne peut que lui donner raison ici.

Mais nous voici déjà à Saint Florent-le-Vieil où règne Julien Gracq. Il en décrit parfois l'ennui et l'hallucinant changement de visage que le pays, en quelques décennies, a connu et qui confine au saccage. Mais mieux

qu'aucun autre, certainement, il en a perçu la poésie. Sous sa plume, tout tourne au rêve et prend la couleur des songes. Les arbres aux formes délirantes « qui parsèment les prairies de l'île Batailleuse » lui semblent « pâtruer dans le brouillard de pluie, soudain plus désorientants que des dinosaures. » Et, avec *Les Eaux étroites* (1976), les abords de l'Èvre lui inspirent sans doute l'un de ses plus beaux textes.

Gracq encore nous guide dans Nantes. Il est étrange, cependant, que le livre qu'il a consacré à l'ancienne capitale de la Bretagne, *La Forme d'un ville* (1985), éclipsé tous les autres et, à en juger par la reconnaissance dont il jouit, y ait presque acquis le statut de littérature officielle. De son propre aveu, l'écrivain parle moins de la ville que de la façon dont elle a formé l'enfant qu'il fut. Son affection va aux « lisières où le tissu urbain se démaille et s'effiloche ». « La ville, confie-t-il, semble fuir entre les doigts. » Il s'agit d' « une cité qui ne présente que des beautés de second ordre ». On a connu, dans un passé pas si lointain, des romanciers qui firent scandale pour avoir osé sur Nantes un jugement moins sévère que celui rendu par le grand Gracq.





Les auteurs sont innombrables qui ont fait de Nantes le décor de leurs fictions. On me pardonnera donc pour ceux que j'ai oubliés. Mais on ne saurait passer sous silence *L'Enfant* (1879) de Jules Vallès. Ni André Pieyre de Mandiargues qui, dans *Le Musée noir* (1946), donne au passage Pommeraye toute l'inquiétante et fantastique poésie qu'un pareil lieu appelle. Et l'on aurait grand tort de négliger *La Voyageuse immortelle* (2001) de Paul Louis Rossi, de tous ceux que j'ai lus, peut-être le plus accompli des romans nantais. L'ouvrage regorge de notations un peu désabusées ou mélancoliques et l'on ne saurait raisonnablement le recommander aux touristes qui souhaitent faire le voyage à Nantes. « Certains dimanches, déclare Rossi, quand un vent glacial souffle sur les cours qui ont remplacé les anciennes voies d'eau, comme l'activité entière de la cité semble suspendue et qu'elle paraît reposer ainsi morte, sous une énorme chape de plomb, un air d'ennui désespéré accable les avenues silencieuses et les places désertes. » Mais une telle impression désolée se trouve contredite par la poésie même d'un propos tourné vers la vie et qui constitue le plus bel hommage qu'un écrivain puisse rendre à la cité qui l'a inspiré.

DE PART ET D'AUTRE DE L'ESTUAIRE

On veut volontiers que la Loire partage la France en deux. C'est en tout cas l'avis des météorologues qui en font la frontière entre le sud et le nord du pays. Mais je doute qu'une telle ligne de démarcation vaille aussi en littérature. Si l'on prend vers le nord, en direction de Guérande, une fois de plus, Gracq nous précède. *La Presqu'île* (1970) relate l'errance d'un homme qui doit tuer le temps tandis qu'il attend l'arrivée de la femme qu'il aime. Dans sa voiture, il fait la route entre des villes dans lesquelles le lecteur reconnaît sans peine Savenay, Pontchâteau, Herbignac et Piriac-sur-Mer. Comme souvent chez l'auteur du *Rivage des Syrtes* et d'*Un balcon en forêt*, l'intrigue se résume à cette attente dont le lecteur soupçonne qu'elle ne donnera lieu à

rien. Le temps s'étire. L'espace se déploie. Le bocage prend l'apparence d'un « labyrinthe vert » qu'explore le regard et dans lequel il n'est nul fil d'Ariane sinon celui que l'écriture déroule elle-même.

Il n'y a pas moyen — ni de raison — de passer dans les parages sans s'arrêter à Campbon, petite commune qui a quelque titre à figurer en très bonne place sur une carte littéraire de notre région. Car s'il y a bien un écrivain contemporain qui mérite l'attention — et l'admiration, je dirais même : la reconnaissance — du lecteur ligérien, son nom est Jean Rouaud. Depuis *Les Champs d'honneur* (1990), avec *Des hommes illustres* (1993), *Pour vos cadeaux* (1998), *Sur la scène comme au ciel* (1999) et les œuvres qui ont suivi, il compose avec un talent entêté une longue série de livres qui doit autant à la littérature populaire qu'à la littérature savante, et dans laquelle, donnant au roman autobiographique, familial et régional cette dimension universelle qui ne devrait jamais lui manquer, il relate son histoire et celle des siens — faisant du même coup, de la Loire dite Inférieure où il grandit un des hauts lieux de l'imaginaire littéraire d'aujourd'hui. Si l'on prend par le sud, franchissant le pont de Saint-Nazaire, nous arrivons dans le pays des plages. Vers Saint-Brevin où j'ai situé l'intrigue — si l'on peut dire ! — du *Chat de Schrödinger* (2013) — qui, bien que je passe en général pour un écrivain fort peu ligérien, n'est pas le seul de mes romans à avoir eu pour décor la région puisque c'est également le cas de *Toute la nuit* (1999) et, davantage encore, du *Nouvel Amour* (2007). Quelques kilomètres à peine — et fort peu de choses — me séparent de Jean-Claude Pinson dont les livres comme *Free Jazz* (2004) ou *Alphabet cyrillique* (2016) sont d'habitude lus comme des poèmes — quant à moi, je les ai toujours considérés comme des romans. Dans *La Blessure, la vraie* (2011), François Bégaudeau se rappelle les vacances qu'adolescent il passait à Saint-Michel-en-l'Herm, à côté de La Faute-sur-Mer.

Nous sommes déjà en Vendée. Il reste à ne pas oublier François Bon, né à Luçon dont l'on

peut supposer que s'inspirent certains de ses livres. Même si, par exemple, il situe plutôt à Champ-Saint-Père *L'Enterrement* (1991). Un homme se rend aux funérailles de son ami. Comme chez Gracq — mais en vérité il en va de même pour tout écrivain —, le monde — ici : sous la forme d'un village en deuil — prend l'apparence du roman qui le raconte : « Un livre d'enfance hypnotise, réouvert, de cette mémoire d'un coup surplombée dont on ne savait pas disposer. On ne saurait pas reconstituer l'histoire et voilà qu'on reconnaît chaque page. » Toute la planète paraît soudain tourner autour d'un petit bourg un peu éprouvé et perdu et du Christ transi, attribué à Gaston Chaissac, qu'abrite son église.

VERS LA MER — SANS SAVOIR POURQUOI

Mais c'est vers la mer que l'on va, comme l'écrit encore Julien Gracq, ajoutant : « sans savoir pourquoi ». « Rien ne se dissimule plus malicieusement que la mer, lit-on dans *La Presqu'île*, jusqu'à la dernière seconde, à ceux qui l'approchent et cherchent fébrilement à la découvrir. » Pourtant tout le bocage que parcourt son personnage paraît tourné vers elle. Des routes de campagne bordées de haies et depuis lesquelles on ne voit que le ciel la longent, s'en écartent et puis s'en rapprochent jusqu'au moment où fatalement elles mènent à elle. Le fleuve, naturellement, y conduit, imposant son aimantation souveraine à toutes les terres qu'il traverse. Autrefois, comme le firent Stendhal, Balzac ou Flaubert, on le descendait sur des bateaux à vapeur qu'a avantageusement remplacés le Train à Grande Vitesse — des fenêtres duquel on jouit fugitivement d'une des vues les plus splendides sur ses eaux.

Le fleuve nous entraîne. Telle est la loi de la Loire dont Chaillou parle magnifiquement dans *Le Sentiment géographique* : « Un courant nous porte, des traces nous guident qui n'ont qu'un seul sens, une direction, l'ouest, où nous flottons, ce couchant qui bat des battlements de notre cœur. » Dans le prologue de *L'Ouest surnaturel* (1993), Paul Louis Rossi dit de même : « J'imagine, comme dans un

rêve, que l'homme doit suivre la course du soleil — jusqu'au rivage — et le regarder disparaître dans les flots. C'est le mouvement même qui me semble naturel, conforté par le dessin harmonieux de la France, pareil à un visage de profil tourné vers l'Ouest : avec sa bouche, son nez, sa paupière et son œil... » Car au-delà il y a l'océan que contemple le regard tourné vers l'horizon du lointain — qui appelle, après Jules Verne et quelle que soit la forme que prennent leurs livres, tous les authentiques romanciers dont j'ai parlé ici. Je ne crois pas que l'on ait souvent noté que c'est à Saint-Nazaire que s'achève *Autres rivages* (1951) — ou plutôt : *Speak, memory !* — le livre de souvenirs qu'a laissé Vladimir Nabokov. Fuyant avec sa femme et son fils l'Europe en guerre, il attend dans l'un des jardins surplombant le port l'heure où doit partir le paquebot qui les mènera en Amérique : « Là, devant nous, à l'endroit où une rangée ininterrompue de maisons se dressait entre nous et le port, et où l'œil rencontrait toutes sortes de stratagèmes, tels que des sous-vêtements bleu pâle et rose dansant le cake-walk sur une corde à linge, où une bicyclette de dame voisina bizarrement avec un chat rayé sur un rudimentaire balcon en fonte, quelle profonde satisfaction ce fut de distinguer, parmi les angles embrouillés des toits et des murs, une superbe cheminée de paquebot surgissant derrière la corde à linge comme ce que, dans une image-devinette — Trouvez ce que le marin a caché —, on ne peut plus ne pas voir une fois qu'on l'a vu. » Car voir pour toujours ce qu'une fois on a lu afin que ne s'effacent plus les paysages qui ont pris forme sur les pages que l'on a parcourues, tel est bien le prodige qu'accomplit parfois la littérature.

Ici les années 10

Troubles dans le genre (du jeune roman en Pays de la Loire)

• par Guénaël Boutouillet •

Emprunt du titre d'un essai de Nathalie Quintane, poète devenue romancière ou essayiste (on ne sait plus), *Les Années 10* nous ouvre, symboliquement, les pages de ces parutions récentes (après 2010) d'auteurs originaires ou établis en Pays de la Loire, et dont, pour nombre d'entre eux, le genre « romanesque » se voit troublé par hybridation avec d'autres formes littéraires — l'essai, le reportage, la biographie.

Cette confusion légère, cette porosité joyeuse entre les genres, est une tendance du roman contemporain — dont un récent symbole fut l'attribution en 2016 du prix Médicis au livre-enquête de l'historien Ivan Jablonka, *Laëtitia* (qui par ailleurs nous disait aussi, tragiquement, quelque chose de ces lieux de vie qui sont les nôtres). Elle est aussi une marque de la jeunesse, au sens le plus vif du terme : dans leur diversité, voire disparité, peut-être que ce qui unit nombre des jeunes auteur(e)s de romans dont on va parler ici est une approche ouverte et

goulue des formes, genres et thèmes desquels faire leur miel romanesque. Faire du roman qui soit aussi plus que du roman, en somme — élargissement dont ils auraient tort de se priver : le genre roman est, après tout, fort accueillant.

Ainsi, Marc Perrin, qu'on aurait autant hésité à classer en poésie — son premier recueil (*Avoir lieu*, 2010), chant de phrases brèves, variations interrogatives sur le sujet au cœur de l'histoire, et son éditeur, Le Dernier Télégramme, l'y apparentent. Mais que dire de l'inclassable *Spinoza in China* (2015), vaste relation fictionnalisée d'un voyage en Chine avec les œuvres du philosophe, récit intime ouvert au récit du monde, à une information recyclée en temps réel ? Cette forme d'autofiction est au moins du roman, mais sans doute pas seulement du roman.

Thomas Giraud et Anthony Poiradeau, deux trentenaires nantais, sont chacun l'auteur d'un premier livre fortement documentaire : *Projet El Pocero* (Inculte, 2013) de Poiradeau, enquêtant sur une ville inachevée de la banlieue de Madrid, vaste complexe

immobilier tué dans l'oeuf par l'éclatement de la « bulle » immobilière et la ruine de son mentor mégalomane, narrait la vie de cet escroc, entre deux récits de dérive de l'auteur dans les demi-rues et parcs vides de cette résidence inhabitée. *Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes* (La Contre Allée, 2016), de Giraud, pour rendre quelque chose de la vie du géographe libertaire Élisée Reclus, détourne le « biopic » pour le cribler de pauses, de questions irrésolues, piratant cette forme et, ce faisant, rend un fier et juste hommage à son sujet, penseur et activiste de l'errance, des marges, des chemins de traverse.

C'est à Angers que vivent deux romanciers dont les premiers opus ont fait date, et ouvert pour chacun le chemin d'une œuvre nourrie du monde extérieur et de ce qui s'y joue, ici, maintenant. Avec *La Centrale* (P.O.L, 2010), Élisabeth Filhol a fait découvrir aux lecteurs la réalité méconnue des travailleurs précaires de l'industrie nucléaire. Réalité sociale qui fonde aussi son magistral deuxième roman, *Bois II* (P.O.L, 2014), récit de la lutte de salariés occupant leur usine,

sans jamais rien lâcher du travail de la langue. Alexandre Seurat a su, lui, avec *La Maladroite* (Le Rouergue, 2015), tirer d'un fait divers atroce un récit choral d'une grande dignité, narrant l'impuissance collective face à un crime ineffable, quand un maillage social dysfonctionne au point de ne jamais parvenir à donner l'alerte à temps pour sauver une gamine des griffes de parents prédateurs. S'inscrivant dans une démarche de fiction documentaire, il tresse histoire familiale et histoire politique,

donner forme à ce qui n'aurait su se dire sans, la contrainte scientifique produit un regard, une clarté ; du sensible et du poétique. C'est cette approche méthodique qui permet à la jeune Blandine Rinkel de faire, dans *L'Abandon des prétentions* (Fayard, 2017), le portrait d'une mère, la sienne, et de ses usages et lieux périurbains (à Rezé, en bordure de Nantes) ; et de rendre ainsi hommage aux vies minuscules et immenses qui peuplent nos alentours. La focale astucieusement modulée

mystérieux, contradictoire, compliqué, d'écrire.

Mais la fiction créée par ces jeunes écrivains ligériens n'est pas que méditative ou documentaire : pour preuves, les deux romans intimistes d'Aude Le Corff, chez Stock, *Les arbres voyagent la nuit* (2013) puis *L'Importun* (2015) — dans lequel l'histoire des terreurs du siècle passé entre en nous par l'histoire familiale d'un individu — comme chez Seurat, mais d'une toute autre manière.

Cette confusion légère, cette porosité joyeuse entre les genres, est une tendance du roman contemporain

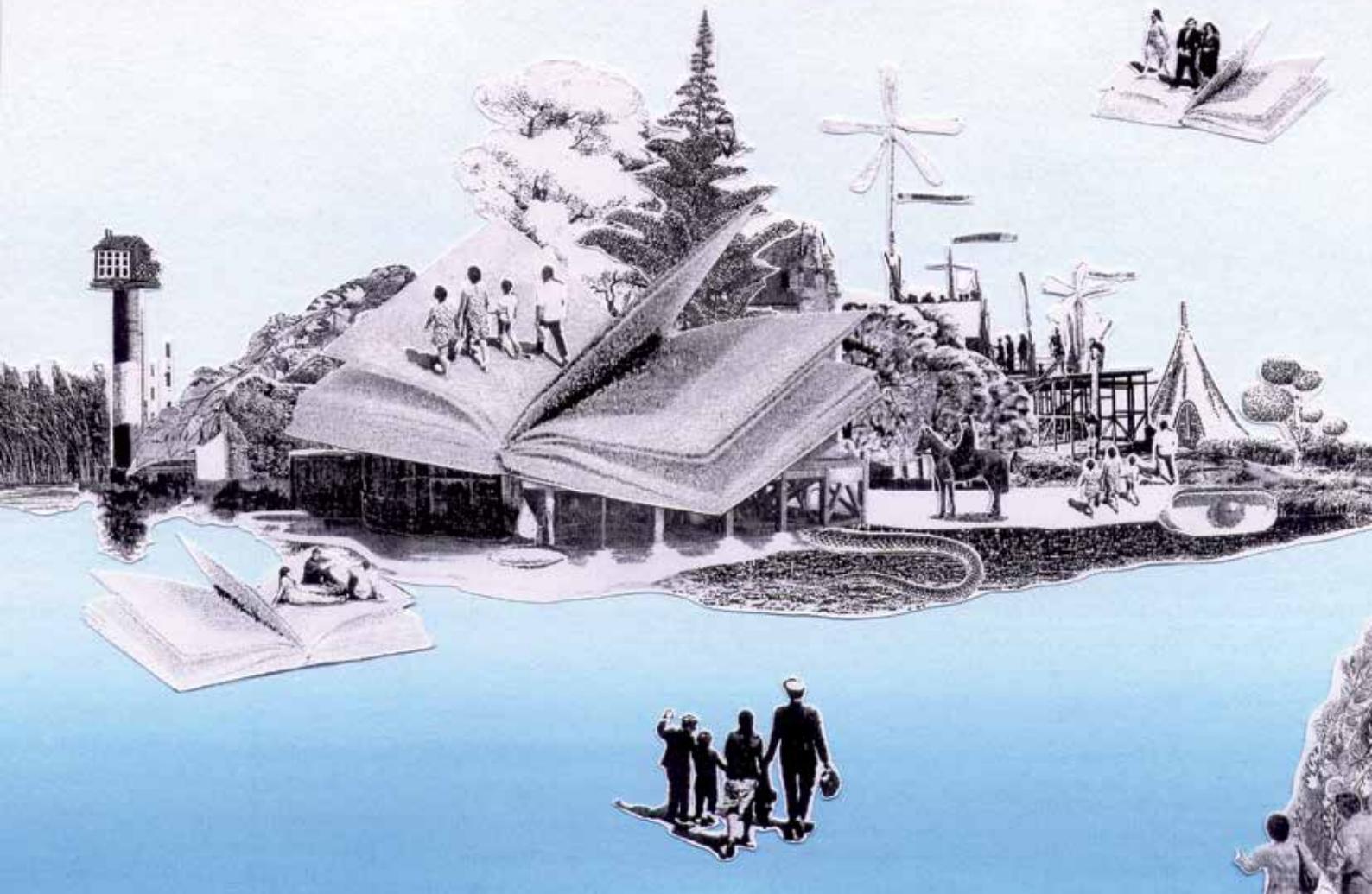
dans son deuxième roman, *L'Administrateur provisoire* (Le Rouergue, 2016). Pour ces auteurs, le travail documentaire n'est pas simple toile de fond ou prétexte d'une intrigue romanesque, mais bien le corps du texte, son assise, thématique autant qu'esthétique.

Ce regard, distancié, sur la réalité, donne à voir autrement, par la grâce de l'écriture, ce que nous traversons ou croisons tous les jours. Ainsi, la façon dont la sociologue Élisabeth Pasquier use de ses méthodes d'enquête comme mode de relevé, pour rendre quelque chose du monde, vu par la fenêtre du train Nantes-Pornic, dans *La Passagère du TER* (Joca Seria, 2016). Comme la contrainte formelle permet à certains de

permet de dire une vie, une femme, et ce faisant un peu de chaque vie, de chaque femme — un peu de nous tous.

Que la littérature soit un travail quotidien, autant qu'un travail du quotidien, qu'on peut examiner dans l'ordinaire de sa pratique, c'est ce qui guide la jeune Julia Kerninon, auteure, après deux romans, d'un récit de ses années d'apprentissage, *Une activité respectable* (Le Rouergue, 2017) — lequel est aussi un récit des lieux, d'origine (nantaise), d'exil (européen) et de retour (nantais). Laurence Vilaine, découverte avec *Le silence ne sera qu'un souvenir* (Gaïa, 2011), se penche aussi, dans son deuxième roman *La Grande Villa* (Gaïa, 2016), lettre sensible et douce au disparu, sur le geste

Et puis, il y a à Nantes deux primo-romanciers « Minuit », dignes représentants de cette tradition moderne de la fiction ironique qu'aime à cultiver la maison d'origine du nouveau roman. Marion Guillot, avec *Changer d'air* (Minuit, 2015) ; Yann Gauchard, avec *Le Cas Annunziato* (Minuit, 2016), tragi-comédies tenues sur un fil, entre mélancolie et fantaisie (jusqu'à l'absurde ou presque, comme quand le narrateur dépressif du livre de Marion Guillot s'attache follement à un poisson rouge), par l'impeccable maintien de leur phrase, par leur art du non-dit comme de l'enchaînement narratif, signent chacun une entrée remarquable — et remarquée — sur la scène littéraire.



Quelques poètes, ici

• par Alain Girard-Daudon •

In'y a pas une, mais des poésies, c'est-à-dire des pratiques d'écriture innovantes, extrêmement diverses.

Il n'y a pas une poésie ligérienne, revendiquant une identité territoriale, une sorte de chant fleuve-océan, comme on l'imagine chez Du Bellay, ou chez Cadou. Il y a des poètes en Pays de la Loire. À Angers, à Laval ou Saumur, on les entend en lecture ; on les croise au marché de Rochefort, au festival Midi Minuit de Nantes, ou aux rendez-vous du Bois-Chevalier. Ce sont parfois des éditeurs de la région qui les publient, comme Lanskine, L'Œil ébloui,

Soc & Foc ou Joca Seria, ou des revues comme *Sarrazine*, *Gare maritime* ou *N47* aux Ponts-de-Cé. La poésie que l'on dit mal aimée, confidentielle, suscite une activité foisonnante. Et ces poètes, parfois très seuls dans leur nécessaire silence, sont pourtant parmi nous, car ils habitent ici.

ILS HABITENT ICI

Mon activité de libraire m'a permis d'en rencontrer beaucoup et d'en aimer quelques-uns. C'est d'eux que je parle ici. C'est un choix. Je n'ai retenu que la surprise suscitée par un regard, une écriture.

Si les poètes ne sont pas ces gens « nés quelque part » que raillait Brassens, ils ne sont pas indifférents au pays où ils sont. Le premier recueil de Jean-Claude Pinson, publié en 1991, qui justement a pour titre *J'habite ici*, est fortement imprégné des lumières et du paysage nazairien. Cette poésie de simple apparence, nourrie de Georges Perros et de James Sacré, prend

la forme d'une douce élégie où se mêlent souvenirs militants et l'ordinaire d'une vie. Vingt-cinq ans après, de nombreux recueils, des essais ont confirmé l'importance de ce poète philosophe qui vit au bord de l'océan. Yves Jouan, lui, a vue sur la Loire. Normand exilé en Anjou, il noue avec le fleuve intranquille une relation intime, quasi sensuelle. De sa contemplation naît la nécessité de l'écriture, comme en témoigne le beau recueil au titre pluriel *Loires*. « Écrire est une expérience, et toute expérience, dans la région où je vis, a à voir avec la Loire ». Il y a donc bien une attention au paysage chez ces poètes, un lyrisme assumé, un nouveau sentiment pastoral (ainsi que le montre l'œuvre essentielle de James Sacré). Peut-être existe-t-il cet « Ouest surnaturel » qu'évoque Paul Louis Rossi, qui serait stimulant et producteur de textes.

Nombre de poètes ont choisi de vivre hors des villes. Jean-François Dubois, styliste élégant, est aussi discret et méconnu que le fut le regretté Guy Bellay. Il revendique son appartenance au monde silencieux des campagnes. Sa poésie interroge en douceur le sens ou le non-sens du métier de vivre. Nourri de Reverdy et de Cadou, il est de la famille Dé bleu, du nom de cette maison d'édition qui a fortement marqué la région. On est frappé par la richesse et la justesse du catalogue qu'a constitué Louis Dubost. Franck Cottet, poète éditeur à l'enseigne du Chat qui tousse, du côté de Savenay, poursuit ce beau travail, et fête cette année ses vingt ans.

C'est au Dé bleu qu'ont résonné les voix si diverses et pourtant proches d'un Jean-Damien Chéné et d'un Bernard Bretonnière. Le premier pratique une poésie du regard, exigeante, tentant de traduire par une écriture épurée à l'extrême un peu du mystère du monde. Sa quête esthétique (il est proche des plasticiens) est aussi philosophique et spirituelle. La poésie du second est d'un abord plus accessible. D'inspiration autobiographique, mais avec pudeur, elle chronique l'ordinaire d'une vie faite de petits bonheurs et malheurs profonds. D'apparence modeste, elle tient

sa beauté d'un subtil mélange d'humour et de mélancolie.

Cette attention au quotidien est présente dans l'œuvre de Rémi Checchetto. En témoignent les titres plutôt réjouissants de certains recueils : *Apéro, P'tit Dé*.

C'est la présence légère du poète à notre monde. Mais il y a, comme chez Bernard Bretonnière, un autre versant plus grave, marqué par un impossible deuil.

Ce choix qui ne se fait pas entre rire et chagrin, la vie n'étant pas simple, est constitutif de la poésie d'Olivier Bourdelier. Le trop rare poète de Laval a une langue faussement naïve, confrontant émerveillements et enthousiasmes à la brutale réalité d'un monde qui va mal. Le fulgurant poème « Des millions de morts et moi » rappelle cela en de saisissants raccourcis.

C'est que le poète n'est pas hors du monde et ne vit pas dans un improbable éden.

Dans *L'Histoire récente*, Paul de Brancion se souvient du pire, la mort d'un enfant dans le désert, les Khmers rouges.

Devrais-je omettre ces « amis américains », Andrew Zawacki à Nantes et John Taylor à Angers, fins connaisseurs de la poésie française qui, bien qu'habitant notre région, bâtiennent dans leur langue d'abord une œuvre belle et singulière ?

ELLES AUSSI

Albane Gellé vit près de Saumur. Elle parle peu, écrit peu, car les mots sont précieux et, comme tels, fragiles. Un bruit de verre en elle résume assez bien sa poésie cristalline, sa voix qui tient du murmure, d'une approche hésitante, sans certitudes du réel. Qu'elle interroge son rapport à l'animal ou à l'être aimé, ses mots simples, son écriture retenue, économique, touchent juste. Assez proches sont les textes trop rares de Jasmine Viguer.

C'est aussi le rapport compliqué à l'Autre qu'explore Isabelle Pinçon, sa difficulté à vivre le rapport amoureux. Psychanalyste de formation, il s'agit pour elle de trouver les mots pour dire cela.

*Il y a ici comme partout
une sourde querelle
d'anciens et de modernes.
Pour certains rien ne vaut
depuis l'école de Rochefort,
pour d'autres seul compte
ce qui s'écrira demain.*

Nantaise, Cécile Guivarch est de nationalité franco-espagnole. Ceci explique son goût pour les langues et ce questionnement incessant d'une filiation compliquée, qui sont la marque de son œuvre et lui impriment sa nécessité. Arrivée à la poésie en autodidacte, elle a une écriture limpide et accessible. Généreuse, elle a créé le site de poésie contemporaine Terre à ciel, remarquable par la richesse de ses propositions.

Il est aussi question de filiation chez Sophie G. Lucas, dont le dernier recueil *Témoin*, à la recherche d'un père en fuite, confirme qu'elle est l'une des voix les plus fortes récemment apparues.

Et comment qualifier la poésie d'Anne Kawala ? Féministe ? Écologiste ? Assurément politique. Est-ce poème ou récit ? Cette écrivaine formée aux beaux-arts aime à brouiller les pistes et se situer au croisement de diverses disciplines. Ceci explique le caractère très innovant de son œuvre. De même Delphine Bretesché, artiste et performeuse, écrit, dessine et conçoit des gestes poétiques d'une grande beauté, comme cette ligne de bulbes qui fleurit tous les printemps du côté du lac de Grand-Lieu, ou la sonorisation du tramway du Mans.

ET DEMAIN ?

Il n'est pas une année sans qu'une voix nouvelle et prometteuse ne se fasse entendre. Thierry Froger, lors d'une lecture à Nantes,

avait subjugué le public par une performance où se mêlaient intimement vidéos, sons et mots. Christian Vogels vient de publier un étonnant premier recueil, *Iconostases*.

Il y a ici comme partout une sourde querelle d'anciens et de modernes. Pour certains rien ne vaut depuis l'école de Rochefort, pour d'autres seul compte ce qui s'écrira demain. Antoine Emaz n'est ni classique ni moderne. J'ai souhaité qu'il soit au bout de cette rapide évocation de la poésie en Pays de la Loire parce qu'il représente la poésie en ce qu'elle a de plus pur. Son œuvre paraît « sans bruits ». Elle est faite de silences, de peu de mots, mais chaque mot, retenu après un long élagage, résonne fort et haut, touche à l'essentiel. Peut-être que la poésie devrait être avant tout cela : la suffisance de quelques mots.

Antoine Emaz est, avec Jean-Claude Pinson, le plus reconnu des poètes ligériens au plan national.

Beaucoup d'autres restent dans l'ombre. Notre région est riche de voix multiples qui ne demandent qu'à être entendues. Ce voyage en poésie est trop court. On est toujours injuste quand on fait des choix. Mais, au lecteur curieux, il est permis de continuer le chemin.

À la recherche de la jeune poésie (en fleurs ?)

→ · par Patrice Lumeau · ←

Où trouver la jeune poésie en Pays de la Loire ? Cette forme de littérature draine beaucoup de passion. Si les auteurs foisonnent, il y a peu d'élus. Nombreux à écrire de la poésie, peu à en acheter ou même à la lire. Et pourtant la poésie en notre région, comme ailleurs, est bien vivante, malgré le fait qu'elle ne soit pas toujours visible.

La jeune ou plutôt la nouvelle poésie ? À l'instar de Christian Prigent (*Salut les anciens, salut les modernes*, 2000), qui ranimait la querelle, on sait la difficulté à définir la nouveauté. Cantonnons-nous à parler de voix émergentes plutôt que de nouveaux courants. La jeune poésie n'est pas facile à débusquer.

« La Maison de la poésie de Nantes, rappelle Magali Brazil, sa directrice, possède une bibliothèque avec un fonds spécialisé sur la poésie contemporaine comprenant plus de 10 000 ouvrages et de nombreuses revues. » Cette maison, en plus d'une vocation de diffusion de poésie contemporaine, a un rôle de veille. Détecter les nouvelles voix en scrutant trois horizons : les revues qui foisonnent et d'où émergent quelques titres phares (*Décharge, Verso, Muscle, Nioques* et en région *Dissonances, Sarrazine*), les maisons d'éditions, et maintenant l'incontournable Internet, où on trouve des

revues, des blogs, des sites (un exemple : [terreaciel.net](#) animé par la poète nantaise Cécile Guivarch).

Aujourd'hui apparaît la nécessité d'échapper à la seule diffusion pour aller vers la production. Les lectures, les festivals tels Midi Minuit participent de cet effort, créant également une transversalité avec d'autres pratiques artistiques. Il faut s'adapter aux nouvelles formes. La Maison de la poésie oriente sa mission. Les jeunes auteurs s'affranchissent de plus en plus du livre. Des mutations s'opèrent. La poésie (comme d'ailleurs elle l'a toujours fait, il suffit de penser aux troubadours) flirte avec la musique, le son, la scène et désormais les arts visuels et numériques. Le performeur-slameur Nina Kibuanda Humeau et la performeuse improvisatrice Rita Baddoura en sont deux exemples, même s'ils ont aussi été édités en poésie. Alors le papier n'est peut-être pas le mieux à même de retranscrire cette richesse. Néanmoins, note Magali Brazil, « la publication a conservé une dimension sacrée ». Des maisons d'éditions comme À la criée s'activent sur un terrain exigeant d'expérimentation, à côté d'acteurs comme Joca Seria, Lanskine, L'Œil ébloui, Le Loup dans la véranda, La Marge ou Les Doigts dans la prose.

Il faut chercher les nouvelles voix du côté de la scène, de la musique et évidemment d'Internet.

Florence Jou est avant tout une poète en ligne et en scène. Pour les jeunes auteurs, il s'agit de conjuguer un moyen de diffusion et un moyen de création. Marc Perrin a expérimenté le Web avec la revue *Ce qui secret*, qui est devenu un formidable terrain de jeu collectif : pas moins de 200 collaborateurs, artistes, plasticiens, musiciens, dont Guénaël Boutouillet, Frédéric Laé, Soizic Lebrat, Jean-Marc Savic et Catherine Lenoble. Marc Perrin continue sur ce terrain-là, tout en avouant garder un œil sur le livre. Pour lui la forme doit être la plus accessible possible avec l'impératif de travailler à égalité texte et oralité. Un auteur



comme Sébastien Ménard (avec AnCé t. sur Diafragma) exploite le Net pour l'asservir à son travail. La nouveauté avec le Net est la disparition du rôle de l'éditeur, qui existait entre l'auteur et le livre. Avec la production Web, un rapport direct avec le public s'établit. L'absence de filtre n'empêche en rien d'avoir une ligne éditoriale, une exigence de qualité qui permettent de se distinguer du tout-venant des réseaux sociaux. Pour l'écrivain Marc Perrin, le filtre le plus nocif est lié au milieu. Les agents de la poésie, parfois à leur corps défendant, circulent en vase clos. Pour en sortir il faut défendre les ateliers d'écriture et militer pour « que le poème

puisse raconter nos vies ». La poésie vit donc en partie hors du livre, comme elle a d'ailleurs toujours aimé le faire. Pour mieux y revenir ? La jeune poésie se trouve essentiellement dans les revues, les sites Internet, la scène, les performances, les lectures publiques. Dans tous ces signes de vitalité palpite une aventure de la langue dont le défi consiste à ne pas s'enfermer au creux de ces niches et d'échapper à la confidentialité.

Pour que vive la littérature

Rares parce que l'auteur est souvent solitaire, des associations permettent cependant aux plus désireux de mieux se faire connaître, d'échanger et de bénéficier d'une dynamique. Autour d'une ville, d'un pays ou d'un thème, une centaine d'auteurs du territoire éprouvent le désir de se rassembler entre pairs...

Les Écrivains associés de théâtre, pour le théâtre intime des lecteurs

Depuis 2010, les EAT Atlantique, groupe régional de l'association nationale éponyme, proposent des actions collectives afin de faire connaître les auteurs dramatiques présents en Pays de la Loire*. Présence sur des manifestations afin de faire entendre les différentes facettes du travail d'un auteur, tenue d'ateliers d'écriture en établissement scolaire... les EAT Atlantique suscitent aussi des rencontres et permettent à des auteurs d'être en contact direct avec des équipes artistiques. La mise en place d'une bibliothèque portative des auteurs des EAT Atlantique, rassemblant des textes édités et des tapuscrits, est aussi un autre moyen de contribuer à faire connaître les auteurs, « par le théâtre intime des lecteurs ».

*Thérèse André-Abdelaziz, Jean-Luc Annaix, Frédéric Barbe, Sylvie Beauget, Léo Bossavit, Delphine Brethesché, Bernard Bretonnière, David Chantal, Ronan Cheviller, Murielle Cuif, Jean-Michel Laurence, Claude Legoeuil, Céline Lemarié, Henri Mariel, Daniel Morvan, Éric Pessan, Sylvain Renard, Jean Thovey, Françoise Thyrrion, Michel Valmer, Diana Vivarelli, Marcel Zang...

Les Romanciers nantais, regroupés pour mieux exister

Dans la ville natale de Jules Verne, les romanciers foisonnent. Une trentaine d'entre eux*, représentant plus 120 ouvrages publiés, ont décidé de se réunir au sein des Romanciers nantais, une association lancée en septembre 2012 à l'initiative de son président actuel, Didier San Martin. Pour recruter ses membres, l'association opte pour des critères très larges : elle accueille par principe tous les auteurs qui ont été publiés chez un éditeur reconnu par l'association. Mais, en cas de doute, le choix d'intégrer ou pas un nouveau membre se fait au vu de critères géographiques (résidence principale dans le département), littéraires (œuvres axées sur l'imaginaire, pas de biographies) et de la qualité du texte, reconnue à l'unanimité par trois membres.

Depuis sa naissance, l'association a acquis une reconnaissance sur le territoire et publié des recueils collectifs de nouvelles aux titres en forme de clins d'œil (*Douze pour un, Treize en verve*), tout en développant des actions collectives de promotion

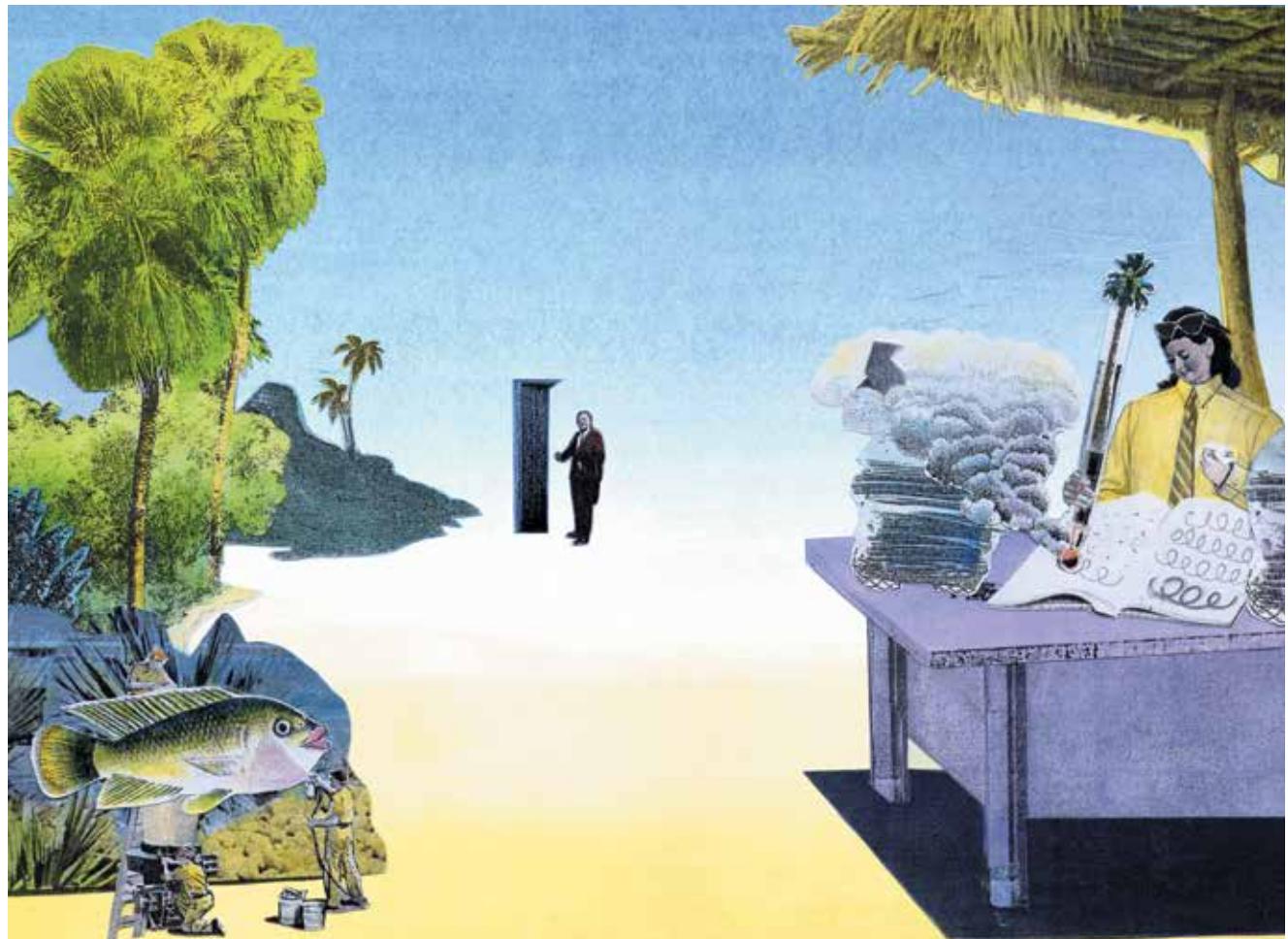
de ses membres (De passage à Pommeraye ; Juin, mois des Romanciers nantais...).

* Thérèse André-Abdelaziz, Philippe Ayraud, Stéphane Beau, Jacky Blandeau, Daniel Braud, Pierre Bustier, Alain-Pierre Daguin, Jean Duby, Sylvain Forge, Gwenaëlle Fradet, Antoine George, Yannick Guillaud, Gérard Guillet, Hervé Huguen, Danny Mienski, Béatrice Nourry, Louis Oury, Stéphane Pajot, JM Pen, Jean Pézennec, Thierry Picquet, Pascal Pratz, Jean-Claude Royère, Didier San Martin, Fabienne Thomas, Sophie Vuillemain, Lalie Walker...

Les Auteurs du Maine et du Loir, primauté de la littérature de terroir

Crée en 1955 sous le nom de l'association des Écrivains de l'Ouest (Robert Merle, Roger Vercel, Théophile Briant, Jean de La Varende, Hervé Bazin...), l'association est devenue en 2003 celle des Auteurs du Maine et du Loir et rassemble aujourd'hui près d'une soixantaine d'auteurs*. Elle promeut cette littérature née en terre du Maine « qui fut si propice à l'épanouissement des talents de Rabelais, Du Bellay, Peletier, Ronsard, Scarron, Reverdy, Vercel, Guy des Cars, Catherine Paysan et de bien d'autres... »

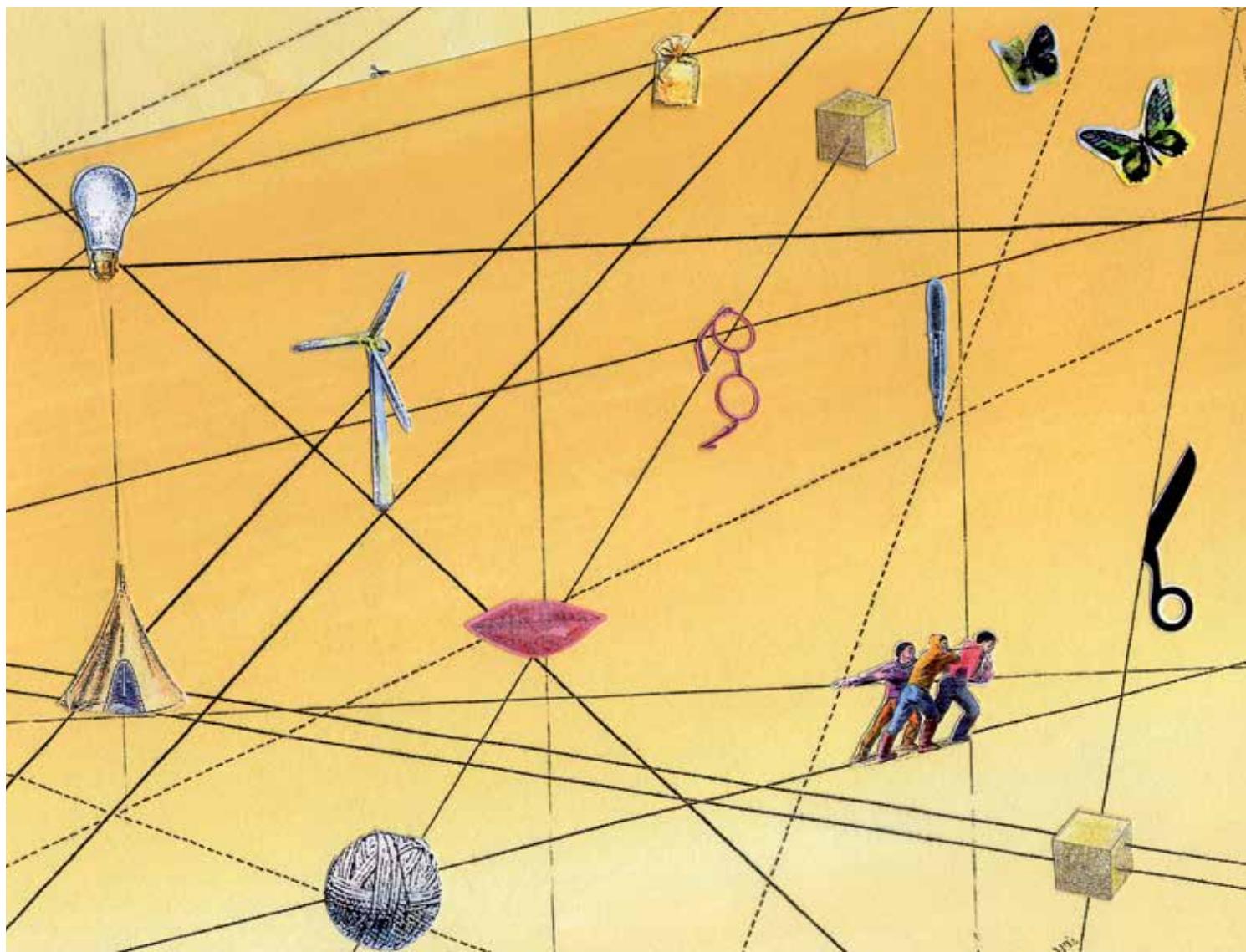
* Pour en savoir plus : www.auteursdumaine.net



Éloges du lieu

Réel ou inventé, immuable ou en perpétuel changement, intime ou public, le lieu de l'écrivain peut être celui de l'abandon ou de la stimulation, de la mémoire ou de la fiction. « Le désir du vrai lieu est le serment de la poésie », nous dit Yves Bonnefoy. Voici quelques évocations de « vrais lieux » ligériens.





UN SOIR DE LOIRE

» · par Antoine Emaz · «

LONGTEMPS, jusqu'à l'âge de 24-25 ans, j'ai habité Paris. Mais je ne crois pas avoir jamais été sensible à la magie de la ville, son agitation de possibles, la diversité de ses quartiers, ses deux rives où flâner... Sans doute parce que mes parents étaient eux-mêmes émigrés de l'Anjou et de la Sarthe et, au fond, ne sont jamais devenus parisiens. Surtout parce que mon enfance, dans mon souvenir, a été tribale, entre la cour de l'immeuble

et celle de l'école ; le reste du monde m'était étranger. Être le huitième d'une famille de neuf enfants favorise sans doute le repli, voire l'autarcie. Pour l'adolescence, les études, la compagnie des livres, l'importance croissante de la poésie... quelques amitiés solides, un amour, les longs étés maritimes à Pornichet puis Wimereux... tout cela suffisait à remplir une existence où la vie parisienne n'était qu'une rumeur lointaine, essentiellement livresque, sans désir d'y participer ou de tenter de m'y faire une place quelconque. Lorsque le hasard d'une première nomination nous a fait atterrir en collège à Châteauroux, je n'ai pas vécu cela comme une

transplantation douloureuse ou un exil forcé, mais plutôt comme une chance de trouver un rythme et un mode de vie profondément miens. Surtout lorsque, un an ou deux plus tard, nous avons pu emménager dans une petite maison avec jardin. Châteauroux est une ville sans caractère, mais parfaite pour le travail qui était nécessaire : me centrer et approfondir écrire. Une dizaine d'années castelroussines, et puis mutation pour Angers, définitivement. C'était revenir à la branche familiale maternelle, dont il ne restait qu'une vieille tante, mais surtout peut-être me rapprocher de l'eau. Il y avait eu les étangs de la Brenne, mais je préfère de loin le vaste espace lumineux de la Loire à Bouchemaine ou bien, au bout du fleuve, l'Atlantique. Je ne suis pas nomade ; pour écrire, j'ai besoin d'un espace, d'un atelier : une pièce aux murs blancs, silencieuse, avec une fenêtre, ou baie vitrée, donnant sur un jardin, ou jardinier. C'est un lieu neutre, assez aisément transposable de l'Indre au Maine-et-Loire, du Pas-de-Calais à la Loire-Atlantique. En ce sens, un poète n'est pas local, ni même régional, il est dans l'espace de sa langue. Par contre, ce qui nourrit l'écriture, vivre, s'inscrit dans un espace-temps limité, précis, dont les poèmes gardent des traces, même floues, délavées. Si je n'étais pas un écrivain « de Loire », le paysage et les végétaux, les ciels, les lumières, ne seraient pas les mêmes. Ensuite, la vie est facile ou malmène, c'est une autre affaire ; mais pouvoir dire/écrire simplement « un soir de Loire », et se sentir comme apaisé, ce n'est pas rien. Et pour cela, il faut bien que la lumière du fleuve soit logée loin, depuis long, dans l'œil.

GENNES — NUEIL-SUR-LAYON VOYAGE À REBOURS

⇒ · par Jasmine Viguier · ⇒

1

je (re)deviens fille de Loire

fleuve de terre et de ciels
féminin et sauvage

elle coulait sous la fenêtre
dans les heures lentes des jours
chambre 227

je puisais dans son lent mouvement
la patience des pierres, immobile
jusqu'à devenir mère

je n'oublie pas ce qu'elle m'a appris

2

à Gennes — bords de Loire
un endroit où vivre à ras de terre
la lumière renvoyée par les pierres
loin la rudesse qui renverse le cours
des choses
jusqu'à la mer

je retrouve le lent mouvement du
fleuve
le bruit de l'eau
léger

l'enfant s'y baigne nu l'été
les bras protégés de sable
sont doux comme ceux d'une mère

cinquante-trois marches
au clocher de l'église Saint-Eusèbe
à voir la Loire de si haut je presque
touche le ciel
et trouve Roberto Juarroz et
Antonio Porchia
à la librairie du village

3

sous le ciel d'Anjou un été
se sentir chez soi
à quelques kilomètres de là

au bout d'un chemin de terre
une maison aux volets bleus
attendait
mon retour

les lieux se révèlent
quand le corps accepte de s'installer

le refus est un long sommeil d'oubli
et d'ailleurs

4
je disais Je ne suis pas d'ici
mais à Nueil dans le Layon un lieu-
dit

le chemin plonge dans le vert ma
mémoire
au bout le dos de la maison achetée
au retour d'Afrique
— c'était avant ma naissance
un lieu pour abriter les rêves
d'autrement
et aussi les fêtes autour du feu

à l'âge des premiers pas
je déjà sous le ciel de Loire
dans les bras de ma mère
bébé souriant aux nuages

ai-je appris à marcher-tomber-me
relever
dans les herbes hautes devant la
maison ?

5
— Si tu veux visiter
la clé est ronde et lourde

tout ce temps passé à revenir à
quand je croyais aller vers

ce que j'ai encore à apprendre du
fleuve



ÉLOGE DE SAINT-NAZAIRE

→ · par Yves Jouan · ←

IL ME FALLAIT revoir la Loire pour approcher ce qui commence avec les mains des hommes, au bord de l'eau, dont j'approcherai les miennes, plus tard, au bord de l'encre.

« Ce qui commence » et, justement, je ressentais aussi cela, d'une autre manière, ce commencement inconnu, imaginé en permanence, pendant mon enfance havraise, au bout d'un autre fleuve. Et vous, vous étiez — vous êtes toujours — dans une sorte d'amont, non du fleuve, mais du port, de ce qui l'habite. Notre identité prenait source en ce que vous faisiez, en ce que vous faites.

Devant vous, une fois la Loire descendue, je suis à l'origine. Je vois entre vos mains s'inverser l'ordre du temps. Ce bateau dont nous regardions les cheminées passer au-dessus des immeubles, c'est vous qui lui donnez naissance. De là venait notre identité, faite de mers et d'Amériques.

« Nous » s'élargissait depuis vous. Et s'élargit toujours, puisque les eaux chargées du pays ont rendez-vous avec le large et l'occident. Un chantier nouveau, depuis la fin d'un paraît-il empire.

Aujourd'hui, le vent d'est crée des vagues qui partent rapidement vers le large. C'est à oublier le flux qui pousse sans cesse les eaux de l'Atlantique. À croire qu'un voile d'écume tient à distance la question continue que sa formulation amènerait à mourir sur les côtes pourtant provisoires de la réponse. Pour un peu, je ne verrais pas passer les heures. C'est comme si des mains sans apparence, celles de l'instant, tenaient sans cesse celles de l'instant suivant et de l'autre. Le temps serait une sorte de totalité sans suture, lendemains et veilles en présence. Le fleuve qui, tout à l'heure, se livrait, et la mer qui semble en refuser l'arrivée, comme si elle en jalouxait la permanence, touchent en moi un point jusqu'alors réduit au sommeil.

Un point de nous tous, à l'aval du verbe qui ne nous est pas destiné.

LE COMMENCEMENT DU MONDE

→ · par Laurence Werner David · ←

LA VUE n'a pas changé. Même cône de la toiture d'en face ; même façade très blanche au point qu'en la fixant elle finit par m'aveugler. Et toujours les seize petits carreaux de la fenêtre d'en face qui laissent deviner, à l'intérieur de la maison voisine, les reflets des formes de ma propre chambre. Depuis toujours, c'est ainsi : bruit du vent dans les grands arbres comme une longue vague retenue, calfeutrée, puis roulant soudain dans la profusion des aiguilles de pins. Chaleur qui remonte de l'autre côté du lac quand l'étirement des jours entraîne un profond silence et, avec lui, des songes de mer, de sable dans le désert.

Feux jetant des lueurs confuses sur le piano au couvercle presque toujours fermé. Même effet narcotique des lumières comme je n'en ai sans doute jamais éprouvé

Petite Bibliothèque ligérienne

Honoré de Balzac

Les Chouans (1829) :

Une petite troupe de paysans et de bourgeois en marche vers Mayenne, la guerre de Vendée vue par le jeune auteur de *La Comédie humaine*. *Eugénie Grandet* (1834) : Dans la mélancolique maison qu'à Saumur habite le père Grandet commence l'histoire de sa fille, la jeune Eugénie. *Beatrix* (1839) : Derrière les murailles de Guérande, selon Julien Gracq « le seul grand livre de Balzac que battent d'un bout à l'autre les vagues ».

Hervé Bazin

Vipère au poing (1948) : Le premier volet de la trilogie autobiographique où l'auteur raconte son enfance passée près d'Angers au sein d'une famille dominée par la formidable Folcoche.

Philippe Beck

De la Loire (2008) : Un parcours poétique entre Nantes et l'estuaire de la Loire, en passant par les villages des deux rives.

François Begaudeau

La blessure, la vraie (2011) : L'été 86, les vacances d'un adolescent du côté Saint-Michel-en-l'Herm et

des plages de la Vendée.

Joachim Du Bellay

Les Regrets (1558) : Le poète séjourne à Rome en 1553-1557 et écrit cette série de poèmes, dont le sonnet qui conclut par ces lignes : « Plus mon petit Liré que le mont Palatin, / Et plus que l'air marin la douceur angevine ».

François Bon

L'enterrement (1992) : À Champ-Saint-Père, un homme se rend aux funérailles de l'un de ses amis.

Bernard Bretonnière

Cœur d'estuaire et autres textes écrits à Cordemais (2000) : L'auteur tend l'oreille, glane et restitue les mots entendus en cette commune de Loire-Atlantique.

Pas un tombeau (2003) : La mémoire célébrée du vivant du père devient une juste résonance de l'écho intime du fils, bienveillant et libre. Le berceau du père se situe sur la rive nord de l'estuaire de la Loire.

Des estuaires : Bacs de Loire, bacs de Gironde (2008) : « Road-poem » où l'auteur nous fait voyager au fil de son escapade de bac en bac. Ce périple passe par Basse-Indre, Indret, Couëron, Le Pellerin.

René Guy Cadou

Le Coeur définitif (1961) :

Le poète, figure majeure de l'École de Rochefort, montre une grande sensibilité pour les êtres et les choses humbles, les lieux modestes comme le village de Louisfert, proche de La Brière, où il fut instituteur.

Michel Chaillou

La croyance des voleurs (1989) : Une enfance nantaise et le premier volume d'une série romans où l'imagination s'empare de l'autobiographie.

Virginité (2007) :

Poursuivant sa « demi autobiographie », Michel Chaillou explore, en les fantasmant, ses racines vendéennes.

Sorj Chalandon

Une promesse (2006) : Dans un village du fin fond de la Mayenne, une belle histoire d'amitié entre sept habitués du bistrot local qui se sont promis de maintenir vivants un vieux couple d'amis disparus.

Yves Cossion

Nantes au cœur (2006) :

Le poète exprime son attachement pour Nantes dans cette anthologie où, en véritable « piéton de Nantes », il se met aussi

dans les pas de ses maîtres : Apollinaire, Blaise Cendrars, Léon-Paul Fargue...

Patrick Deville

Le feu d'artifice (1992) :

À Nantes, un vendeur de voitures, un géographe et une jeune femme prennent la route.

Alexandre Dumas

La Dame de Montsoreau

(1846) : Alors que s'affrontent Henri III et son frère, le duc d'Anjou, les amours du seigneur de Bussy et de la belle Diane de Méridor.

Gustave Flaubert

Par les champs et par les grèves (1881) : Le romancier évoque longuement Nantes et la région.

Philippe Forest

Le Chat de Schrödinger

(2013) : Près de Saint-Brévin, l'arrivée d'un chat errant entraîne auteur et lecteurs dans une sorte de spéculation « sans queue ni tête » sur l'existence et sur la physique quantique.

Jean Genet

Le Miracle de la Rose

(1946) : Du temps où l'abbaye était une prison. « De toutes les centrales de France, Fontevraud est

A dense, colorful word cloud featuring French names and surnames. The words are written in various colors and fonts, overlapping each other. Some words are in all caps, while others are in lowercase. The background is black, and the words are surrounded by small white dots.

LEMAIN JOPRATZ GLAZIOU VILaine
GENET PERRIN KAWALA
BALZAC SAUENAVE CHANTAL
PINSON LAMARCHE-YADON
LLES SCARRON GLUCAS
DE MANDI ARGUES CHEVILLER
GUIDET TAYLOR BUSSTIER
NDHAL MORVAN JABLONKA ANDOURA
GRASSARD CHALDON REVERDY PAYSANG
oracq CHALDON ZAWACKI HORTON
ERNE NABOKOV REVERDY RABY
PEN HORTON EMAZ GUILLET
GANG JABLONKA LAURENCE
VILBA BRAUD GIRAUD
GELLE FRADET CHATELIER
GUIVARCH RINKEL-
COHER MOREAU DAGUIN
DAVID FROGER MARIEL COTTET
AUD CHENÉ PÉNEAU COTTRON-DAUBIGNÈ
MÉNARD PINCON MARTIN

la plus troublante. C'est elle qui m'a donné la plus forte impression de détresse et de désolation. »

Julien Gracq

La presqu'île (1970) : Un homme attend la femme qu'il aime et erre sur les routes entre Savenay et Guérande.

Les Eaux étroites (1976) : Une promenade poétique aux abords de l'Evre à Saint-Florent-le-Viel.

La forme d'une ville (1985) : L'auteur raconte Nantes telle qu'il l'a connue, telle qu'il la retrouve, telle qu'il la rêve.

Thierry Guidet

La compagnie du fleuve (2004) : Mille kilomètres à pied le long de la Loire.

Yves Jouan

Loires (2014) : Le poète évoque le fleuve dans sa multiplicité.

Bernard Lamarche-Vadel

Sa vie, son œuvre (1997) : Un des derniers romans de l'écrivain et critique d'art qui mit fin à ses jours à La Croixille, en Mayenne.

André Pieyre de Mandiargues

« *Le Passage Pommeraye* », in *Le Musée noir* (1946) : Une nouvelle fantastique, aux accents surréalistes, qui restitue toute son inquiétante dimension poétique à l'un des lieux les plus touristiques de Nantes.

Jean-Claude Pinson

J'habite ici (1991) : Une autobiographie poétique, où

se mêlent souvenirs militants et l'ordinaire des jours en pays nazairien.

Laius au bord de l'eau

(1993) : En marchant au bord de l'Erdre, le poète laisse libre cours à ses pensées dans ce recueil au « propos sinueux », pour reprendre ses mots, qui « se nourrit de tout et de rien ».

Michel Ragon

Les mouchoirs rouges de Cholet (1984) : Signé par un auteur aux multiples talents, un roman historique qui relate le sort sinistre de la Vendée d'après la Révolution.

L'accent de ma mère (1984) : À partir de l'évocation de sa mère, l'auteur retrouve son enfance vendéenne et nantaise et revisite l'histoire des guerres de Vendée.

Paul-Louis Rossi

La voyageuse immortelle (2001) : L'errance poétique dans la mémoire d'un écrivain et parmi les fantômes de Nantes, la ville où il vécut.

Jean Rouaud

Les Champs d'honneur (1990) : Le premier volume du cycle autobiographique composé par un auteur né à Campbon et qui se poursuit avec *Des hommes illustres* (1993), *Le monde à peu près* (1996), *Pour vos cadeaux* (1998), *Sur la scène comme au ciel* (1999).

Danièle Sallenave

D'amour (2002) : Le roman d'un double deuil : pour ne pas avoir soixante-quinze ans, une femme se jette sous

les roues du train à quelques kilomètres d'Angers.

Paul Scarron

Le roman comique (1651) : Une troupe de comédiens ambulants arrive au Mans et le roman français se réinvente sous le signe de la farce et de la satire.

Georges Simenon

Le Fils Cardinaud (1942) : Un roman « sablage » de Simenon. Un dimanche d'été, au retour de l'achat des pâtisseries habituelles, un mari découvre la disparition de son épouse et part à sa recherche.

Les Vacances de Maigret (1948) : Le commissaire passe ses vacances aux Sables d'Olonne, sa femme est hospitalisée, une mort mystérieuse survient dans une chambre voisine.

Maigret a peur (1953) : Maigret se trouve à Fontenay-le-Comte pour y rendre visite à un ami tandis que se produisent plusieurs crimes sans aucun lien apparent.

Stendhal

Mémoires d'un touriste (1838) : Le romancier consacre un long passage à Nantes.

John Taylor

La Fontaine invisible (2013) : Les tapisseries de l'Apocalypse au château d'Angers inspirent une tapisserie poétique et polyphonique.

Michel Tournier

Gilles et Jeanne (1983) : L'auteur du Roi des Aulnes

romance l'histoire du monstrueux Gilles de Rais, seigneur de Tiffauges et modèle de Barbe-Bleue.

Jean-Loup Trassard

L'Homme des haies (2012) : L'auteur-paysan sait trouver, avec une touchante simplicité, les chemins d'écriture pour dire son attachement à la terre de Mayenne où il a toujours vécu et travaillé.

Jules Vallès

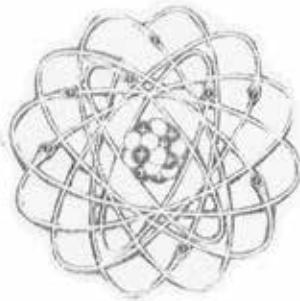
L'Enfant (1879) : Le petit Jacques Vingtras découvre la ville lorsque son père, professeur, est nommé à Nantes, le premier volet de la trilogie autobiographique des Mémoires d'un révolté.

Jules Verne

Souvenirs d'enfance et de jeunesse (1890) : L'auteur de Vingt mille lieues sous les mers a peu évoqué dans ses romans Nantes, la ville où il grandit, mais il raconte dans cet ouvrage un peu de l'enfance qu'il y passa.

Émile Zola

Les coquillages de Monsieur Chabre (1884) : Entre deux gros romans de la série des Rougon-Macquart, Zola a profité d'une villégiature à Piriac-sur-mer pour écrire cette plaisante pochade au goût très iodé.



ailleurs — lumières et reflets qui orientent mes rêveries, les rythment, les absorbent parfois jalousement jusque dans leur éclat. Je ne viens plus m'asseoir en tailleur sur le rebord de ma fenêtre mais je sais ce que l'horizon cache. Il y a trente ans la façade d'arbres (aulnes et frênes en cascade) n'existaient pas, je voyais tout entière la ville argentée. Aujourd'hui, je sais sans la voir sa cathédrale aux deux flèches effilées, sa rivière immobilisant le petit port de plaisanciers. De l'autre bord, vers l'est, c'est la luxuriance rose et vert d'un paysage écossais qui domine, où s'enchevêtrent la Loire et la Maine.

Je rentre à P. L'été est devenu la saison de l'écriture. Dans les moments où je me retrouve seule dans la maison, j'oublie l'existence du sommeil. Chaque fois c'est la même remontée au commencement du monde.



LE TRÈS GRAND LOIN DU MONDE

• par Daniel Bourrion •

D'ICI LE REGARD porte dessus des toits tranquilles tous gris de bleu après l'à-pic faisant la tête tourner puis les voitures alignées droites avant ce carré d'eaux encore calmes, la cale, la savate, et donc une sorte de mer où pointent des récifs, des clochers dont on ne sait rien, c'est le goût du mystère et l'ignorance aussi qui ouvre large le

chemin des histoires, on peut tout inventer, nous sommes nos propres fictions, le matin rare parfois on entendra vagues sonner des cloches d'ailleurs, ce doit être l'écho que renvoie sans fêrir la rivière bousculée, il lui passe une barque, le temps rapidement glisse, c'est là le bout du monde et c'est toujours pareil, entre les pavés pointent des herbes discrètes finissant folles par se heurter aux hauts remparts, à l'immobile des pierres lourdes, s'il fallait disparaître il suffirait d'aller dans les ruelles de la vieille ville qui débouche dessus la place, on ne laisserait rien qu'une ombre vite oubliée, trois phrases aussi peut-être, un refuge d'escalier.

Les arbres d'avant ne sont plus là, enfin il n'en reste qu'un et puis les bancs pas plus, leur grain aura fondu, la promenade est à présent si dénudée qu'on pourrait s'envoler, il y a ce hasard que le monde a changé juste à cet endroit-là et qu'entre alors et maintenant, les sept différences me sont bien plus qu'un jeu, le signe tangible et clair de ce qui passe à se faire oublier — les arbres ne sont plus là mais il reste toujours le très grand vent qui ce jour d'été est venu sans prévenir dans son bousculement divertir les robes et les cheveux aussi, comme ce qui se disait sous le frais des vieux troncs, que personne ne sait à part ceux qui assis, remués du dedans, savent toujours, qui gardent par-devers eux le quand et puis le qui, un lent devisement, cette émotion secrète.



CHER ICI

☞ · par Albane Gellé · ☞

CHER ICI, carré de terre habitable, latitude 47.3044, cher grand arbre Philémon, combien de siècles as-tu traversé. Merci d'être là. Ton aimée Baucis a été coupée ras, mais elle est encore vivante et je sais que par-dessous la terre, tu viens à son secours, de toutes tes forces, tu nourris ses racines. Phare et gardien tu veilles, et ici est un beau port n'est-ce-pas. On te regarde tous les jours, on s'adresse à toi. Quelles sortes d'hommes étaient ceux qui venaient à tes côtés prier sur tes rochers, quels trésors sont enfouis sur lesquels tu as grandi. Peu t'importe désormais l'urgence de verdir au printemps, tu prends ton temps, et tes châtaignes savent bien qu'elles sauteront dans le vide à l'automne. Chère forêt, quel âge as-tu. Combien de chevreuils, sangliers, blaireaux, renards, souris, lapins, oiseaux abrites-tu. À combien de tempêtes as-tu résisté. Te souviens-tu de toutes les nuits de pleine lune. Dans ma poitrine tu sais, ça se serre, quand j'entends les tronçonneuses. Je voudrais pouvoir me transformer en panthère noire, et effrayer les hommes aux casques et aux machines qui te mutilent, leur passer le goût de recommencer, une bonne fois pour toutes. Merci à toi cher peuple d'arbres qui savez tout de vivre ensemble. Merci de nous laisser te traverser. Merci pour le vent dans tes feuilles, pour l'odeur de tes pins, pour tes couleurs, tes lumières, ta vie vibrante. Cher pré en pente, chères petites herbes, fleurs aux noms que j'oublie, orties, chardons, arbrisseaux, brindilles, graines en dormance, où trouvez-vous la force et la patience de survivre aux saisons, aux prédateurs, au poids de nos pas, aux sabots des chevaux, au métal de nos outils. Chers arbres, chers animaux, cher sol, chère terre, cher ciel et chers nuages, merci de nous permettre d'habiter près de vous.
(à Patrick)



EAUX

☞ · par Cathie Barreau · ☞

EN JUIN, le marais croasse et fleurit ; au-dessus, la lande s'enflamme de genêts et de bruyère et le dimanche on entend des rires d'enfants et de vieillards, on entend les souffles des chevaux qui secouent leurs crinières pour éloigner les insectes. On va jusqu'à l'océan et c'est une équipée de paniers et de chapeaux de jonc sur les levées en dédale à travers les canaux. Des rigoles sont à sec, mais la vase encore humide fourmille de vers, mouches, papillons monstrueux et grenouilles multiples. Les enfants caracolent devant la troupe ou bien ils s'attardent pour capturer les têtards dans les mares peu profondes et les glisser dans un bocal, mais cette pêche à mains nues prend du temps et quand ils lèvent les yeux le chemin est vide, il ne reste qu'une libellule qui voltige en maintes figures acrobatiques. Alors, ils abandonnent leurs prises qu'ils rejettent à l'eau et courrent et entendent bientôt les voix de leurs sœurs, leurs voisins et la fille de la ville qui vit là depuis des mois pour se refaire une santé loin des ondes et des sonneries. Elle chante une complainte irlandaise qui finit comme une bourrée qui les fait tous rire. Les mouettes agiles volent au-dessus d'eux quand ils arrivent dans la pinède. Les mères rajustent leurs chapeaux d'été et foulent le sable du chemin qui sent les oyats et les pins. Et soudain c'est l'océan.



S'il arrive que les renards rôdent et s'emparent d'une poule, s'il arrive que les cigognes s'approchent, installent leurs nids dans un arbre esseulé au-dessus du maillage des canaux, c'est pour nous rappeler à la vie sauvage, aux contes de nos enfances, aux fables, croit-on, des hommes qui cherchent des cités englouties. Incrédules, moqueurs, nous écoutons peu. Ce qu'ils savent c'est le pouvoir d'Enlil, dieu des dieux ; nous ne voyons pas notre innocence, celle qui nous fait sourire parce que le monde serait immobile. Les hommes vieux racontent alors que tout ne fut pas ainsi. Les chemins et les borts, les levées et les fossés se meuvent et dessinent des cartes différentes en à peine une génération, parfois en une nuit. Qu'un fleuve côtier se charge des pluies des plaines à des lieues d'ici, et c'est le débordement ; qu'un vent pousse la marée dans les terres basses, et c'est la submersion.

(Extrait de L'Enfant perdu, inédit)



SUR MES RIVES

• par Luce Guilbaud •

SUR L'ANCIEN rivage, les vivants d'ici marchent près de la mer absente. Ils cherchent la frontière entre l'eau et la terre. C'est ici que j'ai débarqué dans le port effacé parmi les graffitis de caravelle. À Saint-Benoist-sur-Mer, sur cette carte d'un paysage mouvant. Ici, l'église du village fait le guet — plus loin la Tour de Moricq en son bel appareillage parle silence, pierres taillées dans la douleur des hommes. Elle ne sait plus son histoire, attend encore la mer et ses galions.

Dans ce marais, le sec est venu depuis longtemps. Des abbés, les premiers, puis des ingénieurs ont repoussé l'eau. Il a fallu creuser, créer des canaux, des rigoles, mesurer, quadriller. La terre a gagné, repoussé la mer. Celle-ci s'est laissé

apprivoiser, elle a fait le gros dos. Pourtant la terre n'est pas si tranquille derrière les digues. Si on oublie la force des eaux, la mer, elle, n'oublie jamais ! Un jour, la mer en colère, grosse de vent, s'est souvenu de ses chemins de terre, de ses îles perdues. À la Faute, près de la baie de L'Aiguillon, elle a mis bas ces digues. On a reconstruit la dune, repoussé la mer à grands coups de pelleteuse. Les aigrettes sont revenues à La Belle Henriette apprendre à leurs petits les chemins d'eau et les courants.

Marais vivant. Marais de printemps mouillé, d'été brûlant entre ses miroirs de nuage. Marais, notre escale aux quatre saisons. Marais de migrations. Passent les oies, les grues. Les cigognes parfois décident de rester. Je marche jusqu'au Lay s'écoulant grassement vers L'Aiguillon par les boues violettes entre les bouchots. Je marche près de mes rives appliquée à être encore petite feuille, comme disait ma grand-mère. Je laisse pousser les mots sur cette terre sensible et bien irriguée. Sur cette terre de lumière, le regard va toujours plus loin et le vent nous souffle : « Emportez-moi dans une caravelle. » Sur cette terre d'étendue où le vent parcourt ses domaines et les évidences de ce « rien à voir » d'un pays tellement plat.





AU-DESSUS LA LOIRE

» · par Cécile Guivarch · «

Entre la fumée bleue où l'on faisait le sucre
l'odeur des biscuits et sardines de l'île Feydeau
au pied des ducs les draps étendus sur les quais
elles frottaient le linge sur les bateaux-lavoirs
nuits de lune pleine ils rentraient chargés de civelles
déchargeaient les bananes ou tissus venus d'ailleurs
des hommes la chaîne au pied à vendre au marché

tout ce que tu portes en toi va et vient au rythme
des marées

eau paisible se retire et revient laisse apparaître
bancs de sable
on croirait voir la mer mais à l'horizon arbres
ou habitations
l'océan à droite ou bien à gauche n'est jamais très loin
on pourrait presque y croire et pourtant rien des vagues
se laisse aller dans le courant et revient contre parfois
à tire-d'aile des hérons des cormorans et des poissons
un coucher de soleil déjà rouge et violet sur les côtés
ce vol d'étourneaux posés sur l'arbre sous la fenêtre
voilà je m'évade ne sais déjà plus rien de la ville

je vole au-dessus du fleuve avec le V des oiseaux
jusqu'au soleil qui se lève et se reflète sur l'eau
rejoindre les affluents rassembler chacun des reflets
voler vers ce qui rend à la fois si sauvage et docile
Loire d'ici de ma fenêtre j'observe chaque rond d'eau
pense à la surface de l'eau et même en profondeur
le vent dans les arbres me parle d'une autre manière



d'avant coucher. Trois kilomètres presque immobiles, un tracé est-ouest, bordé d'herbes folles, graminées, saules, iris, orties. Une autre raison aussi, plus secrète : la rivière n'a ni source ni embouchure. Elle relie Mayenne et Sarthe, comme elle s'appuierait au bras de ses deux filles, au soir de sa vie. Vieille Maine vieille mère. Est-ce la consonance qui m'attache par une tendresse particulière à ce bras d'eau délaissé ? Plus qu'une rivière, c'est un passé. Une eau défraîchie. Un être presque défunt, figé dans une exténuation qui n'en finira jamais. Mais aux discrets les emportements les plus inattendus : chaque fin d'hiver le ruisseau sort de son lit pour se répandre dans les terres voisines. On peut alors en canoë pagayer entre les peupliers, passer sans préavis d'une rivière à l'autre, rejoindre l'île Saint Aubin engloutie. On a sous les yeux un monde désert, une mer étale trouée ça et là de buissons de frênes.

Se retirant, la Vieille Maine laisse un paysage désolé. Poissons morts, écrevisses desséchées, branchages enchevêtrés. Des hectares stériles. Ils renaissent pourtant, reverdissent dans une odeur de putréfaction et de vase. L'Evre de Gracq se tient mieux. Ce n'est pas sur ses rives qu'on piétinerait des cadavres. Vieille, mais rétive. Malgré sa brièveté, on n'atteint ni l'un ni l'autre de ses bouts, empêché par les crues, la végétation ou l'homme au travail. Lui aussi attend les conditions climatiques favorables.

À la décrue, armé d'une tronçonneuse, il abat les peupliers. Effroyable vacarme inquiétant le lieu. Juché sur un empilement, il procède à l'ébranchage. Encore une preuve qu'il vaut mieux côtoyer la rivière au jour tombé, l'activité humaine en suspens jusqu'au lendemain.

VIEILLE MAINE

» · par Frédérique Germanaud · «

À CHAQUE LIEU sa temporalité. Celle des dimanches alanguis où rien ne presse après les déjeuners familiaux pour la Loire. La Vieille Maine serait plutôt rivière de crépuscule de printemps. Sa brièveté peut être la destinée aux courtes promenades

L'ESTUAIRE DU PAYRÉ ET SON BASSIN OSTREICOLE

⇒ · par Patricia Cottron-Daubigné · ⇌

Rouille
et bleu et gris
dans les couleurs douces
de la mélancolie
un estuaire
beau encore sous la pluie

la rivière lentement
écoule ses eaux
dans les vases les sables
jusqu'à l'océan plus loin
et s'emplira de nouveau
et recommencera les vases
leurs lumières pleines de ciel
recommencera le silence des
clapotis
le paysage comme abandonné
les algues effilochées accrochées
aux grillages
s'écoulera s'emplira
pour les huîtres
leur goût mêlé
des eaux de terre et de mer

le sel creuse la ferraille
creuse la main de l'homme
qui travaille
creuse son silence

un ostréiculteur marche dans la
rivière dans la vase
se déplace lourdement
il bouge les lourds sacs d'huîtres
posés
sur les tables englouties
les secoue les retourne les
nettoie
les eaux douces et salées
glisseront mieux sur les
coquillages
nourriront mieux les derniers
jours de l'huître
son goût de l'estran

il parle peu
un taiseux d'ici
« personne après,
le froid, l'eau, le sel, tous les
temps »
sa voix rauque, sourde,
laisse tout le bruit aux huîtres
frottées les unes contre les
autres
à la rivière qui se vide encore
au silence

plus loin son tracteur dans l'eau
un autre ostréiculteur
jusqu'au dernier moment de la
remontée de l'océan
dépose des sacs d'huîtres
remplace récupère
travaille jusqu'au risque
d'envasement de noyade

l'estuaire
sa tendre beauté
rouille et bleu silencieux
« à hauteur d'homme »*
rien qui clamé ses effets
pas même l'océan au loin
qui déchire le ciel
éblouit l'espace dans le large des
oiseaux
tout reste ici dans la fragilité
l'étrangeté triste de vivre
et qu'il faut continuer.

* Un ciel à hauteur d'homme,
Georges Bonnet, *L'Escampette*,
2006.



JARDIN DU BOUT DU MONDE

→ · par Jean-Louis Bergère · ←

SANS DOUTE appartenons-nous à quelque chose d'infime, à quelque chose d'infime et d'étrange dans l'exactitude du temps, dans la succession des jours et dans le silence de la nuit. À quelque chose d'infime et secret comme ce murmure qui court sur le lit de la rivière, au clapotis de l'eau dans la transparence, à la précision du soleil sous le fil de la lumière...

Sans doute sommes-nous inscrits quelque part sur la cartographie du monde, à l'endroit que l'on sait, juste ici et pas ailleurs, au lieu-dit d'une vie. Là où nous sommes nés, là où nous avons grandi, là où nos enfances se sont ouvertes à l'immensité des surfaces, là où elles tissent à l'envers cette ombre d'intime sur la toile confidente des nostalgies, là où nous avons nos racines.

Sans doute sommes-nous enracinés dans cette poignée de terre, dans la géométrie d'une ville, dans le dédale des rues où nos pas restent pavés dans la trace d'une empreinte, où la pierre garde peut-être encore la mémoire de nos souffles, de nos voix, de nos mots, de nos regards, là où la maison est encore debout et vibrante d'une présence qui nous ressemble...

Sans doute sommes-nous enracinés dans le récit d'une histoire, là où tout a commencé, là où l'on ne s'attendait pas. Là où dans le silence d'une respiration familiale nous aimons revenir.



LE PÉ DE VIGNARD

→ · par Danielle Robert-Guédon · ←

JE RIAIS toujours lorsqu'on passait devant les deux restaurants nommés respectivement *Pipette* et *Jean D'la Queue*. Ils existent encore sur l'ancienne route de Nantes au Pallet, patrie d'Abélard, où il faut bifurquer pour se rendre au Pé de Vignard. Aucune pancarte n'annonce ce lieu-dit compris entre la rue de Sèvres menant à la rivière et la rue du coteau débouchant sur une minuscule place près de laquelle mes grands-parents avaient une maison non moins minuscule. À l'époque, la rue n'était pas nommée, elle s'étirait depuis la fontaine, aujourd'hui condamnée, jusqu'au placis ; les maisons dont chacun connaissait les habitants n'étaient pas numérotées. La rue, ou plutôt la venelle, commençait chez les Nouet, devant leur maison à la glycine abondante, et se terminait chez les Gicquel, sous la tonnelle de vigne qui reliait leur cour à celle de mes grands-parents. Certaines maisons ont été restaurées mais iris, ancolies et œilletts se bousculent encore au pied des murs. Depuis la place on voit la haute cheminée de l'ancienne minoterie qui enjambe la route en contrebas et sous laquelle on passe comme sous une jupe noire. J'emprunte le sentier qui descend vers la Sèvre. Je retrouve le parfum des rosiers et des lilas aussi vieux que moi et puis l'odeur fade de la rivière où nous nous baignions. Et à deux pas, à l'ombre des peupliers, les murs abîmés d'une maison ocre dans laquelle je rêvais d'habiter : *La Riviera*.





L'ARRÊT DE BUS DE L'AVENUE JEAN-MOULIN À TRÉLAZÉ

• par Martin Page •

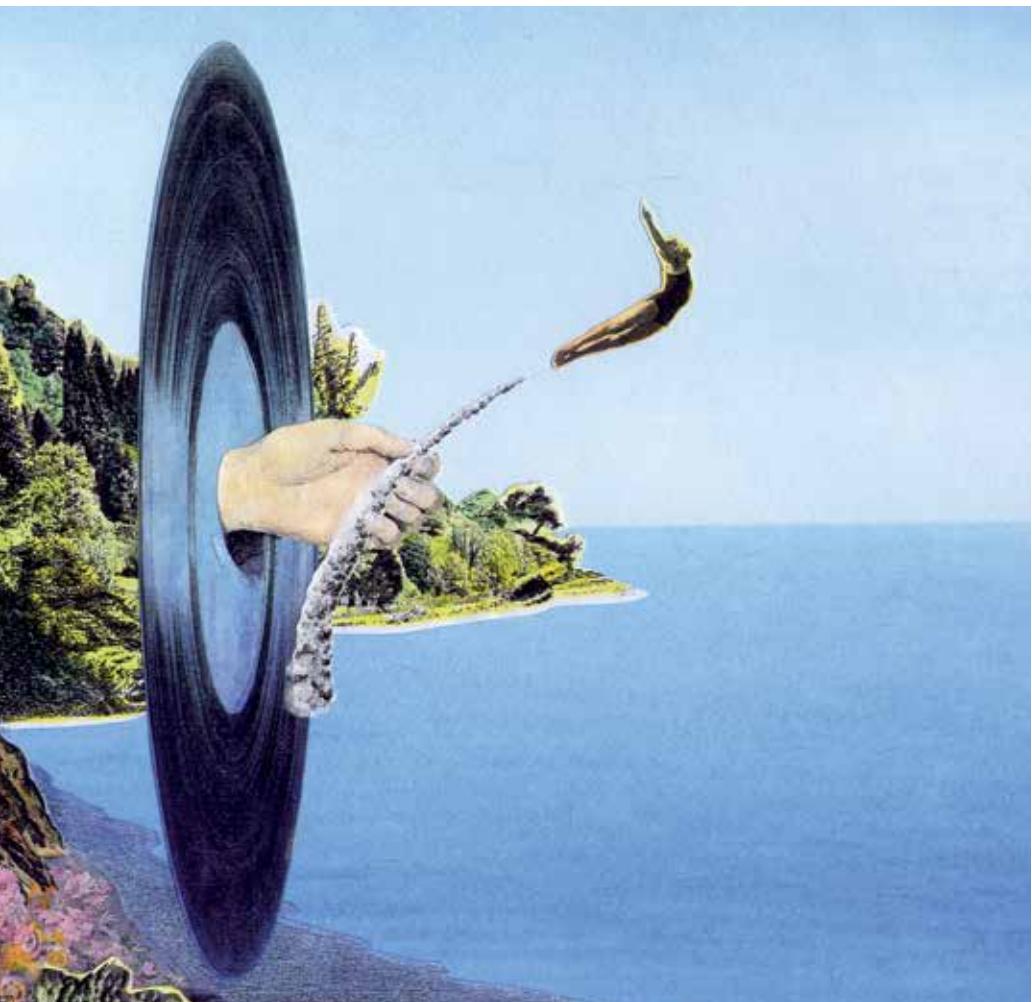
C'EST UN ARRÊT de bus tout simple, en métal et en verre. Il protège de la pluie, du vent et du soleil. Je le vois comme une coquille, comme ces coquilles de noix sous lesquelles s'abritent les papillons le temps d'une averse. Je me sens un peu papillon et je regarde cette construction comme un élément naturel, je ne crois plus au verre et

au métal, je sens bien que tout ça c'est en pure noix, en noisette peut-être, d'ailleurs ça en a le parfum.

En Belgique, l'abri pour attendre le bus s'appelle une aubette. C'est plus joli qu'abribus.

Cet arrêt a un grand avantage : quand nous sommes en retard pour aller chercher notre fils à la crèche, nous sautons dans le bus et en moins de cinq minutes nous sommes arrivés à destination. La ligne 2 part de Trélazé et traverse Angers pour repartir ensuite vers une autre petite ville. Elle forme un C rêveur. Les arrêts de bus sont un miracle contemporain. Je m'étonne qu'encore aucune église ne les sacrifie, qu'aucune prière ne soit faite aux transports en commun. Le bus élimine ces inutiles voitures, bloc de métal et de plastique dans lequel s'enferme une seule personne, aberration écologique et danger public. Le bus est collectif, nous n'avons pas besoin de devenir amis, nous sommes politiquement solidaires, nous faisons le même voyage. Le monde manque d'arrêts de bus. La décoration n'est pas terrible. Une carte, les horaires, une gigantesque pub pour des matelas. Il y aurait des améliorations à penser, et pourquoi ne pas faire appel à des artistes pour rendre chaque aubette unique ?

J'aime cet espace devant la maison, refuge et espérance, cocon et aventure. Il symbolise l'attente vers un petit voyage, ou vers un grand. Souvent je le prends pour aller à la gare et partir dans une autre ville. Avec le temps, cet abri s'est chargé de toutes ces destinations, il s'est couvert de tampons comme ceux des passeports. C'est un lieu magique et poétique et sous sa protection nous sommes tous des papillons.





ROUGE

→ · par Emmanuel Rabu · ←

À MA MÈRE (1943-2016)

Rouge¹, 47° 47' 01" nord, 1° 26' 49" ouest

En pointant, dans Google Maps, certaines routes de Rouge, le « service de cartographie en ligne » indique :

« Unnamed Road », associé à une image.

Quand je cherche dans Google Images cette image par défaut de Street View un peu fantomatique — elle n'a pas d'autre occurrence :

« Aucune autre taille d'image trouvée. »
« Hypothèse la plus probable pour cette image : *atmospheric phenomenon* »²

suivent deux entrées :

Steve (atmospheric phenomenon) —
Wikipedia Atmospheric phenomena: Halos, Sundogs and Light Pillars

Les « Images similaires » sont des plans (issus d'agences d'architecture), des photos de lieux enneigés ou dans la brume.

Les trois « Pages contenant des images identiques » renvoient à des tutoriels d'applications de type Pokémons GO.



1. Dans les années 70, il y avait : six bars, deux boucheries et une charcuterie, un hôtel-restaurant, un Spar, un magasin d'électricité dans lequel on pouvait acheter des disques, un magasin de chaussures-cordonnerie, un matelassier, un garagiste, trois menuisiers, un dentiste, deux médecins, un pharmacien, un vétérinaire, deux boulangeries, deux salons de coiffure — j'en oublie sûrement.

Selon Wikipédia, la commune comptait 1 982 habitants en 1975 et 2 244 en 2014.
Aujourd'hui, en 2017, il y a un unique bar-PMU-tabac-journaux, deux boulangeries, deux coiffeurs, une boucherie-charcuterie, un médecin, une pharmacie, un Vival.

2. Les lieux cartographiés [mais non photographiés, sans nom] sont représentés par une image grise que le moteur de recherche ne reconnaît pas et assimile — non pas à un lieu générique mais — à un phénomène atmosphérique, un effet d'optique, une illusion.



CE RÉPIT, CE REPOS DE ROHARS

• par Bernard Bretonnière •

« ROUARD ! Rouard ! Rou-ou-ou-ard ! »

Ici, un loup hurle à la mort.

Mort. Lieu mort. Délaissé, abandonné, désaffecté, dépeuplé, dévasté, sinistré, sinistre.

Désert, en déshérence.

Hameau de Rouard, Rahart, Rochart, Roar, Rothard, finalement fixé en Rohars.

On ne passe pas par Rohars. On y va ou on s'y perd.

Au bout d'une route orpheline, deux kilomètres et demi, depuis l'église, à travers la presqu'île de Bouée, passé le lieu-dit Rudesses, on aboutit, cul-de-sac, à ce balcon sur le seuil de la Loire.

Loup des steppes, non, loup des montagnes, non, mais loup des marais, *Canis lupus gregoryi*, loup-garou. « Rouard ! Rouard ! Rou-ou-ou-ard ! »

Peuplement de fantômes. Ils sont partout, dans notre dos, derrière les ruines.

Fantômes de disparus, loups-garous.

Pas les bombardements, pas la guerre, pas un village martyr, pas Oradour-sur-Loire, le temps simplement, l'œuvre du temps, qui défait, qui sape.

Rohars fut. Un village portuaire, actif, vivant, joyeux.

Du XIV^e au XIX^e siècle, toues, plates, gabares, chalands, souvent gréés, naviguaient allègrement, commerçaient jusqu'en Espagne ; on embarquait et débarquait ici des bêtes d'élevage, du bois, du sable, des rouches, des chouëzeaux et des mulons de foin. On dressait sur le quai des javelles de roseaux en piles de roux... Mais à présent plus rien, presque plus rien, plus de marins,

de pêcheurs, le dernier décédé en 1946, les trois buvettes fermées depuis bientôt trois générations, combien d'habitants, dix peut-être, quinze ? Des irréductibles, des bien cachés ou retranchés — habitations fermées, volets clos. Quel fou voudrait vivre ici à présent, quel sage ? Pas une âme visible, pas un bruit. Seul le vent dans les roseaux.

Saisissant paysage de vestiges. Qui porte au cœur. Pans et pignons de murs décoiffés, friches, triomphe des ronces, orties, lierre, herbes ensauvagées. Maisons naufragées, épaves. Port relique. Tout à la dérive, à vau-l'eau.

Plus de Loire, ici en allée, retirée, comblée, asséchée, mais des marais, terres d'alluvions à perte de vue, tavelées de bouées, de tallées de joncs. Et un trou : voici le port, sur l'étier maigrelet, petit trou de boue dans lequel plonge une cale défoncée, rendue à l'inutile. Trou perdu.

Ici, le pauvre mortel, petit guerrier d'un XXI^e siècle énervé, se repose et se plaît, répit de soi, repos de la rumeur, de la folie du monde qui semble, par miracle, ne plus atteindre ce balsamique *anus ligericus*.

CE CHÂTEAU SITUÉ AUX CONFINS

→ · par Paul de Brancion · ←

Il fut un temps où le maître de la terre décida en ce lieu de construire une maison entourée d'eau fruit de son amour et de son labeur seul architecte de cette flaque

conçut Bois-Chevalier

furent édifiés six pavillons et une chapelle pour enterrer les morts achever le périple une orangerie pour rêver jardin défait cette maison-là ne fut pas assoupie même si l'esprit des endormis réside en cet endroit où passe saint Colomban beauté préservée tentative de reconstruire une création de l'esprit repousser pied à pied la nature confuse des étangs petits cours d'eau conduisant l'espace horizontal vers le marais la fange

creusées des douves pavé le sol sous la surface sombre de l'eau les armes des chevaliers sculptées dans le granite au pied de la tour dissimulées présentes

c'est un lieu de désert soutenu conçu par un autre silence où la beauté se tient à la lisière du réel ce que celui-ci a de faux innocence des effets retenant pierre à pierre ces déliquescences

démunie devant la splendeur dort cette merveille futilité du monde

de la forêt et des champs alentour ce château léger ne tache pas le monde l'habite l'anoblit au soir brumeux au mitan de la pluie par grand soleil lorsque les ombres des toits se reflètent dans l'eau noire des cygnes lumière



.....

L'ABBATIALE CAROLINGIENNE DE SAINT-PHILBERT-DE- GRAND-LIEU

→ · par Marie-Hélène Bahain · ←

DEPUIS 1 200 ANS, non loin du lac de Grand-Lieu, tout près des eaux de la Boulogne, le joyau est là. C'est une vieille dame noble et digne qui a dû affronter, combattre et résister. Et aussi renoncer. Renoncer à son clocher, à l'élévation de ses murs (le défi au ciel était-il si insolent pour qu'on l'arase ainsi ?), aux bâtiments de l'abbaye, à son cloître, renoncer à la présence des hommes de Dieu et aux vibrations de la pierre sous leurs chants. Elle a tenu bon, témoin de l'époque carolingienne, elle peut aujourd'hui prétendre être un site unique en Europe.

Austère, sévère, diraient certains, avec ses murs presque aveugles, elle conduit à l'essentiel. Après avoir traversé le prieuré remanié au XVIII^e puis la galerie nouvellement réinstallée, il suffit de franchir

la petite porte qu'empruntaient les moines. Et de descendre. Le visiteur est dans le transept nord. Il avance vers le cœur de l'immense édifice, bientôt, il l'entendra battre. Mais c'est le sien qui tambourine quand son œil parcourt l'ample espace, se pose sur les imposants piliers cruciformes où se marient avec tant d'harmonie terre cuite et tuffeau. D'un coup, dans l'antre de l'antique monument, il perçoit la foule bruissante des pèlerins qui se pressent, épuisés. Ils sont là pour la majestueuse et le trésor qu'elle recèle.

Mais la crypte l'appelle. Du transept sud, en suivant le déambulatoire, absidiole après absidiole (oh, les fragments de peinture murale où se devinent les drapés de sainte Anne et de la Vierge), il arrive bientôt face à la fenestella derrière laquelle repose le sarcophage en marbre du thaumaturge, saint Filibert. Il se révèle comme il se révélait aux pèlerins au IX^e siècle. Impressionnées, les pensées se taisent.

Désormais, l'abbatiale est sereine. Les foules ferventes d'antan sont reliées aux visiteurs d'aujourd'hui séduits. Les ombres et les menaces d'hier et celles du jour, la lumière les porte dans ses rais pour les projeter en images dansantes. Et la pierre en frémît.

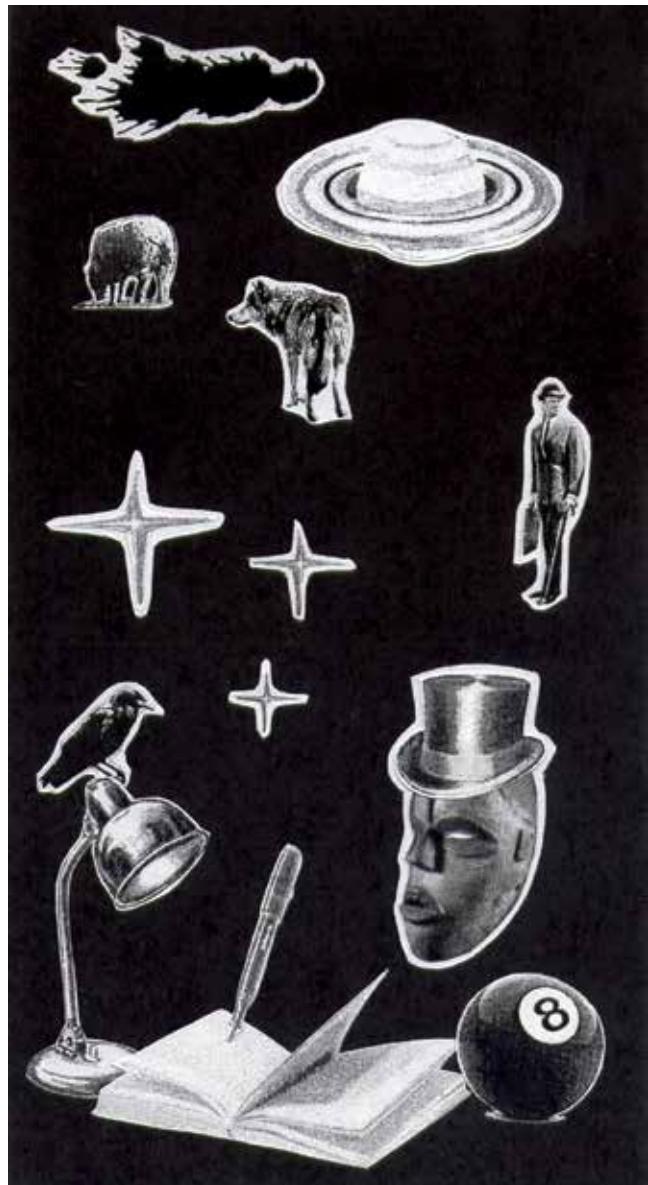


CIMETIÈRE DE LA MISÉRICORDE

• par Sylvain Renard •

POUR MOI, c'était un cimetière et, un cimetière, c'est le genre d'endroit où je ne mets pas les pieds : je m'en détourne autant que possible ! J'ai souvent longé son haut mur, rue du Limousin. Je ne voulais pas me représenter ce qui se trouvait derrière. Je ne voulais rien savoir de ses dimensions, de sa configuration, de ses aménagements. Je le longeais, me rendant chez des amis qui habitaient rue Bergère en étage. De là-haut, on discutait, on mettait au point à bâtons rompus des spectacles : la vraie vie ! De l'une de leurs fenêtres, on avait une vue plongeante sur cette étendue désertée. Lorsque par mégarde mes yeux tombaient dessus, j'étais momentanément plombé. Et puis Marcel Zang, un grand auteur de théâtre, est décédé l'an dernier. J'ai dû passer la porte du cimetière de la Miséricorde de Nantes pour son inhumation. Le lieu a tout de suite produit une puissante impression sur moi : cette grande allée centrale avec les tombeaux de grandes familles nantaises, comme une grande rue bordée de belles maisons dont on s'attend à voir sortir la fantomatique maîtresse pour vous accueillir sur le perron. Un proche de Marcel me fit part de la cruelle ironie qu'il y avait à ce que notre ami repose à quelques pas de tombeaux de négociants nantais. Ceux-ci avaient directement ou indirectement participé à la traite négrière, et Marcel avait œuvré au sein de l'association Passerelle noire pour la mémoire des victimes de l'esclavage.

Je vivais ici depuis quelques années sans connaître la ville, son histoire. Dans les mois qui suivirent, j'écrivis une pièce sur la Révolution française à Nantes et à Goulaine avec et pour des collégiens. Je suis revenu au



cimetière de la Miséricorde, lui qui n'avait pu faire face à l'arrivée massive de cadavres pendant la Terreur. Le cimetière de la Miséricorde fut ma voie d'accès à une connaissance plus intime de la ville, une porte ouvrant sur son lointain passé, si fondamental.



LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE NANTES

» · par Teodoro Gilabert · «

LE MUSÉE des beaux-arts de Nantes constituait à mes yeux le principal centre d'intérêt de la ville. Un musée global à la fois Louvre, Orsay, Pompidou... à l'échelle nantaise, c'est-à-dire humaine. J'aimais embrasser toutes les œuvres, des primitifs italiens à l'art contemporain, en une seule visite marathon, gardant encore des forces pour la librairie, tout aussi modeste et géniale. Mes meilleurs souvenirs ? Pour les collections permanentes, certainement la salle des nouveaux réalistes, là où je suis tombé sous le charme de *La Belle Mauve* de Martial Raysse, au point d'en faire une héroïne de roman (*La Belle Mauve*, Buchet-Chastel, 2010). Mon exposition temporaire préférée, digne d'un musée parisien, fut celle consacrée en 1993 à l'avant-garde russe.

Il fut un temps où le restaurant donnant sur la galerie des sculptures servait d'authentiques pizzas italiennes, sans doute les meilleures de la ville, dans un cadre exceptionnel et à un tarif imbattable, histoire d'achever un programme complet d'exaltation des sens et de l'esprit. La visite aux toilettes elle aussi relevait d'une rare expérience esthétique. Un escalier monumental offrait aux visiteurs une vue superbe sur un étonnant tableau peuplé d'animaux sauvages dont j'ai oublié l'auteur et le sujet exact. Je n'ai pas retrouvé trace de cette œuvre sûrement mineure dans le catalogue, je me souviens toutefois avec amusement de mes jeunes élèves qui considéraient souvent ce tableau comme le plus beau du musée.

Sa fermeture en 2011 pour deux ans de travaux de rénovation et d'agrandissement

m'a plongé dans une profonde dépression. Lorsque j'ai compris que la réouverture serait finalement reportée en 2017, ce fut bien pire. La dépression laissa place au rejet et à une critique systématique d'une ville insignifiante, embouteillée et aux allures de cirque où l'Eléphant et les Machines de l'île constituaient les principales attractions. Autant dire que j'attendais avec impatience le 23 juin 2017, date de l'inauguration du nouveau musée d'arts, pour me réconcilier avec Nantes... et retrouver « ma » *Belle Mauve*.

INTERROGATIONS SUR LES COMPLÉMENTS CIRCONSTANCIELS DE LIEU

» · par Joël Glaziou · «

« QUE DIRIEZ-VOUS d'une petite visite ? » Et pour convaincre ses invités, il ajoutait : « C'est un lieu comme vous n'en avez jamais vu ! » À peine la promenade commençait-elle que les questions fusaiient en tous sens. Intrigués par d'étranges tours et des terrasses effondrées, ils attendaient ses explications. « Quel est ce château en ruine ? » L'un s'étonnait de la végétation luxuriante. « Nature sauvage ou aménagement paysager ? Fable de pierre ou de verdure, n'est-ce là qu'un jardin de paradoxes ? » Dans ce parc non entretenu depuis des lustres, l'autre échafaudait de folles hypothèses. « Serions-nous dans quelque temple antique ? Temple inca au Mexique ou khmer à Angkor ? » Un autre y voyait un théâtre de verdure et des ombres hantant ce décor fantastique. « N'est-ce pas le prince de Hombourg qui descend les marches de cet escalier monumental ? » Puis il poursuivait sa rêverie romantique sur le belvédère

surplombant la Loire. « N'est-ce pas là Turner couvrant ses feuillets bleus de ruines rouges au soleil couchant ? » « Rêve ou réalité... n'est-ce qu'illusion des sens ? » Là, selon les circonstances, il abandonnait ses invités à leurs réflexions et les laissait se perdre dans ce labyrinthe minéral et végétal... pour les surprendre plus loin. « Faut-il être fou pour construire des ruines ! Finalement tout cela n'est que folie ! — Si fait, vous ne croyez pas si bien dire car c'est ainsi que se nomme ce lieu ! — Mais que veut dire "la folie s'y fait" ? De quelle folie ou de quel fou s'agit-il ? — Interrogez-vous plutôt sur ce qu'on peut faire en période de crise sociale et de chômage. Car Oswald Siffait — qui donna son nom à ce lieu — apporta une réponse peu commune à cette grave question qui mérite bien un détour et un peu d'histoire. Après l'échec des ateliers nationaux en 1848, il employa les chômeurs de la région et (comble de la subversion ?) il les paya pour bâtrir ces ruines sans utilité apparente ! » Ici les questions restent toujours plus nombreuses que les réponses.



PETITS TRAIN-TRAIN QUOTIDIENS

→ · par Éric Pessan · ←

LA SCÈNE se passe entre la gare de Nantes et celles d'Angers, du Mans, de La Roche-sur-Yon, de Laval, ce sont des lieux comme les autres où l'on prend place à côté de nos semblables. Ce sont des gens que je voudrais parler :

La voix hésite dans le micro, une gorge se racle, puis la voix se lance : « Le départ de notre train va bientôt partir... », et les haut-parleurs se coupent net.

La femme possède la beauté évidente des jeunes femmes, elle a vu que j'ai posé plusieurs livres sur ma tablette, elle tient une lettre entre ses mains, se penche vers moi, me demande si je peux l'aider à comprendre un mot. C'est une lettre de son fiancé. Je lis. Il me faut maintenant lui expliquer ce qu'est ce cunnilingus que lui promet son heureux fiancé.

En traduisant Jean-Loup Trassard. Entretien avec Nicola Denis

→ · par John Taylor · ←

Traductrice littéraire allemande installée depuis 1995 à Fontaine-Daniel, en Mayenne, Nicola Denis traduit des écrivains français stylistiquement exigeants, dont Jean-Loup Trassard.

John Taylor : Pourrais-tu nous expliquer comment tu travailles avec Jean-Loup Trassard ?

Nicola Denis : Pour la traduction de *Dormance*, une œuvre éminemment poétique, mes questions étaient inépuisables ! Elles concernaient le lexique, mais aussi et surtout la syntaxe. Elle est très elliptique, renonce souvent aux articles ou aux conjonctions, parfois aussi aux virgules lorsqu'il s'agit de montrer l'entremêlement de certains gestes. Alors que c'est une écriture de la perception qui veut « faire voir », elle est avare en verbes perceptifs et décrit plutôt en images. J'ai du coup pas

mal utilisé le double point pour remplacer ces verbes et inciter le lecteur à percevoir à son tour. Mais je dirais que la plupart de mes questions concernaient les gestes décrits dans *Dormance*. Gestes archaïques, ruraux, que Jean-Loup maîtrise parfaitement, mais que j'avais besoin, moi, de voir pour pouvoir les traduire à mon tour.

J. T. : Pour traduire Jean-Loup Trassard, qui emploie souvent des mots précis ayant trait à l'agriculture ou bien des termes qui appartiennent plutôt au patois de la Mayenne qu'au français standard, comment procèdes-tu ?

L'homme ne répond pas à mon bonjour, se lève en soufflant puisque j'ai la place à côté de la fenêtre, ne croise pas mes yeux, écarte les jambes, s'octroie l'accoudoir. Le train n'est pas parti depuis cinq minutes que pour l'emmerder je me relève pour aller aux toilettes.

J'ai acheté *Le Magazine littéraire* à la gare, je sais qu'il y a un article sur l'un de mes livres, le train va en Vendée, je suis dans un compartiment, au milieu sur la banquette de trois places, je cherche l'article, tombe sur une photo de moi qui couvre un tiers de la page, referme le magazine de peur d'être surpris par mes voisins en flagrant délit de narcissisme.

Un homme en costume cravate cherche à passer un coup de fil malgré l'interdiction, s'énerve des fréquentes coupures du réseau, fracasse son téléphone contre la tablette et part se calmer au bar.

Je cherche un mot gentil pour Michael Lonsdale qui voyage en face de moi et se rend à La Baule. Il y aurait tellement de choses à dire que je préfère ne pas interrompre sa rêverie.

Je tords le cou pour savoir ce que lit la jeune femme d'à côté. Musso. Encore perdu !

Gare de Nantes, une personne attrape mon épaule : j'ai fait tomber mon billet de train après l'avoir composté. Je remercie Jean-Marc Ayrault qui vient de le ramasser.

Train arrêté entre Angers et Le Mans, incident de personne. C'était il y a quatre ans, de fil en aiguille les discussions naissent, ma voisine me demande ce que je fais dans la vie, je réponds que je suis écrivain, elle me demande de quoi parle mon dernier livre, je lui explique qu'il s'agit d'un homme et d'une femme qui parlent dans un train, à l'endroit précis où nous sommes arrêtés. Je vois passer dans ses yeux qu'elle me prend pour un dragueur ou un mythomane. Fin de la conversation.

Une seule fois, au Mans, une jeune femme s'installe à mes côtés, me dévisage, me demande si je suis Éric Pessan. Et comme je m'étonne qu'elle soit physionomiste à ce point, tout bas, elle me répond : je suis de la police.

N. D. : J'ai dû interroger des champs lexicaux très variés : botanique, ethnologie, archéologie, agriculture, langage des chasseurs, etc. Finalement, on trouve (presque) toujours réponse à ses questions dans des glossaires spécialisés. Le patois mayennais a différentes fonctions dans le texte, entre autres celle de renvoyer à la langue archaïque du Néolithique. Quand il est employé pour montrer ses sonorités très particulières, j'ai laissé les mots tels quels et les explique dans un petit glossaire patois-français-allemand. Quand il s'agit en revanche de saisir leur signification, j'ai souvent puisé dans le

dictionnaire des frères Grimm, qui regorge d'expressions anciennes souvent très imagée.

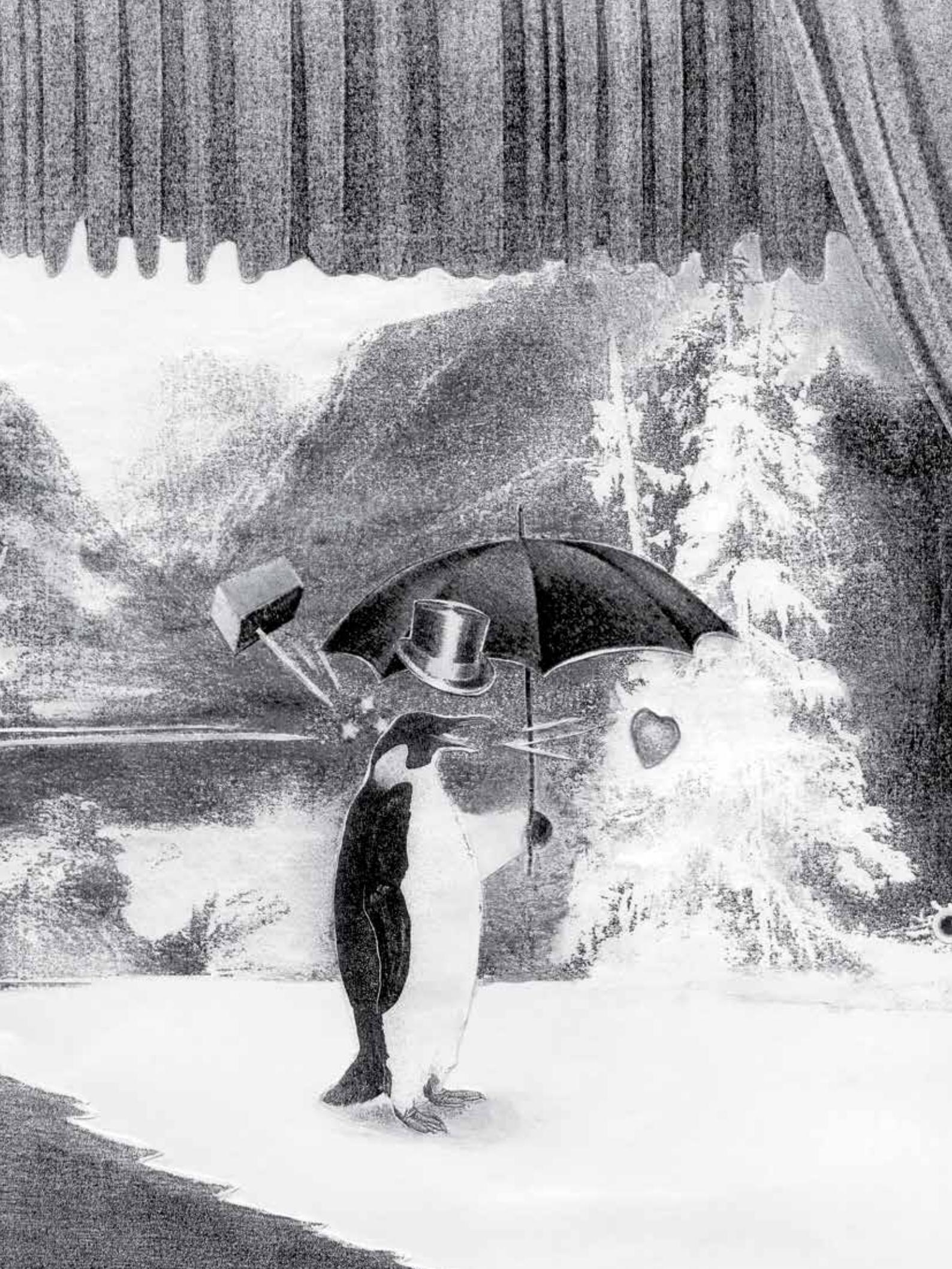
J. T. : Y a-t-il un aspect essentiel — grammatical, syntaxique, lexical — du français qui revient parfois comme un obstacle quand tu traduis ?

N. D. : L'allemand est plus concret là où le français reste plus allusif. Dans *Dormance* par exemple, le mot patois *ragole* désigne un arbre têtard. Faute de mieux, j'ai choisi l'allemand *kopfbaum* (littéralement « arbre-tête ») qui dit bien l'aspect de la chose, mais qui est nettement plus analytique

et ne transporte pas la dimension magique et mystérieuse du mot choisi par Trassard.

J. T. : Te vois-tu uniquement comme une traductrice ?

N. D. : Tout traducteur est forcément passeur au sens où son transfert ne se limite pas à la dimension linguistique. J'ai écrit un texte biographique sur Jean-Loup Trassard, qui doit paraître dans une revue littéraire, et une postface à la traduction. Ces textes sont censés accompagner et soutenir le livre pour qu'il ne se heurte pas à trop d'incompréhension.



Des livres et des lieux

Dans *La Forme d'une ville*, Julien Gracq se souvient d'un passage écrit par André Breton : « À travers les rues de Nantes, Rimbaud me possède entièrement : ce qu'il a vu, tout à fait ailleurs, interfère avec ce que je vois et va même jusqu'à s'y substituer. »

Voici une série d'extraits dans lesquels nos chroniqueurs se penchent sur quelques romans et recueils étreints par des lieux ligériens.

LA PASSAGÈRE DU TER

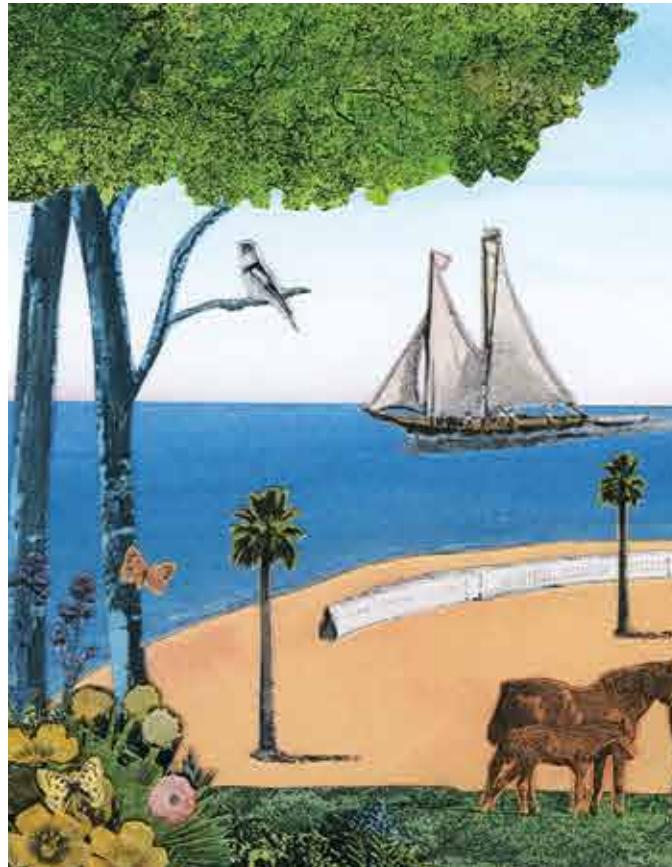
Ce livre ne suit pas les rails littéraires habituels. Il y a bien sûr tout un train de notations qui renvoient expressément au projet de la passagère sociologue : l'étude du périurbain entre Nantes et Pornic. Mais rien de sec ou de pesant dans tout cela car ce cheminement ferroviaire entre la grande ville et l'océan est avant tout un savoureux texte de sociologie buissonnière.

L'auteur aiguille bien notre attention vers tout ce que l'œil paresseux du voyageur lambda laisse ordinairement défiler : habitats, terrains plus ou moins vagues, aménagements, gares et leurs abords, etc., mais c'est toujours pour dire au plus près les gens qui vivent ici, leurs modes d'existence, leurs goûts et leurs envies... et beaucoup plus encore.

Les gens, ils habitent tout le livre, adroitement croqués, qu'ils soient voyageurs occasionnels, seuls ou en groupes ; « navetteurs » aux déplacements soigneusement organisés ; riverains de la ligne, mais aussi promeneurs, habitants, commerçants des petites villes desservies par le TER, employés de la SNCF et, plus inattendus parce que souvent oubliés, nomades et Roms des campements éloignés de tout, sans-papiers à l'abri précaire.

Avec les paroles, les conversations, les propos approximatifs mais aussi les silences, que la passagère du TER perçoit et recueille, quelle bande-son d'humanité ! Une humanité ordinaire, modeste, un assemblage de vies simples, dont les soucis, les joies et les peines nous renvoient à nous-mêmes. Quand l'auteur laisse plus de place à ces voix, dans de courtes nouvelles insérées entre les pages du journal, c'est tout le verbatim du quotidien qui se fait entendre.

Mais il y a aussi place pour des rêveries de passagère solitaire lorsque, dans le TER presque vide, s'offrent par la vitre de jolis étages de



de lumière dans le ciel, de belles trouées de couleurs dans les champs, quand on découvre peu à peu que cette ligne ferroviaire toujours « accompagne une ligne d'eau : fleuve, marais, mer... »

Place aussi pour quelques incursions dans la bibliothèque portative de la mémoire, avec ces titres de livres, mais aussi de films que font sans cesse affleurer les choses vues, les gens rencontrés. Belle manière de rejoindre ainsi les autres textes voyageurs, d'affirmer le lien avec tous les écrivains arpenteurs de territoires et d'écritures nouvelles. L'auteur qualifie l'un de ses premiers trajets Nantes-Pornic de « très beau petit voyage » : on pourrait vraiment en dire tout autant de la lecture de son livre.

Jean-Luc Jaunet

Élisabeth Pasquier, *La Passagère du TER*,
Joca Seria, 2016, 140 p., 16 €,
ISBN : 9782848092454



LE GLANEUR DE NANTES

Le rapport d'un habitant à son environnement se construit autour de souvenirs et de vécu. Chez Stéphane Pajot, qui se décrit comme un raconteur d'histoires adepte de l'insolite au coin de la rue, cette relation est aussi le fruit d'expériences sensorielles : le contact avec le bâti urbain, l'animation des rues, l'environnement sonore... Au fil de ses ouvrages de mémoire et de ses romans, l'auteur originaire de Nantes érige une œuvre qui fait de ses rues le territoire de l'informel.

Les nombreux ouvrages qui jalonnent l'œuvre de Stéphane Pajot (romans, livres de mémoire et calendriers, parus pour la plupart aux éditions d'Orbestier) se consacrent largement à l'histoire de la ville de Nantes, explorée à partir de ses lieux emblématiques et de ses trésors cachés.

Pour s'approprier le patrimoine nantais, Stéphane Pajot écume les vieux journaux et la presse, et exploite les témoignages de ses habitants. Chez ce passionné de photographie qui se défend d'être un collectionneur, pas de beaux albums, juste quelques archives en vrac. Il n'est pas un historien mais un passeur d'histoires qui exhume de vieilles photos oubliées et les fait renaître. Son travail de recherche, il le mène « tel un glaneur. » Si la ville de Nantes sillonne son œuvre, elle est indissociable de ceux qui la font vivre. L'auteur a un faible pour « ceux qui n'ont pas leur nom sur les plaques de rues : les clochards célestes, les gens de cirque, les mariniers, les petits métiers de la rue en général ». Au détour de ses livres, on croise également ceux qui sont entrés dans la légende malgré eux, comme Willy Wolf, acrobate polonais qui se tua devant 15 000 Nantais en plongeant dans la Loire du haut du pont transbordeur.



En convoquant ce que la ville compte d'insolite, d'anecdotes et de faits divers, l'auteur de *La Trilogie nantaise* nous montre l'envers du décor. Mais, plutôt que de s'aventurer en terre inconnue, Stéphane Pajot se nourrit de sa connaissance du cadre spatial pour construire ses récits. Ainsi, deux évocations de la ville se superposent : si ses ouvrages de mémoire retracent le Nantes d'hier, ses romans délaissent le charme désuet du début du xx^e siècle pour proposer une lecture intimiste de la ville. Avec le récit fictionnel, Stéphane Pajot n'est plus l'observateur mais le promeneur contemporain, celui qui s'approprie les lieux pour en livrer sa vision personnelle. Dans son polar *Selon les premiers éléments de l'enquête* et ses autres romans, le dispositif photographique disparaît au profit d'une interprétation littéraire du territoire.

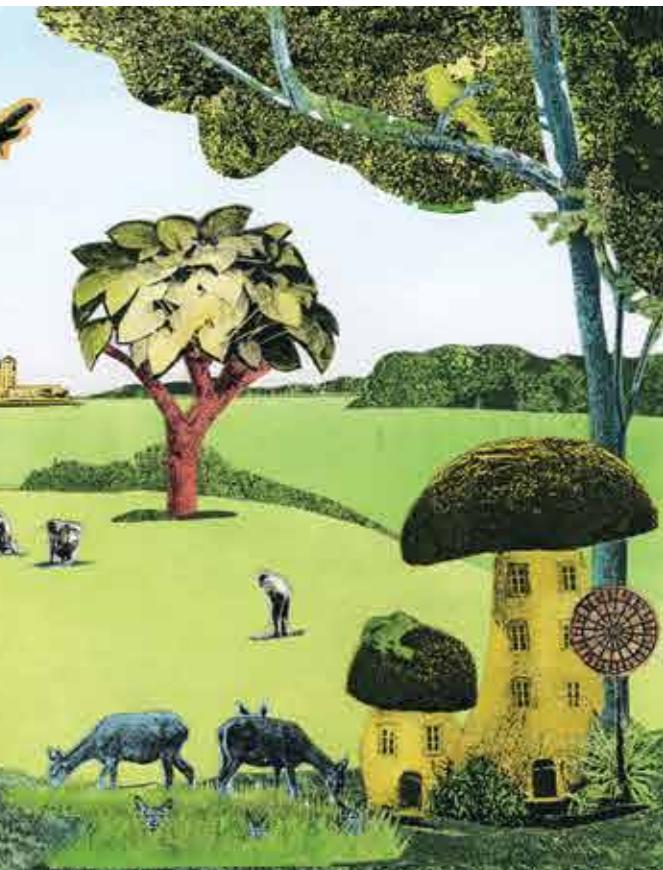
Dans son dernier ouvrage, *Nantes insolite*, Stéphane Pajot admet avoir un faible pour le

petit Casimir orange, situé dans une niche de sainte-vierge à l'angle des rues de la Juiverie et des Petites-Écuries, et pour les balcons phalliques des rues de la Marne, Saint-Léonard et La Fayette, « désignés par la rumeur comme des repères indiquant des maisons closes, alors qu'il s'agissait juste d'une mode de ferronnierrie ».

Sophie Pilven

UNE AFFAIRE DE CŒUR

À la manière de Jean-Claude Izzo pour Marseille, Thierry Guidet a réussi le pari dans les années 90, en trois romans lui aussi, de faire basculer Nantes, ville pourtant moins trouble que la grande cité phocéenne, dans le polar. Les trois livres ont suffi pour changer notre regard sur une ville longtemps appelée la « belle endormie ». Il est vrai que



le premier, *L'Allumée*, avait en partie pour décor les vertigineuses nuits blanches des « Allumées » et le deuxième, la passion des supporters pour le FCN, sur fond de passé négrier de la cité.

Le troisième roman, *Une affaire de cœur*, explore, lui, tout un pan de la vie souterraine de Nantes. Souterraine car le roman donne à voir les luttes, dans l'ombre, d'individus, de sectes gravitant autour de vieux mythes celtiques ou de groupes nostalgiques des luttes nationalistes bretonnes. Souterraine aussi car, sous la ville et ses rues familières, l'intrigue explore des passages secrets, des cryptes, tout un réseau de galeries enterrées reliant des puits anciens, des sites à la forte charge symbolique, comme la cathédrale et le musée exposant le reliquaire du cœur d'Anne de Bretagne. Cet envers ténébreux et tragique de la ville a toutefois aussi son endroit : le spectacle étonnant de la cité sous la neige, « blanche comme un conte d'enfant », les

tableaux de la vie nantaise, de ses quartiers, de ses lieux pittoresques. On part, avec le détective Mareuil, acheter au marché de Talensac huîtres, pain et beurre ; visiter un étrange consultant sur les hauteurs de la butte Sainte-Anne ; fouiller un vieux appartement rongé d'humidité au Bouffay. On va manger un morceau chez Louise, un des restaurants du Marché d'intérêt national, les halles de Nantes. La ville joue à plein son rôle, cesse d'être un plat décor pour, au contraire, devenir lieu où « fleurissent les croyances, les raisons de vivre, de mourir et, parfois, de tuer ».

Si la mort, les morts, dessinent bien en effet une traînée sanglante dans *Une affaire de cœur*, certaines revêtent dans leur décorum ou leur rituel une beauté sauvage et barbare, comme le suicide constellé de lumières d'un des personnages. Et puis, il y a, en sourdine, la petite musique funèbre du douloureux passé du narrateur, le souvenir d'une nuit où, porté par une interprétation de Bach, baigné d'impressions heureuses, Mareuil a perdu le contrôle de son véhicule, tuant sa femme et détruisant l'existence de Jeanne, sa fille. Chez le petit être végétatif qu'elle est devenue, la seule pulsion de plaisir débouche aussi sur la mort, celle du petit rongeur apporté régulièrement par le père, et finissant à chaque fois étouffé dans l'étreinte trop forte de l'enfant. Mais dans *Une affaire de cœur*, comme dans les romans précédents, la vie reste la plus forte et l'écriture de Thierry Guidet, délicate et sans apprêt, dit fort bien la douceur des choses et des êtres.

Jean-Luc Jaunet

Thierry Guidet, *Une affaire de cœur*,
Joca Seria, 1999, 176 p., 14.21 €,
ISBN : 2848090200

PAYSAGE ET ROMAN

« **A**pparaît le soleil. Il traverse les nuages, il a traversé, la brume se voit. Par le soleil apparu, la brume se concentre au-dessus du fleuve, l'eau se met à fasciner. La capillarité du fleuve, sur les nuages. Le fleuve est une eau fascinante, la brume une eau fascinée. Il faut voir la brume. Il faut la sentir. »



Maternelles — où quand on ne sait plus bien si c'est le roman qui se fait paysage ou le paysage qui produit le roman.

Avec ce livre, paru en 2004 (après le polar parodique *Infiniment Petit* en 2002, avant le retournement du genre western dans *Pas le bon, pas le truand* en 2010), Patrick Chatelier investit la fiction familiale et le souvenir d'enfance d'une manière résolument singulière : sa jeunesse passée en rive nord de la Loire, du côté d'Ancenis, lui est en effet prétexte à réactiver le souvenir des moments d'origine, et d'y promener son lecteur pour les lui faire traverser comme un espace, arpnable à loisir — dans le même temps que l'espace physique alentour du narrateur-enfant devient une matière, dilatée tout autant.

Et c'est en ce sens que le fleuve, la vallée, les coteaux alentour, dans leur paradoxalement rapport à l'élément liquide (où en effet, sinon en Loire estivale ivre de soleil, peut-on à ce point ressentir cette sensation-là, d'infinie sécheresse les pieds dans l'eau ?), fondent ce travail littéraire. Ici la nature n'est pas décor ni métaphore : elle est une part de nos consciences comme nous sommes, humains, une infime partie du cosmos.

« Jusqu'à la fin de la vallée, dans un sens ou dans l'autre, tout est similarité. Une rive, un nuage, une brume, un soleil — un soleil, une brume, un nuage, une rive — d'un homme à l'autre, d'un

sens à l'autre, le même se répond. C'est le sens de la nature. »

Et c'est ainsi qu'au rythme du franchissement du talus le paysage de Loire apparu à nos yeux nous imprègne et transforme (en fourmi, en indien : en enfant surtout, portant un autre regard, déhiérarchisé, sur le dehors). Il y a de l'animisme dans cette façon de faire, mais surtout un fort rapport au temps.

Dans cette forme contrainte qu'est le roman, Chatelier produit de l'espace, produit du temps — en ce sens, n'agit-il pas plutôt en poète ? Ou n'est-ce pas tout simplement une autre manière, plus orientale (ce qui du point de vue de la Loire serait remonter à la source), de produire cette épaisseur particulière dont Jean-Paul Goux vantait l'art chez Gracq ; la Loire se faisant encore agent magique de cette fameuse « fabrique du continu » qu'est selon Goux le roman ?

Guénaël Boutouillet

Patrick Chatelier, *Maternelles*, Éditions Verticales-Gallimard, 2004, 176 p., 16 €, ISBN : 2843351723

Françoise Moreau,
Les Dits de Nantes,
L'Œil ébloui, 2016, 84 p., 15 €,
ISBN : 9782954143255

Qui a déjà lu certains de ses livres retrouvera avec délectation, dans celui-ci, la belle écriture de Françoise Moreau. Belle, élégante, savoureuse et délicate dans l'ironie légère, un brin nostalgique ici, qui se plaît à retrouver des mots et des expressions surannées (de ce temps où les oculistes n'étaient pas encore des ophtalmologues, ni Notre-Dame-des-Landes une ZAD,

mais une coopérative laitière) en réveillant une mémoire nantaise teintée de douce mélancolie. Une écriture particulièrement attentive aux détails et aux êtres, singulièrement aux petites gens. Fine observatrice à qui rien n'échappe, Françoise Moreau, au-travers de ces six histoires réinventées, fait remonter à la mémoire des noms de lieux ou de marques presque oubliés, emblèmes de l'histoire de son pays nantais : Drouin, Decré, Dames de France, Cassegrain, Chantiers Dubigeon ou pont transbordeur. B. B.

Sophie G. Lucas, *Témoin*, La Contre Allée, 2016, 96 p., 12 €, ISBN : 9782917817537

Ils ont des « problèmes avec l'alcool », fument des joints, sont au chômage, au RSA, surendettés, « sur les nerfs », se tapent dessus pour des broutilles et disent tous vouloir « arrêter leurs conneries » sans cesser d'y replonger. Le défilé des paumés qui se retrouvent au tribunal chaque jour est impressionnant de balbutiements, de maladresse chronique, de lourde stupidité, de misère, de désarroi. Tous sont

coincés, broyés par les mêmes engrenages absurdes de la délinquance : petite « connerie », condamnation, récidive, nouveau « dérapage », condamnation plus forte... Pendant quelques mois, la Nantaise Sophie G. Lucas a suivi des procès pour « essayer d'approcher ce qui se cache derrière les violences, les faits divers ». Elle ne l'a pas fait en sociologue, quoique son travail soit édifiant. C'est en écrivain qu'elle « capte les paroles, travaille les voix » dans toute leur abrupte vérité. G. L.-U.

RÉGINE

Dire qu'il s'agit de l'évocation d'une enfance pendant les années 40 à Nantes et ses environs, se mêlant à celle d'une des plus touchantes figures de la Résistance, ce n'est pas trahir ce récit, mais c'est terriblement réducteur. Ça ne fait sentir en rien le grand pincement au cœur que l'on ressent en le lisant. Paul Louis Rossi ne nous guide pas par la main au cœur d'un décor bien balisé. C'est par ce qui semble, de prime abord, un tremblant fouillis que le récit avance. Mais les fils lentement se nouent, tissent la toile.

Des lieux sont évoqués avec justesse par petites touches : Nantes, ses banlieues maraîchères, ses usines métallurgiques et quartiers ouvriers, les fermes où l'on allait chercher le lait... Des personnages apparaissent par surprise et repartent pareillement, la plupart façonnant la nébuleuse de la Résistance et les milieux ouvriers et apatrides où elle est née ; des chansons, des films, se glissent dans le récit, y apportant leur saveur nostalgique, les richesses des langues prêtent leur musique : les mots du patois gallo, du breton, du yiddish, font une frise qui ourle les rencontres, des histoires d'une grande densité sont contées brièvement comme des nuages courant sur le fleuve.

La vie de toute une époque est là. La vie dans ses petits gestes et grands engagements, dans ses méandres et son cours le plus droit, dans ses errances et ses fulgurances. L'enfance y croise la sale gueule du destin. Des êtres se rencontrent « pour s'aimer parfois, mais le plus souvent pour mourir ». Des bombes tombent sur les gens à l'improviste, rasant leur univers, les jetant sur les routes. Mais la solidarité marche aussi : « la tendresse obscure des gens du peuple pour les réprouvés, les révoltés et les bannis »

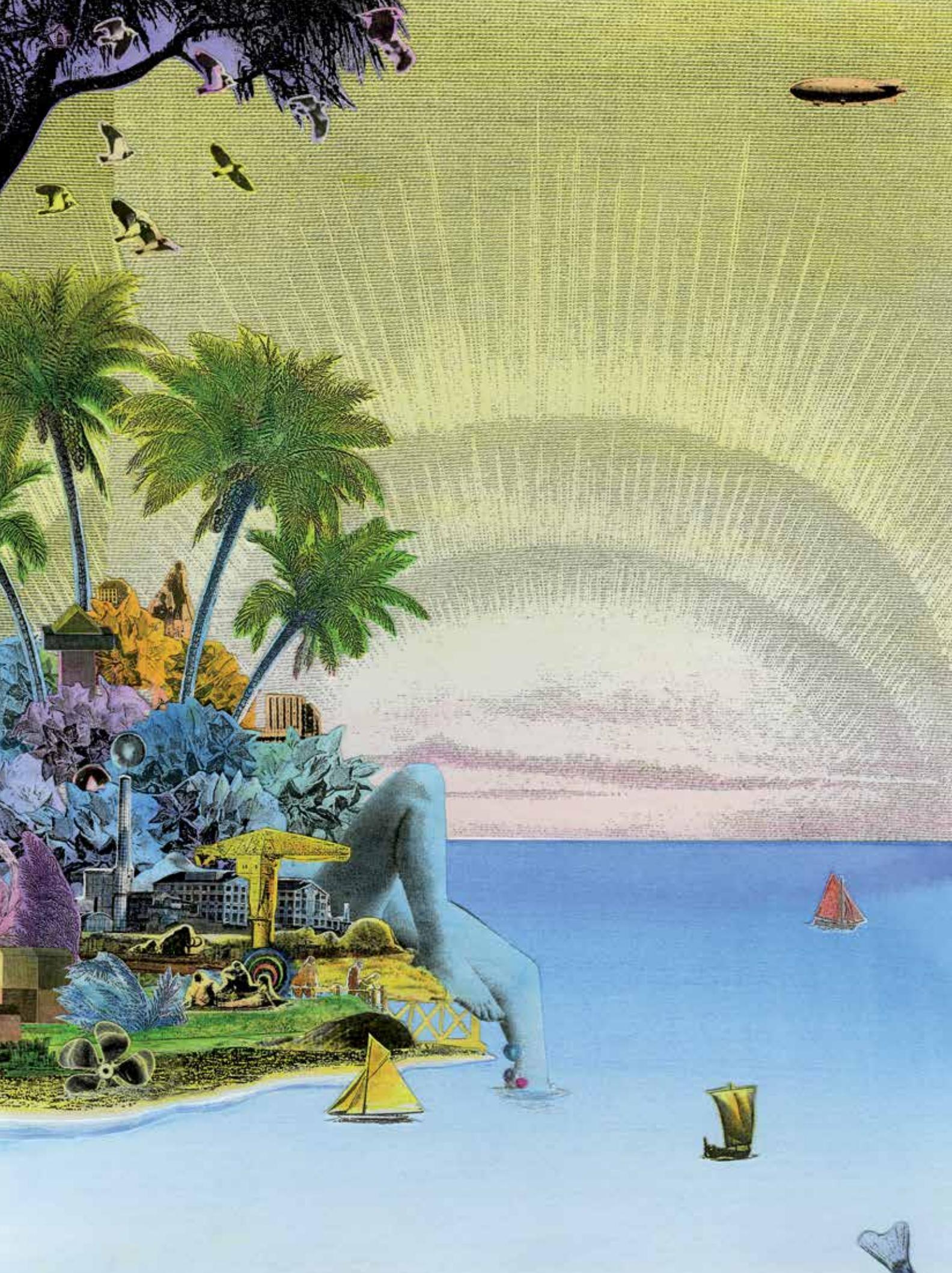
soutient les résistants, les aide, les protège. Avec son regard naïf, le petit garçon raconte tout ça, autant que ses jeux, ses questionnements, ses doutes. Régine, il en a entendu parler alors. C'était « l'héroïne inconnue, impalpable et prestigieuse » qu'il ne rencontrera jamais. C'était la belle jeunesse de la Résistance : « ces jeunes gens vifs et déliés qui en ces temps de résignations, de prudence et de mensonges, étaient rapides, mouvants et pressés, et affectaient à tous les instants une gaîté ironique ». Mais, bien plus tard, il aura entre les mains le journal de Régine et liera alors l'exploration de son enfance et la quête de la jeune femme qu'elle fût. Pourquoi ? Une manière de garder l'enfance, ses idéaux et ses rêves ? Un constat de convergence entre deux vies, leurs engagements et leurs questionnements ? Tout cela, bien sûr. Mais l'enfant devenu adulte, confronté à ses anciens paysages « remodelés par le monde de l'artifice où il ne retrouve plus que des visages fardés », est contraint de le constater : « L'enfance du monde était achevée, avec sa vérité et son énorme innocence. »

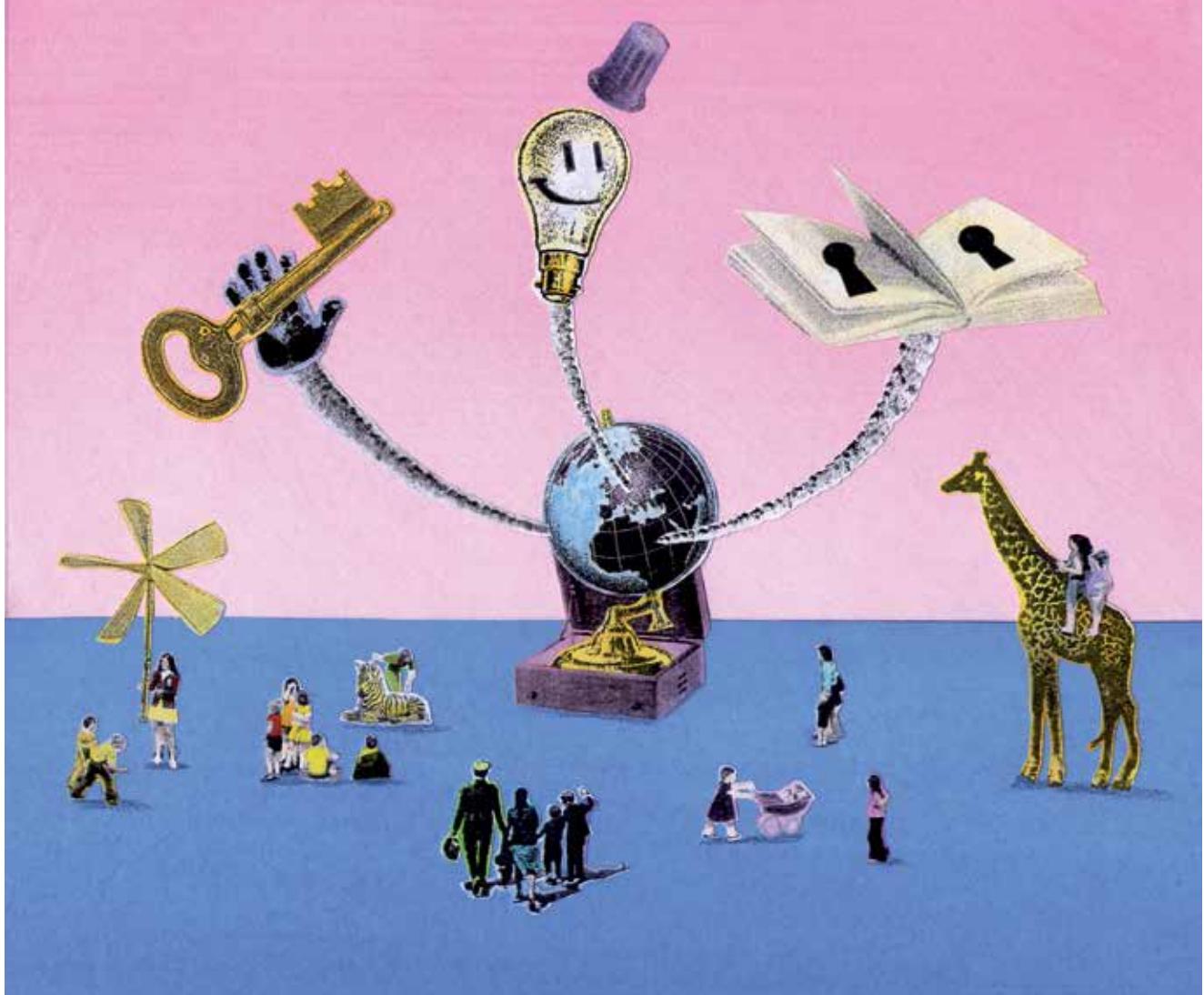
Gérard Lambert-Ullmann

Paul Louis Rossi, *Régine*,
Julliard, 1990, 202 p., 6,49 €, disponible uniquement en
ebook, ISBN : 9782260007593

LA PETITE PLAGE

Si Marie-Hélène Prouteau, tout au long des vingt-six fragments qui composent *La Petite Plage*, s'éloigne parfois du cours d'eau, sa voix, elle, a définitivement les deux pieds dans l'eau. On commence par la citation d'Erri De Luca en exergue : « il s'agit de l'autobiographie du lieu et les personnes sont des figurants »... et puis on plonge. Voir au loin, vers la mer de la terre, et puis vers la terre quand on a les pieds dans l'eau, c'est un fil pour Marie-Hélène Prouteau. Un fil de vie. C'est un fil qui la lie aux auteurs, aux artistes de bords de mer, qui la renvoie à l'actualité et aussi au passé. Une corde qui l'amarre au monde et qui l'invite à s'en échapper à la fois. C'est la même image, la même immensité sans limites, aussi souvent





calme que déchaînée, que photographient mille yeux au cours de mille époques différentes. C'est le fil de toutes les dimensions possibles. Cette petite plage est le cœur du livre, mais c'est aussi et surtout une personne universelle à qui se confier, se confier en silence. La petite plage « m'est un contrepoint lumineux quand je

songe qu'il pèse en ce moment sur le monde une atmosphère d'opéra en feu ». L'eau est-elle à la base de sa démarche d'écriture ? « Oui, l'eau est première pour moi, avec son flux, son rythme de marées, ses rêves liquides tournés vers l'ailleurs. Entre Brest, ma ville natale, et Nantes où je vis depuis fort

John Taylor, *Une certaine joie*,
Tarabuste, 2009, 15 €,
ISBN : 9782845871878

John Taylor parcourt sa ville, Angers, tous les jours et raconte simplement, laissant le lecteur dans des tableaux ordinaires. Chaque texte serait une carte postale... Mais n'est-ce pas un jeu intime et jubilatoire que regarder ce qui nous entoure en faisant l'inventaire des images, des détails comme un théâtre ordinaire qui par le mouvement même de l'écriture est un voyage dans un pays étranger et nouveau ?

N'est-ce pas pour décider qu'une journée n'est jamais banale, qu'un paysage est toujours nouveau, que l'on tente d'écrire pour voir ce qu'il y a au bout du texte ? Le pays a la même couleur que nos âmes. Celui de John Taylor est emprunt de bleu ardoise, de touches de soleil, de teintes incertaines, d'étincelles de lumière éphémères venues du passé. Mais toujours, en fin de compte, il s'agit pour lui d'en rester à « la substance élémentaire du présent ». C. B.

Jean-Luc Nativelle,
Le Promeneur de la presqu'île,
Le Petit Véhicule, 2012, 170 p.,
17 €, ISBN : 9782842738860

Le narrateur décide un soir, dans le village de bord de mer où il habite, de commencer sa promenade quotidienne à l'envers, en partant dans la direction qui le ramène habituellement à son domicile. Comme une sorte de carnet de promenade, les chapitres épousent l'itinéraire suivi par le narrateur, avec mention, en titre, du nom de la rue, de la place, de l'heure

du passage. La déambulation dans le village gagné par le crépuscule tourne rapidement à la « promenade intérieure », à l'exploration, à l'envers elle aussi, d'un passé plus ou moins ancien jusqu'à un événement des plus récents. Et on découvre ainsi, au fil des rues empruntées, la chronique douce-amère d'une vie de couple virant à la tragédie, dévoilée peu à peu, pas à pas, sans rien de rectiligne. J.-L. J.

longtemps, l'eau trace ce que j'appelle dans le livre *La Petite Plage* "ma diagonale océane". Lieu d'émerveillement dans "cette clairière des métamorphoses" qu'est pour moi cette petite plage familiale. Espace de contemplation et aussi de méditation : l'eau, l'élément liquide, fixe chez moi la situation d'écriture. Le flux de marée en bord de mer ou sur les quais de Loire, c'est mon paysage mental.

« Il y a là une rumeur naturelle où, dans le tout-venant des sensations, le monde alentour se voit, s'écoute, se sent dans le vent, les embruns. Des fragments de ce livre comme "La mangeuse de vent", "Le rire de la mer" (emprunt à Mario Luzi) sollicitent l'œil, le corps, aussi bien que l'âme de la promeneuse d'océan que je suis. « Quelque chose s'est fibré au plus profond qui enclenche les marées de l'imaginaire. Ainsi que le flux des souvenirs, la part d'enfance qui remonte. Mais aussi l'attrait du large, de l'ouvert, de ce qui trame l'humanité d'autres hommes dans les lointains. Souvent de façon dramatique, je pense aux réfugiés dans ce fragment intitulé "Lampedusa", qui porte une réflexion sur l'histoire — au Moyen Âge, en ce grand prieuré évoqué là, les moines disposaient du "droit d'asile" si mis à mal aujourd'hui. »

Anna Fichet

Marie-Hélène Prouteau, *La Petite Plage*, La Part Commune, 2015, 128 p., 14 €, ISBN : 978-2-84418-319-4

Alain Roger, Existence amont,
Joca Seria, 2014, 72 p., 13 €,
ISBN : 9782848092379

Saint-Nazaire, ville prolétaire, est peu appréciée des « esthètes en mal de beauté ». Alain Roger, qui y a passé son enfance, avoue y avoir grandi « dans le désamour du lieu » avant de constater, l'âge adulte étant venu, qu'il « l'aime d'un amour secret ».

Promenant son regard d'enfant d'hier de retour dans sa ville, Alain Roger sait en dire le charme étrange, celui d'un lieu où la beauté n'est pas « évidente et

surgie », où il faut creuser de l'œil sous le béton pour en trouver le « tricot ». Des écluses du port et de la base sous-marine avec son eau « dense au point d'avaler la lumière », aux jardins ouvriers dont la terre est « piquée de marques noires comme la bile d'un mélancolique », jusqu'à la plage de Bonne Anse où « l'estuaire s'estompe, ses tons bistro bus par le bleu de la mer » (et dont le nom susurrerait aux oreilles de l'enfant : « Bonheur et bonnes vacances »), la « ville blanche » perd toute tristesse. G. L.-U.

SAUVE QUI PEUT (LA REVOLUTION)

Tout commence en 1988 par une commande cinématographique : celle de la mission du bicentenaire de la Révolution française faite à Jean-Luc Godard, baptisé dans le livre JLG. Le projet ne verra jamais le jour ; un film fantôme, le récit d'un naufrage. Comme pour isoler l'histoire et la rendre plus crédible, son auteur en plante le décor dans une île. Thierry Froger choisit celle de Chalonnes-sur-Loire. L'Anjou compte une quarantaine d'îles. De la simple grève aux îles habitées par l'homme, ces nombreux îlots ne cessent d'être modelés par les caprices du fleuve. Espaces vivants, ils donnent au roman à la fois sa douceur et sa force.

La douceur des errements de l'esprit créatif de JLG à la recherche d'un scénario. La force d'une époque, celle de la Révolution française marquée par ses ardeurs extrêmes.

Située au confluent de la Loire et du Layon, Chalonnes-sur-Loire fut un port prospère, lieu avant la Révolution d'incessantes transactions de chaux, farine, chanvre, viande salée... Elle demeure, à l'époque contemporaine, un lieu de villégiature très séduisant, notamment pour les amateurs de bons vins et de balades bucoliques. JLG et son ami Jacques, historien, profitent de ce décor pour se remémorer leurs jeunes années « révolutionnaires ». JLG et la pétillante Rose,

Christian Bulting, Ève,
Le Petit Véhicule, 2016, 60 p.,
20 €, ISBN : 9782371455054

Ève n'est pas seulement le récit d'un amour, c'est aussi l'évocation tendre d'un lieu, La Baule, qui rythme le cours de la vie durant des années. C'est là que l'enfant, puis le collégien, vient passer les vacances de printemps et d'été, chez la grand-mère ; c'est là que les émois adolescents sont favorisés par le soleil, la plage et les corps dénudés, par les rencontres parfois fortuites parfois provoquées par les liens

des adultes. Ève est indissociable de « ces étés baulois » où elle vivait sa part de vie, sans se soucier des déceptions qu'elle infligeait à celui qui a compris tardivement : « Tu avais de l'amitié à m'offrir, je voulais de l'amour. » C.-N. J.

la fille de Jacques, y vivent leurs escapades amoureuses.

Mais l'air placide du fleuve, son faible courant, les paysages baignés par la douceur des lumières, la faune riche — lièvres roux, grenouilles, loutres — sont aussi le théâtre de durs combats. Nous voici projetés dans la Révolution.

Car c'est là que Républicains et Vendéens s'affrontèrent. L'île est cette trouée qui sépare et rassemble les deux camps, au cœur de sanglantes batailles. Surgit alors Danton, ce « colosse éructant et trempé », le visage grêlé d'acné. Un Danton non pas guillotiné en 1794 mais exilé pour les besoins de l'histoire (avec un petit h) dans l'île de Chalonnnes.

Un livre, trois histoires : celle de la Révolution française qui s'étire et prendra son sens avec le temps ; celle de JLG, un intellectuel vieillissant qui porte un regard attendri sur la jeunesse mais désabusé sur le reste du monde ; celle d'un scénario de film remis sept fois sur son ouvrage. Les récits s'embrouillent. Où est la fiction ? Que devient la réalité ?

« Je pense qu'il faudrait raconter l'histoire des films qui ne se sont jamais faits. » Est-ce JLG qui

parle ou plutôt l'auteur, comme pour expliquer l'écriture de son roman ? Un auteur qui n'a d'ailleurs jamais rencontré l'intellectuel, personnage central du livre.

L'ouvrage finit sur une pirouette car la Révolution n'est-elle pas finalement « ce mouvement d'un objet autour d'un point central, d'un axe, le ramenant périodiquement au même point » ?

La boucle est bouclée. Chalonnnes reste Chalonnnes avec ses fricassées d'anguilles, son vin de Savennières, ses pâtés aux prunes et son doux Layon.

Carole Poujade

Thierry Froger, *Sauve qui peut (la Révolution)*, Actes Sud, 2016, 434 p., 22 €,
ISBN : 9782330066505

UNE VIE DE GÉRARD EN OCCIDENT

François Beaune s'en est parti explorer la planète Vendée et en a tiré un drôle de portrait. Il a plongé dans le terroir, sa manière à lui depuis plusieurs années d'aller pécher des « histoires vraies ». En résidence au Grand R à La Roche-sur-Yon en 2014-2016, il en a profité pour cueillir des « bavardages, témoignages, récits et commérages d'autochtones » en direct chez les gens, dans les salles des fêtes, les places de villages. Grinçant, parfois glaçant,

Jacques Péneau, *Comme un port d'attache*, Mémoria, 2016, 218 p., 2016, 16 €, ISBN : 9782911526910

Après guerre, dans le Saint-Nazaire de la reconstruction — gigantesque chantier —, Simon, jeune adolescent ayant grandi dans les « baraqués », évolue « dans un grand décor de métal, de bois et de couleurs » et se laisse charmer par les cornes de brume « s'échappant des flancs de ces mastodontes d'acier qui font vibrer la cité, les vitres et même le ventre ». Fasciné par les coques de ces navires « dont parfois les

peintures, fatiguées, témoignaient de rugueuses embrassades océaniques », Simon se rêve marin, contre la volonté du père, et parviendra à être mousse sur un remorqueur entre deux escapades où il dessine, peint et frôle les filles.

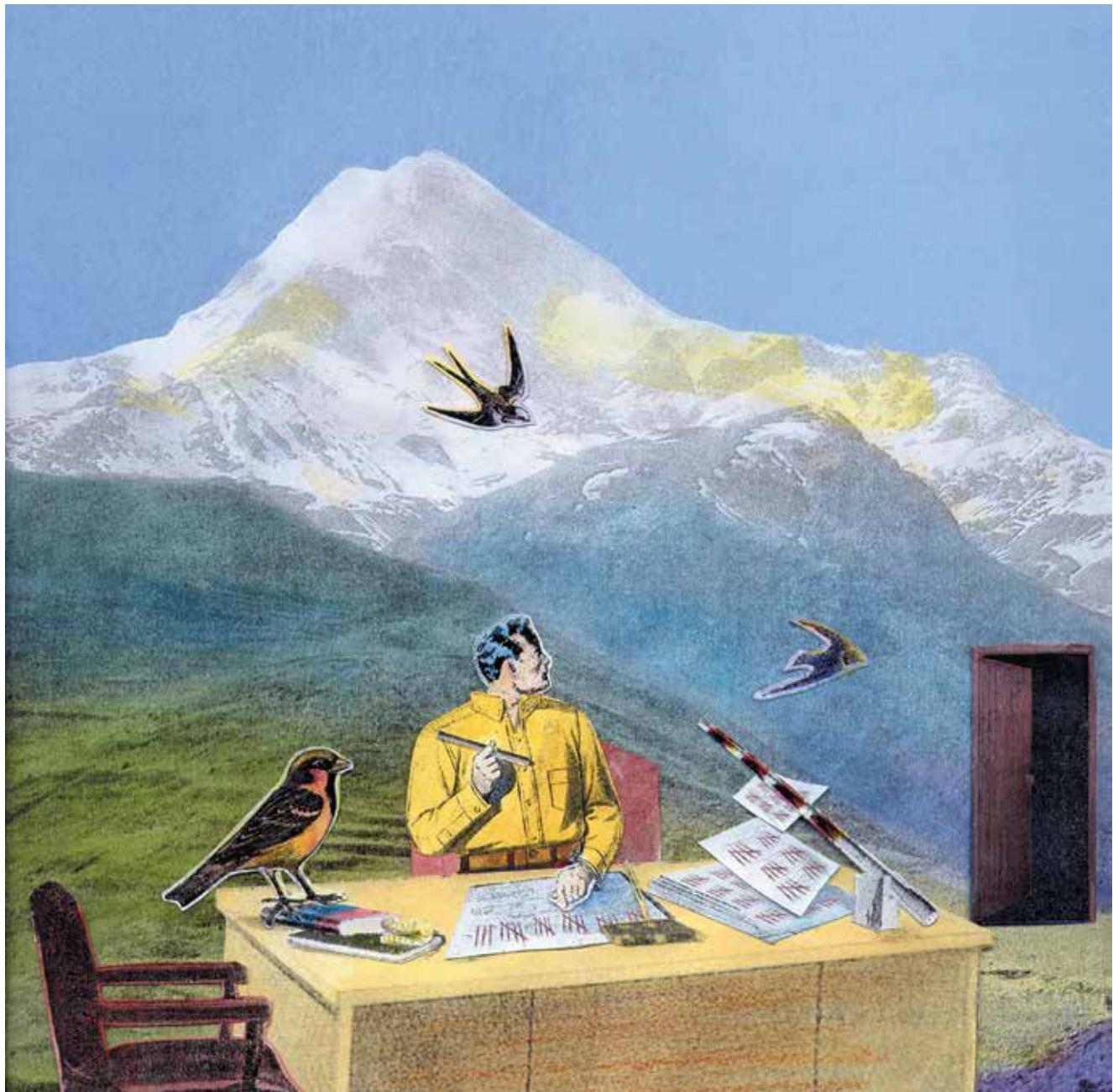
Jacques Péneau, par sa prose poétique, nous conduit avec bonheur sur « ce chemin qui mène à l'âge d'homme » dans le cœur vibrant de la « capitale de la construction navale ». G. L.-U

Dominique Ané, *Regarder l'océan*, Stock, 2015, 96 p., 12,50 €, ISBN : 9782234078949

Regarder l'océan fait suite à *Y revenir* et continue cette exploration toujours plus lointaine et profonde des moments d'enfance ou d'adolescence, ces temps où l'on découvre ce que l'on ignorait, mais qu'on attendait peut-être : découverte de l'amour, de la mort, de la musique. Avec une singulière beauté dans le regard, Dominique Ané revient sur ce qu'il nomme des moments d'épiphanie — ces

moments fugitifs où se révèle avec intensité quelque chose d'essentiel.

On songe à ces révélations proustiennes, aux illuminations, mais laissons là ces pesantes références qui feraient sourire, agaceraient peut-être Dominique Ané qui se veut chanteur (Dominique A pour la scène !) avant d'être écrivain. D'ailleurs, s'il a choisi encore les formes brèves pour ce deuxième volume d'une autobiographie à peine déguisée, « c'est sans doute à force d'écrire des chansons ». A. G.-D.



Jean-Claude Pinson,
Alphabet cyrillique, Champ
Vallon, 2016, 338 p., 24 €,
ISBN : 9791026700845

Un « détachement féminin rouge » danse sur le sable de Tharon-Plage. Ce sont les trente-trois lettres de l'alphabet cyrillique qui servent d'étapes à Jean-Claude Pinson dans son voyage « à la lièvre » entre isbas russes et bourrines vendéennes, entre fleuve Amour boueux et Loire gelée de l'hiver 1954. Un voyage en forme de « pot pourri d'anecdotes, qui s'en vont

zigzaguer en tous sens » depuis Croix-de-Vie où la poétesse Marina Tsvetaïeva en exil a vu des enfants babouchkas jusqu'aux steppes, montagnes, fleuves, forêts russes, hantées par l'histoire tragicomique de cet immense pays et les chants multiples de ses poètes, romanciers, musiciens, peintres, danseurs. G. L.-U.

Christian Vogels, *Iconostases*, Jacques Brémond, 2017, 108 p., 25 €, ISBN : 9782915519822

Dans les rites orthodoxes byzantins, l'iconostase est, plus qu'un mur, une porte sur le céleste, constituée d'un ensemble d'icônes. Il y a dans le premier livre de poèmes de Christian Vogels des portes de mots qui s'offrent à nous, dans lesquelles créer nos propres chemins. Rarement lecture aura autant été acte créateur. Il est d'abord saisi par une totalité formelle quasiment abstraite,

à laquelle il ne pourra donner d'unité profonde qu'au cours des décryptages et chemins creusés par lui seul. Rien de plus étrange que ces textes, puisqu'ils apparaissent dans une sorte de complexité, et qu'il n'y a rien de plus nu lorsque le lecteur les a composés.

Quel chant nous est offert ? Quel espace autre que mystique (mais tout de même...) est chez Vogels en attente du lecteur ? La clé de cette question se trouve-t-elle dans l'écrin des poèmes ? Une clé qui ouvre et ne peut accepter le verrouillage de la réponse. Y.J.



le portfolio qui en résulte portraiture l'âme vendéenne en dévoilant une cinéscénie bien plus far west à la française que spectacle de patronage.

Où l'on apprendra que le Vendéen « de base », un peu graveleux, parle fort et pratique l'humour pince-sans-rire et l'autodérision. Petit de taille, cœur vendéen, sac Super U et jogging, la marque de la voiture comme marqueur de statut social. La Vendéenne tient la maison, va à confesse et fait des enfants. Partir à l'aventure, voyager, ce n'est pas une option pour lui, « La Rochelle c'est le Mexique ». Il est heureux chez lui, propriétaire de son logis au prix d'une vie de rude labeur ou habitant la maison des grands-parents. Les coutumes perdurent (les deux cuisines, les enterrements de vie de garçon, la cave, la sorcellerie...). On se pend aussi beaucoup. « Les Vendéens ils vivent et ils se pendent dans le sous-sol salle à manger. C'est là qu'ils se sentent le mieux. »

Le conformisme, il le pousse à l'extrême.

S'opposer à l'ordre établi c'est commettre une infamie, l'idée même n'existe pas. En Vendée on vit en fonction de ce que les autres pourraient penser de vous. Le décor de ces vies ? L'usine ou l'abattoir, car les deux mamelles de la Vendée sont les PME ou l'agroalimentaire sur un territoire encore très rural mais globalisé (on achète chinois).

Dernière figure puissante : le curé. « La séparation de l'Église et de l'État a pris un peu de retard » et le clergé fait encore la loi, gérant les économies *vía* les caisses rurales, gendarment la natalité, éduquant les enfants, qui vont tous dans le privé. « La Vendée c'est Catholand. »

Un petit monde clos qui tourne en rond, ne souhaite en rien changer tout en bougonnant et qui sert de prétexte au soliloque de Gérard, l'observateur finaud. Avec ses monologues truculents en mode stand-up au coin du zinc, il est poilant Gérard. Il convoque Giono, Coluche et Rabelais (oui, la verve poitevine), on rajouteraient les Deschiens, Yannick Jaulin, Renaud.

On l'aura bien compris, le Vendéen n'est pas à mettre au zoo ; dans sa terrible normalité il représente le monde, le « gérard occidental »

devenant un terme générique. La posture de Beaune c'est de partir de l'individu, du plus local, pour nous entretenir de l'universel.

« C'est ça que j'ai voulu restituer dans le livre : faire entendre, non pas le stéréotype, mais l'être humain dans ce qu'il a de riche. »

Elisabeth Sourdillat

François Beaune, *Une vie de Gérard en Occident*, Gallimard, 2017, 288 p., 19,50 €,
ISBN : 9782330066505

DU MARAIS FAIRE PAYSAGE, DU PAYSAGE FAIRE USAGE, CHEMIN, ET LIVRE

C'est un étrange et lumineux écrin ce petit volume, *Lucía Antonio, funambule*, strié de couleurs éclatantes, et pourtant automnales — un objet-livre, élégant, remarquable, comme Zulma (et le graphiste américain David Pearson) savent les faire.

La lecture de ce roman, qui reproduit le carnet imaginaire de Lucia Antonia, funambule, en mémoire de feu sa partenaire Arthénice, est une traversée d'un paysage autant que d'un deuil, elle est une promenade fragmentaire autant que décidée. Nous suivons les pas, regards et pensées de Lucia Antonia, sur la presqu'île imaginaire de Lysangée. Le paysage envoûtant du marais personnifie la disparue : « Je vais sur les sentiers étroits à travers la saline. Je pense à Arthénice. Le ciel se reflète dans les œillets (ainsi appelle-t-on les bassins où l'eau de mer est soumise à l'évaporation) et je vois son visage. » Le paysage est une présence persistante, ténue autant que tenace, dans ces notes, dont il fonde le texte, comme il fonde les promenades de la narratrice.

Cette manière, fragmentaire, d'évoquer le deuil et le paysage, outre de produire des

possibles correspondances et des arrangements poétiques, permet au roman de Daniel Morvan de se faire ode à la nature. À ce sujet, il répond en citant Francis Ponge : « Il suffit, dit le poète (*Méthodes, Le Monde muet*), d'abaisser notre prétention à dominer la nature et d'élever notre prétention à en faire partie, pour que la réconciliation ait lieu. » En effet, ajoute Morvan, « la funambule n'est pas le centre de l'univers, elle accorde sa démarche au milieu naturel, sans retour en arrière, repentir ou surplace. (...) J'espère avoir, sur le fil de Lucia Antonia, progressé vers l'idée d'une nature comme pensée et sensibilité, plus que comme cadre ou spectacle. »

Livre de réconciliation plutôt que de consolation (car certaines pertes, comme celle d'Arthénice pour Lucia Antonia, sont inconsolables), il produit depuis le paysage et produit du paysage. Ces marais-là, qui occupent le livre et notre esprit le lisant, nous sont proches, cette étrangeté ordinaire nous la savons, la fréquentons : « Le marais de Lucia Antonia n'a rien d'un atoll lointain ou d'un sanctuaire immuable, explique l'auteur. S'il faut en situer l'inspiration, je nommerai les marais de Guérande et de Noirmoutier, merveilles de géographie humaine, dont les surfaces de scintillement offrent le spectacle invisible de la cristallisation, serties dans la rumeur lointaine de l'océan par-delà les remparts de terre. Ces miroirs horizontaux sont autant d'éiphanies

et d'invitations au silence. Guérande et Noirmoutier concentrent l'ingéniosité humaine. »

Le paysage du marais produit une écriture, qui permet de cheminer avec l'absence des disparus, qui elle-même enrichit le paysage traversé. Un recommencement autre, un bonheur mêlé de douceurs et douleurs. Le livre se constitue (et reconstitue) ainsi, en un triangle harmonieux et infini.

Guénaël Boutouillet

Daniel Morvan, *Lucia Antonia, funambule*, Zulma, 2013, 144 p., 16,50 €,
ISBN : 9782843046476

UNE PROMESSE

Lorsqu'on interroge Sorj Chalandon sur le cadre de son roman, *Une promesse*, c'est tout son attachement existentiel à la Mayenne qu'il exprime. Il le fait avec force et poésie : « j'y ai mes habitudes et mes rêveries ». Pour ce livre, un lieu s'est imposé ; il fallait un petit village du nord Mayenne, proche d'une forêt, ouvert sur de grands ciels mouillés et venteux, habité par des gens simples, rugueux : « Je tenais à cette ruralité, à ce ciel d'ouest, à cette rudesse. Je voulais écrire la fraternité. J'ai décidé qu'elle aurait la couleur de cette terre. » Cette histoire émouvante d'amour et d'amitié, de cercle des amis disparus, qui tresse sans cesse

Jean-Pierre Suadeau,
Miroir de l'absente,
Publie.net, 2016, numérique :
4,99€, papier : 19 €, 208 p., ISBN
numérique : 9782371771642,
ISBN papier : 9782371774810

Comme un leitmotiv revient la phrase clé du film *Volver* d'Almodóvar : « Maman ? T'étais pas morte ? Qu'est-ce que tu fais là ? » On dirait bien que si, pourtant, maman est morte il y a longtemps. Tellement que, lorsqu'elle surgit en fantôme, elle est plus jeune que son fils. C'est que la mémoire de ce fils

est sinuose, autant que le cours de la Loire qu'il suit en train d'Angers à Saint-Nazaire et dont les méandres tourbillonnants emportent son écriture, colimaçon d'enfance retrouvée par bribes ou, plutôt, par taches de lumière, grise, rose, bleutée, glissant de l'aveuglant à l'apaisant, comme la vie. Au point qu'on ne sait plus s'il faut dissocier humains et paysages. Peuvent-ils l'être ? Ce n'est pas sûr, tant il semble qu'eau gelée et vie figée se confondent. G. L.-U.

Paul Badin, *Loire sauvage*,
Poiétés, 2015, 90 p., 15 €, ISBN :
9782919942476

Sauvage, la Loire ? En témoignent ses « tourbillons de surface », ses « crues paniques », ses trous d'eau où viennent se perdre les noyés, ou encore ses « digues rongées ». En témoignent aussi les nombreuses espèces d'oiseaux qui peuplent ses berges, ainsi que la faune qui vit dans ses eaux et avec laquelle le fleuve peut se confondre : il est une « anguille », « une coulure animale » tantôt moirée tantôt teintée de chaudes couleurs.

Se suivent et reviennent les vergers en fleurs, les dons de la terre, les jours de « tombée de brouillard », « les troncs dépouillés » et les « ceps ébranchés » qui font les « squelettes de novembre », « l'éteignoir de décembre » qui apporte le vent, la pluie, la neige, et « les échardes du froid ». De saison en saison, d'époque en époque, la Loire, fleuve sauvage face à des témoignages de civilisation, reste offerte à ce devenir « semoir de mystère ». C.-N. J.



les fils de vie et de mort, exigeait en effet ce décor âpre, où l'impétuosité des pluies et des vents vient buter sur les vieilles bâties, où les personnages aux semelles de boue « sont modelés dans cette glaise, cette brume de petit matin ».

Mais cette Mayenne des petits bourgs et des champs, qui semble illustrer à elle seule le mot ruralité, a aussi un puissant charme, au sens magique du terme. C'est une « terre hantée et lourde » qu'on sent habitée encore de présences

anciennes, où, dans certaines forêts, « il y a des pierres druidiques », des « dalles romaines [...] sous les feuilles mortes ». Comment dès lors imaginer un autre lieu pour ce roman, « ce conte, dit l'auteur, qui a l'âme pour personnage central », où sept amis (sept, comme dans les légendes) font serment d'entretenir la vie, jour et nuit, dans la grande maison de Fauvette et Étienne, leurs chers disparus, façon de tenir la mort en lisière, de tromper la lampe-veilleuse qui n'attend qu'un jour et une nuit pour s'approprier les âmes des défunts ?

Il y a là comme un fond de légende celtique, un peu de matière de Bretagne, et la Mayenne, dans le livre, a beaucoup en partage avec l'Armorique, son ciel d'ouest, le souffle du vent, la pluie. C'est une contrée, toutefois, qui a su faire barrage aux chevaux de l'Ankou, le charretier de la mort bretonne ; installée sur les marges de la Bretagne, si proche d'elle, elle n'a pas fait siennes ses terribles légendes nocturnes qui battent sans cesse le rappel de la Mort. Si les personnages, en souvenir du père péri en mer et de la terre d'enfance, continuent d'y semer les

Lionel-Édouard Martin,
Faire avec, illustré par Nelly
Buret, Soc & Foc, 2015, 88 p., 12 €,
ISBN : 9782912360977

Le proche, le familier : Lionel-Édouard Martin nous invite dans son territoire — oreilles, main, yeux, entrailles... balcon, escalier, cave... chien, hirondelle, écrevisse... brume, étoiles, nuit... Soixante-dix poèmes en prose. Des tableaux comme des haïkus mais à la française (c'est-à-dire plus diserts) : « Inverse le cours de l'hortensia, que ce qui fouille le ciel — sa

tête — s'incline humblement vers l'humus — genre écumeoire, sa tête — et cueille dans le gras du bouillon les mots de tous les morts infus parmi les bêtes. » Nelly Buret mêle à la matière de ses gouaches des fragments de papiers peints, de cartes géographiques, de manuscrits ou de textiles. Ces matières mêlent l'abstraction au réel dans ce double mouvement qu'ont aussi les textes — remembrance des choses du passé mais aussi constat de leur existence maintenant, au présent. E. S.

James Sacré, *Figures qui bougent un peu et autres poèmes*, préface d'Antoine Emaz, Gallimard, 2016, 288 p., 8,20 €,
ISBN : 9782070468638

Ces quarante-six « figures qui bougent un peu » sont dans tous les paysages, aussi bien ceux de la Vendée natale du poète que ceux de la Nouvelle-Angleterre ou d'ailleurs : feuillages parfois rouges, « immeubles neufs » à côté de peupliers « poussés qu'on dirait très vite... » Les êtres aussi sont des « figures qui bougent un peu ». Quand, par exemple, le

regard du père se remplit soudain d'absence et de silence, ou quand une photographie retient un « sourire immobile... » Chaque jour apporte des disparitions. Cependant le temps n'est pas que pertes, il est aussi recommencements : « ça se fait tous les automnes ça continue », et les poèmes sont « toujours presque les mêmes ». Ces figures qui bougent juste un peu ne sont pas la mort ; « c'est vivant », répète le poète. Avec leur « insignifiance » qui « cotoie le bonheur », elles font la musique de la vie : thème et variations. C.-N.J.



petits cailloux de leur bretonnité — la maison de la promesse rebaptisée Ker Ael par Étienne ; les affiches de Bretagne punaisées dans le bistrot du cadet —, cette région de Mayenne est avant tout présentée comme une terre d'accueil où les vagues des labours, la houle des forêts, font oublier les lames meurtrières de l'océan. Le village évoqué par Sorj Chalandon n'existe

Sylvain Coher, *La Forme empreinte*, Joca Seria, 2014, 64 p., 11 €, ISBN : 9782848092300

Le style de *La Forme empreinte* séduit dès la première ligne. Précis, concis, évocateur. De courtes pages de poésie à l'état pur s'enchaînent dans un objectif souterrain : la découverte d'un biotope remarquable. Le lac de Grand-Lieu, plus grand lac naturel de plaine de France, regorge d'une flore et d'une faune étonnantes. Le marais apparaît dans sa vérité : ses forêts fossiles, sa fange nauséabonde, « ses carcasses

qui macèrent dans une eau putride... », mais il est sublimé tant l'on s'accroche aux roselières, s'attarde sur les herbiers flottants, se réfugie « sous l'ombre portée des ombellifères ». Le silence règne malgré la vie très active des diptères, guifettes, pluviers et anoures marcheurs. Le silence est aussi de mort. Ces berges incertaines pourraient bien nous engloutir comme elles ont englouti jadis la cité d'Herbauges, ou comme elles ont avalé le vieux Malgogne. C. P.

Jacky Essirard, *La Paume offerte*, Le Chat qui tousse, 2015, 13 p., 6 €, ISBN : 9782912163523

Jacky Essirard aborde ici en territoire amoureux. « Certains d'être ensemble / dans la même seconde ». Plus que le sentiment ou la réflexion, le poète privilégie les sens, les matières, le concret. Par brèves évocations en vers libres se dessine ce que sont deux êtres que lie le désir et la passion : « les vêtements vite enlevés / en tas près de la porte ». L'amour se vit en actes, en mouvement, en « corps-à-

pas ; il est, dit-il, « tissé de lambeaux d'autres lieux », mais des lecteurs mayennais lui ont avoué « qu'ils avaient reconnu leur bourg ». C'est dire combien l'auteur a su embrasser l'âme de cette contrée, si propre à accueillir l'émouvant pacte d'amitié qui fonde le livre.

Jean-Luc Jaunet

Sorj Chalandon, *Une promesse*, Grasset, 2006, 288 p., 18 €, ISBN : 9782246711711

PAGAIE SIMPLE

Avec *Pagaie simple*, Victoria Horton confie ici sa passion pour le canoë. Ce qui pourrait sembler anecdotique prend ici un intérêt géographique original, ainsi qu'une dimension poétique. Ce livre est une chronique de descentes de rivières calmes, la basse Mayenne, la Sarthe et l'Huisne. Progresser doucement par lents coups de pagaie, glisser silencieusement sous les frondaisons, sont des bonheurs simples, à la portée de tous, mais que bien peu connaissent. C'est qu'on oublie

souvent que de belles aventures sont parfois proches, et c'est la première leçon de ce beau récit de voyage. La pratique du déplacement ici n'est pas celle du touriste : « sur l'Huisne... je ne voyage pas du tout, j'y habite... C'est que je ne suis pas d'ici : cet ici est mon ailleurs. Je n'ai pas besoin d'aller loin, j'y suis déjà... Je ne vais pas où on me dit qu'il faut aller pour consommer du paysage, je me promène. Je me promène sur l'Huisne. »

Le grand intérêt du livre est aussi dans l'approche, la découverte d'un territoire par des chemins inattendus, ici des voies d'eau bien modestes, bien discrètes. Certes ni la Mayenne ni la Sarthe, qui ont donné leur nom à des départements, ne sont des inconnues, mais l'Huisne appartient presque au registre des eaux étroites chères à Julien Gracq.

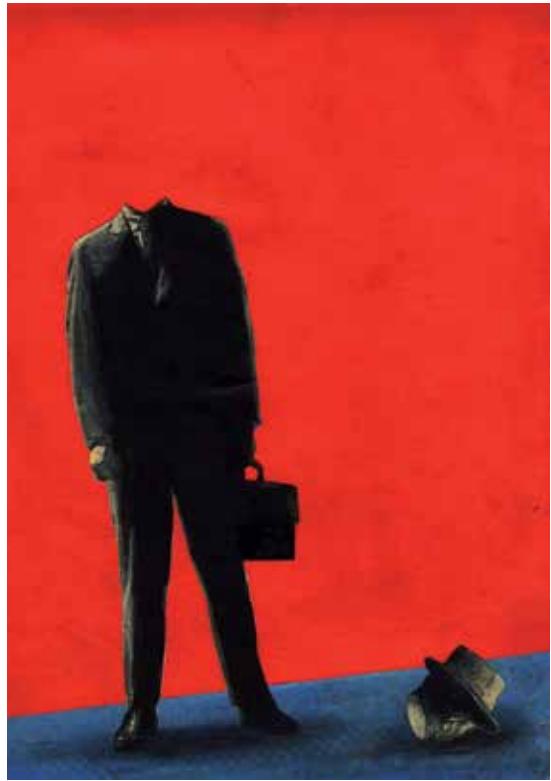
Pourtant c'est passant par là qu'on entre dans les profondeurs du pays, et découvre ce qu'on ne connaît pas parce qu'on ne l'a jamais regardé. C'est un art, une philosophie, un usage du monde réservé aux seuls vrais voyageurs.

Stevenson, Thoreau, Nicolas Bouvier sont ici convoqués. C'est aussi une connaissance nouvelle, celle d'un monde où se côtoient trois règnes : végétal, animal, aquatique, qui font la foisonnante vie secrète de notre territoire. Le peuple des Pays de la Loire, c'est aussi le peuple animal avec lequel s'instaure un rapport de proximité fait d'étonnement réciproque : les troupeaux qui vous regardent passer, poissons

Sylvie Dubin, *Vent de boulet*, Paul & Mike, 2016, 256 p., 15 €, ISBN : 9782366510799

Sylvie Dubin nous propose un éclairage original sur la Première Guerre mondiale. Aux grandes batailles, aux hautes considérations sur la guerre et les hommes, l'auteure angevine préfère l'individu et les faits. Elle met en scène des êtres sans particularité, sans courage ni lâcheté remarquables. Souvent de condition modeste, ils sont plus ou moins proches du conflit, permissionnaire, infirmière,

tirailleur sénégalais, aérostier, médecin, journaliste, artiste peintre, couturière, mourant sans gloire ou survivant au désastre. Leurs destins sans reliefs se mêlent aux grandes catastrophes : déception d'une marraine de guerre à la réception de la photographie de son filleul ; peintre raté qui profite d'un accident ferroviaire pour voler les œuvres d'un artiste. Ce ne sont pas des héros, les portraits sont parcellaires et, en cela, nous nous approchons de ces hommes et femmes des temps de guerre. Leur humanité est la nôtre. F. G.



furtifs, araignées d'eau, ragondins fuyant, héron en majesté.

Ce joli voyage est l'occasion d'être au cœur du pays, dans ces villages qu'aucun guide ne signale mais dont les noms enchantent : Le Mêle, Croulard, Soligny-la-Trappe, Le Petit-Bouveuche.

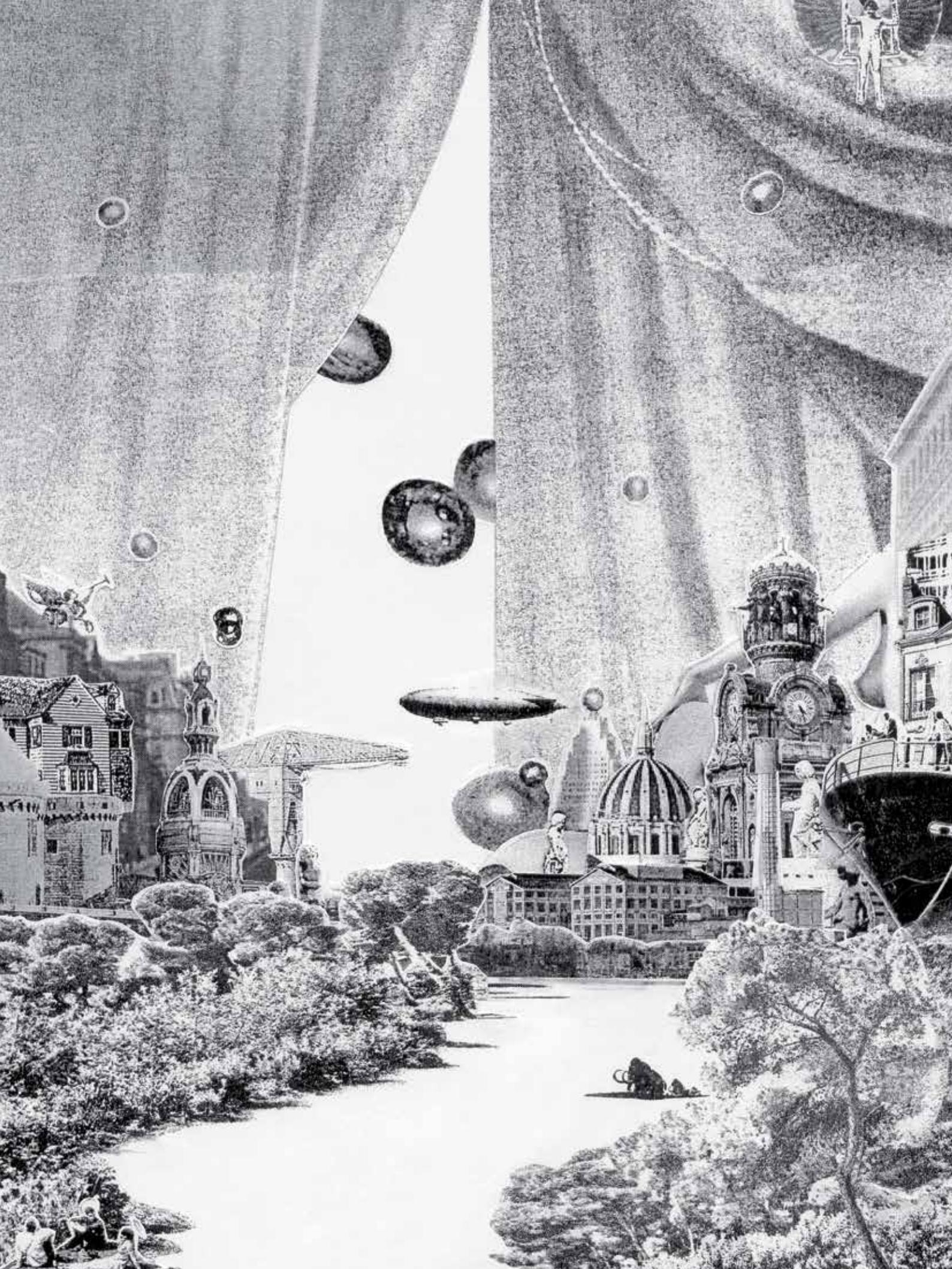
Éloge du voyage autre, de la lenteur, amour d'un pays secret qui ne s'offre qu'à celui qui le désire doucement, ce petit livre est tout cela, en même temps qu'une histoire d'eau ! « C'est que reprendre l'eau n'est nullement anodin. Tant que nous ne saurons pas marcher dessus, tant que nous ne serons pas changés en poissons, nous n'y serons pas tout à fait chez nous. On ne connaît jamais l'eau tout entière : chaque fois qu'on la quitte, elle se referme. Et puis le premier toucher de la pagaie dans l'eau suffit à faire battre le cœur et l'on voudrait ne jamais débarquer. »

Alain Girard-Daudon

Victoria Horton, *Pagaie simple*, Les Contrebands, 2013, 200 p., 12 €, ISBN : 9782915438550

Trésors de patrimoine littéraire

On le sait peu : les auteurs ou leurs ayants droit peuvent verser leurs archives aux bibliothèques municipales ou universitaires, ainsi qu'aux archives municipales ou départementales. Une manière de rendre hommage aux villes où ils ont vécu et écrit, ou encore d'abonder les collections patrimoniales d'établissements actifs sur le plan de la valorisation. Histoires de quelques fonds littéraires conservés en région.



Le fonds Gaspard de la nuit à la bibliothèque municipale d'Angers (49)

L'émouvante histoire des éditions posthumes de *Gaspard de la nuit*, paru en 1842, un an après la mort du poète Aloysius Bertrand, grâce à la passion de deux Angevins, le sculpteur David d'Angers et l'imprimeur Victor Pavie, se lit à travers la constitution du très riche fonds conservé à la bibliothèque municipale d'Angers.

Marc-Édouard Gautier, conservateur en chef chargé des fonds patrimoniaux, explique que, si *Gaspard de la nuit* est bien connu comme étant le premier recueil de poèmes en prose, il aurait dû être également le premier recueil illustré ; par économie, ce ne fut malheureusement pas le cas et le recueil de poèmes illustrés par les dessins d'Aloysius Bertrand ne paraîtra donc qu'en 1920.

Les dessins réalisés de la main du poète ont été découverts dans la donation des archives de David d'Angers à la ville par sa fille en 1901. Ce fonds se compose également d'une importante documentation comprenant de la correspondance à propos de la réception du recueil en 1842.

Sous l'impulsion de M.-É. Gautier, une importante collection des ouvrages illustrés de *Gaspard de la nuit*, publiés depuis la fin du XIX^e siècle, s'est développée. C'est à ce jour la plus belle collection publique et la plus complète sur la question puisqu'elle comprend vingt-cinq des trente-cinq ouvrages existants.

À cela s'ajoute une partie « création », grâce à un fonds de livres pauvres dont une trentaine sont en cours, avec carte blanche donnée aux artistes et écrivains autour de *Gaspard de la nuit*.

Le fonds Hervé Bazin à la bibliothèque universitaire d'Angers (49)

Le fonds Hervé Bazin, écrivain populaire s'il s'en est, est incroyable : on peut y découvrir le travail préparatoire intensif de ses romans,

Les fonds littéraires conservés en région

• par Antoinette Bois de Chesne •

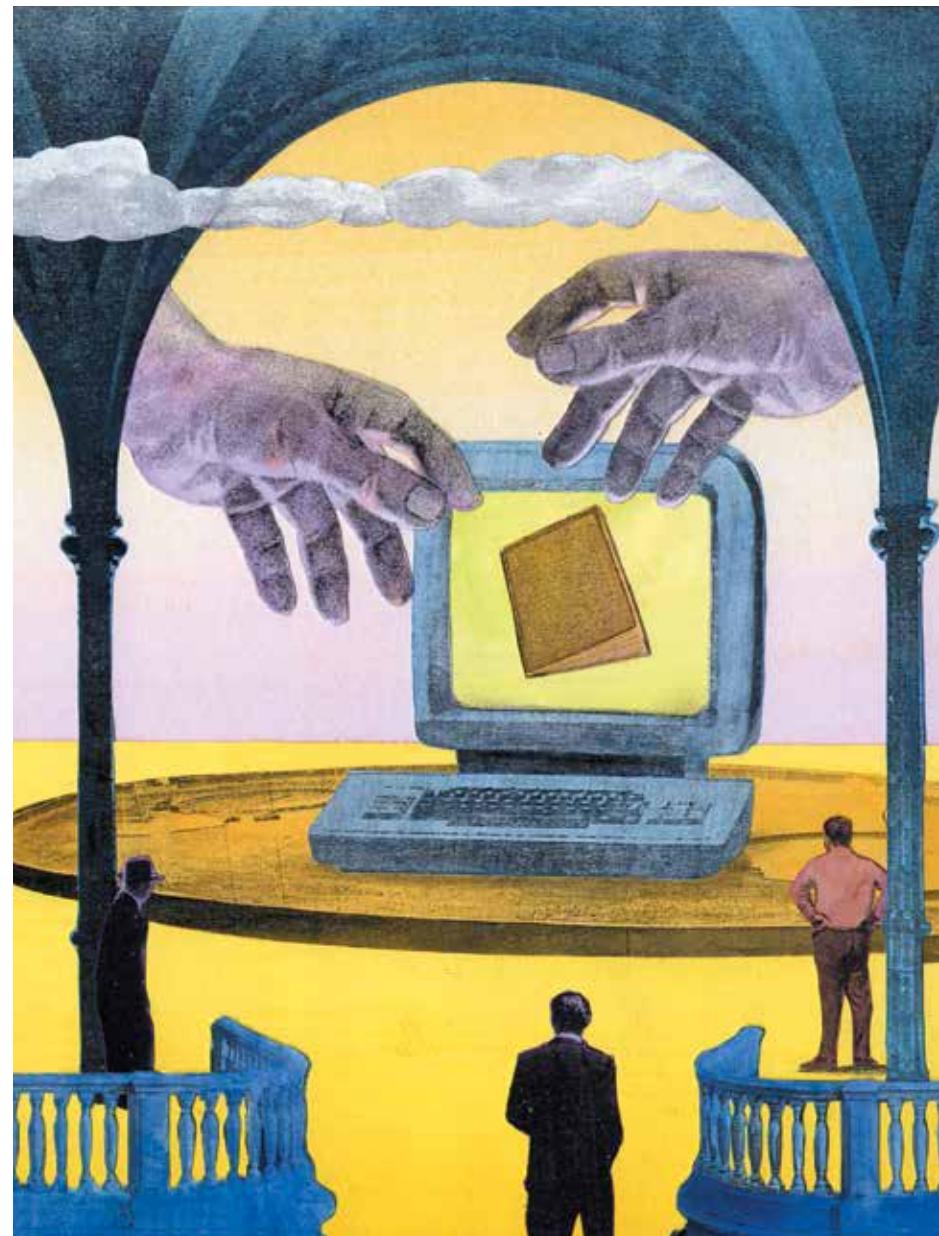
Les fonds littéraires de la région possèdent des réserves dignes des cavernes d'Ali Baba, dont l'existence a été le plus souvent rendu possible grâce à la passion des conservateurs et des directeurs, passés et actuels, de quelques établissements ligériens. Leur constitution témoigne de l'évolution de la représentation de l'écrivain, qui a doté leurs manuscrits d'un statut de patrimoine à part entière dans l'histoire littéraire. Archives données ou mise en dépôt par des écrivains locaux ou leurs ayants droit, par des auteurs étrangers au territoire ou au pays, collections acquises et développées, ces trésors se trouvent dans les fonds patrimoniaux des bibliothèques municipales, parfois aux archives départementales ou dans les bibliothèques universitaires.

La création des fonds littéraires est tardive en regard de celle des fonds locaux qui date souvent des confiscations révolutionnaires. C'est au XIX^e siècle, avec entre autres la progression du cadre juridique du droit d'auteur, que les manuscrits acquièrent peu à peu un statut patrimonial et que se constituent les premiers fonds les concernant. De la seconde moitié du XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, l'évolution des courants critiques, et en particulier la montée en puissance de la génétique des textes, confirme l'importance de ces archives. De plus en plus d'auteurs font don de leurs documents aux bibliothèques municipales ou, depuis les années 1990, aux bibliothèques universitaires. Le soutien du Frab (Fonds régional d'acquisition pour les bibliothèques) est essentiel à la politique d'acquisition qui, pour une part, crée et alimente les collections patrimoniales. Ce soutien est abondé à parité par l'État et la Région, et son taux de subventionnement s'établit dans une fourchette de 20 à 80 %



dans notre région. Tous ces fonds sont consultables sur place. Ils sont recensés en ligne sur les sites des bibliothèques ainsi que sur Calames. Le CCFr (Catalogue collectif de France) est également une base de données incontournable.

Témoignant de l'attachement à leur territoire, certains écrivains donnent leurs archives à leur lieu d'origine, privilégiant alors la consultation et la conservation locales à celles proposées par la BnF. Ainsi en 2006, Catherine Paysan, écrivaine sarthoise, fait



dont l'ensemble des manuscrits — à l'exception de *Vipère au poing*, qui a disparu — constitue le fonds. On y trouve aussi 9 000 lettres des personnalités du monde politique et culturel de la seconde moitié du xx^e siècle.

L'histoire de sa constitution est assez rocambolesque. Avant de mourir, Hervé Bazin dépose ses archives à la ville de Nancy pour qu'elles rejoignent le fonds Goncourt, dont il avait été le président. Ce dépôt est contesté par ses sept enfants, qui le récupèrent. Ces archives sont donc proposées à la vente à Drouot. La dernière épouse de l'écrivain, Odile Bazin, avec qui France Chabod était en contact, alerte Olivier Tacheau, alors directeur de la BU d'Angers. Celui-ci s'engage et réunit des subventions : la ville d'Angers, qui avait déjà approché l'écrivain, apporte 20 000 €, aux côtés du ministère de l'Éducation nationale et du conseil départemental de Maine-et-Loire ; la BU quant à elle ajoute 40 000 €. La quasi-totalité des archives Hervé Bazin est ainsi rachetée en 2004 pour 100 000 €, et mise à la disposition des chercheurs, comme l'écrivain lui-même le souhaitait. La famille d'Hervé Bazin a également confié aux archives départementales du Maine-et-Loire des documents concernant son œuvre littéraire et journalistique, ainsi que des correspondances liées à sa vie personnelle.

Le fonds Louis Dubost aux médiathèques de l'agglomération de La Roche-sur-Yon (85)

Initiée en avril 2009, la donation par Louis Dubost des archives de sa maison d'édition Le Dé bleu était guidée par sa volonté de mettre fin à ses activités éditoriales. Après trente-cinq années durant lesquelles la maison avait joué un rôle d'éclaireur, permettant la découverte de poètes méconnus et devenus depuis des noms importants (citons rapidement Antoine Emaz, Charles Juliet, Andrée Chédid, Albane Gellé...) l'aventure prend fin. Louis Dubost décide donc de faire don





don de ses archives à la médiathèque Louis-Aragon du Mans. « Je ne veux pas que toutes mes archives soient dispersées, qu'elles finissent en feu de joie. Ce qui explique mon choix d'offrir à la ville du Mans l'ensemble des documents que je conserve », souligne-t-elle. Ce don est le plus important en matière de littérature au Mans. L'ensemble comprend des manuscrits, des dossiers sur chaque œuvre avec des articles de presse et correspondances, des papiers de famille et des photographies. Dans l'attente d'un traitement intellectuel plus poussé, la communication en est encore confidentielle. C'est ce même désir qui conduit Danièle Sallenave à donner une partie de ses archives en 2002 à l'université d'Angers, concrétisant ainsi les liens noués depuis le premier colloque international qui s'y est tenu en 1999. C'est en quelque sorte un retour aux sources pour l'auteure, née à Angers en 1940 et qui a passé son enfance à Savennières.

Julien Gracq a légué à la BU d'Angers toute la littérature grise sur son œuvre (c'est-à-dire tous les documents qui échappent au circuit commercial de l'édition et au contrôle bibliographique), alors que la BnF conserve ses manuscrits et la bibliothèque municipale de Nantes possède principalement des imprimés avec mention manuscrite autographe.

La médiathèque Toussaint d'Angers a, quant à elle, développé un important fonds autour de l'ouvrage *Gaspard de la nuit*, dont l'origine remonte aux dons des archives de David d'Angers par sa fille en 1901 — voir encadré.

L'École de Rochefort, à laquelle l'université d'Angers a consacré en trente ans pas moins de dix-neuf colloques, dispose d'un fonds qui continue d'être alimenté par l'acquisition de tout ce qui est écrit ou soutenu sur ce mouvement poétique : œuvres, études critiques, revues, articles, thèses, mémoires. Ce sont les liens de confiance tissés avec les poètes lors de ces colloques qui les ont sensibilisés à l'importance de la transmission de leurs manuscrits, de leur bibliothèque et de leur documentation.

Il y a huit ans, le don de Louis Dubost, éditeur du Dé bleu situé en Vendée, crée un fonds inédit à La Roche-sur-Yon — voir encadré ci-contre. Une autre structure éditoriale, la revue *Nouveau Commerce*, a donné l'occasion de créer un fonds conservé à l'Institut catholique d'études supérieures (Ices) de La Roche-sur-Yon et qui compte près de 3 000 références. Cette revue fondée en 1963 a permis de faire lire des auteurs prestigieux comme Emmanuel Levinas, Victor Segalen, Djuna Barnes, Louis Massignon ou Maurice Blanchot. Sa co-fondatrice, Marcelle Fonfreide, a versé les archives de la revue en 2009 ainsi que sa bibliothèque personnelle, créant ainsi un second fonds, le premier ayant été offert en 1995 à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec).

de sa bibliothèque professionnelle et personnelle, riche de 25 000 volumes autour de la poésie francophone, de nombreuses revues, deux exemplaires de chacun des 450 titres édités par Le Dé bleu, ainsi que des archives comprenant des correspondances avec des auteurs et des épreuves de recueils.

Le catalogage aboutira au cours de l'été 2017. Les ouvrages du Dé bleu sont en accès libre à la médiathèque et le reste du fonds est consultable sur place. Véronique Blondin, responsable des fonds patrimoniaux, souligne l'importance qu'il y a à les faire connaître et à offrir ce regard inédit sur la poésie française contemporaine.

L'avis de Louis Dubost : « Ça m'arrangeait, je n'avais pas de moyen de les rétrocéder à quelqu'un, mes enfants considérant que ça faisait partie de ma vie. Et puis il y avait un certain intérêt à créer un centre de documentation à partir de ma bibliothèque. » Mais c'est aussi la prolongation de son rôle de passeur poétique, une continuité de la transmission : « Je laisse une trace concrète de ce travail. » Mais que se passe-t-il, une fois les cartons partis ? « Je me suis retrouvé avec des rayonnages déserts et des murs nus, il n'y avait plus de cartons dans les granges. Un vide. Depuis, je n'ai rien remis sur les murs, où il y avait beaucoup d'affiches. Je ne me décide pas à les réoccuper. Le passeur est entré dans le passé. C'est un petit vieux maintenant, mais qui ne ressasse pas. Et cette transmission c'est une façon de mourir aussi, mais de mourir sereinement, de décider moi-même du comment mourir — dignement, librement en accord avec ma vie. Ancien prof de philo, Épicure et Spinoza me touchent dans leur approche de l'existence humaine, simplement humaine, je l'ai faite mienne. Cette donation, c'est comme un seuil qui s'ouvre, pas un deuil qui verrouille. Ça me libère, pour faire autre chose. Je me suis remis à l'écriture avec un ensemble en cours sur le thème vieillir/mourir que je n'avais pas pu entretenir régulièrement durant trente-cinq ans par manque de disponibilité. La vieillesse c'est un peu ça, non pas du temps qui raccourcit, mais le temps qui devient libre. »

Le fonds Pierre Reverdy à Sablé-sur-Sarthe (72)

À Sablé-sur-Sarthe, c'est une association — le groupe de lecture de Pierre Reverdy — qui crée le fonds en 1984. La proximité géographique de Sablé avec Solesmes, où le poète vécut trente-quatre ans jusqu'à sa mort, a motivé ce projet.

La fondation Maeght, propriétaire de l'œuvre du poète selon la volonté de son épouse, leur cède des « défets » d'imprimerie, ces feuillets dépareillés d'un ouvrage d'édition, qui vont constituer le point de départ de la collection : projets de mises en pages et de couvertures pour les livres de Reverdy associés aux peintres Georges Braque et Juan Gris.

Confier par la suite à la bibliothèque municipale pour conservation et poursuite d'acquisition, cette collection s'est enrichie au fil des années, en particulier en ce qui concerne les livres d'artistes, avec six originaux de grands formats en collaboration avec de grands peintres : Matisse, Picasso, Braque et Gris.

On y trouve par ailleurs la quasi-totalité des ouvrages de Pierre Reverdy en version originale, ainsi que des correspondances avec des écrivains de l'époque, comme Jean Cocteau. Petit bémol : ces lettres ne seront communicables au grand public qu'en 2030, soixante-dix ans après la mort de l'auteur.

La mise en place d'un contrat Territoire Lecture, qui associe la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) et le département de la Sarthe, vise d'ores et déjà à valoriser ce fonds via la numérisation et des expositions en partenariat avec des lieux adaptés.

Le détail du fonds est par ailleurs présent depuis quelques mois sur le Catalogue collectif de France (CCFr).

Le fonds Benoîte Groult à la bibliothèque universitaire d'Angers (49)

Le fonds Benoîte Groult s'est constitué grâce à la passion de France Chabod, responsable des fonds spécialisés au service commun

Certains fonds se sont aussi constitués après le décès d'écrivains de la région par acquisitions et/ou dons des ayants droit. C'est le cas du fonds Jules Verne, dont la mise en valeur par les services spécialisés de la bibliothèque municipale de Nantes, que sont le musée et le centre d'étude, a participé à la notoriété des 5 000 documents (dont 95 manuscrits) qui le composent. Ces collections sont issues d'importantes acquisitions passées et présentes de la ville de Nantes, de dépôts de l'État et de nombreux dons, notamment de la part de la famille Verne.

À Sablé-sur-Sarthe, le fonds Reverdy a été mis en place par acquisitions, et à Angers, le fonds Hervé Bazin a été acheté aux enchères grâce à un partenariat entre plusieurs instances — voir les deux encadrés.

La bibliothèque universitaire d'Angers conserve des fonds d'auteurs et de poètes étrangers à la région, mais dont l'œuvre





a fait l'objet de colloques et d'études spécialisées par des universitaires. Ces travaux ont peu à peu créé des liens de confiance avec les auteurs concernés. Le patient travail de catalogage est activement soutenu par la très réputée filière d'enseignement en archivistique d'Angers, et grâce à ses étudiants de master.

Ben Faulkner, universitaire, est à l'origine du fonds Anthony Burgess, écrivain anglais et musicien. Là aussi, à la suite d'un colloque, sa veuve a versé ses archives à Angers, créant ainsi le troisième centre consacré à l'écrivain (le premier se trouvant à Manchester et l'autre aux États-Unis). On trouve dans ce fonds ses manuscrits musicaux. En 2017, Anthony Burgess aurait eu 100 ans ; un colloque ainsi qu'une exposition se tiendront à l'université en fin d'année.

C'est grâce à la chercheuse Arlette Bouloumié que les fonds Jean-Loup Trassard et Michel Tournier ont été créés. Ce dernier, décédé l'année dernière, a donné les nombreux ouvrages ayant trait à son œuvre qu'il avait reçus à l'université, créant ainsi le fonds documentaire le plus complet au monde et le centre de recherche de référence. Michel Tournier a également légué ses manuscrits qui, pour l'instant, n'ont pas encore été réceptionnés.

« Parfois, précise France Chabod, responsable des fonds spécialisés de l'université d'Angers, véritable mine de récits, les gens ne sont pas prêts à se séparer de leurs archives. Ils restent propriétaires des documents déposés. À ce jour, personne n'a encore mis fin aux dépôts ainsi constitués. » Le dépôt André Dhôtel, originaire des Ardennes, effectué en 1995 par son fils François Dhôtel, est d'une grande richesse : la totalité des manuscrits autographes de ses romans — tous écrits sur des cahiers d'écridor de petits formats — est conservée dans les archives.

Ce panorama n'est pas exhaustif. Si le grand public connaît encore mal la présence et la richesse de ces fonds, les politiques de valorisation mises en place régulièrement *vía* des expositions, colloques, conférences... permettent à nombre de ces trésors de quitter les réserves pour se dévoiler. Ce patrimoine multiple est vivace, il nourrit autant la recherche que la curiosité des lecteurs et l'inspiration des amoureux littéraires.

Toutes les informations sur la composition et la localisation des fonds de patrimoine écrit conservés en Pays de la Loire sont disponibles dans l'annuaire en ligne de Mobilis à l'adresse <https://www.mobilis-paysdelaloire.fr/annuaire>. Cocher Patrimoine écrit dans la case de recherche avancée.

de documentation de l'université d'Angers. Passionnée par l'écrivaine, France Chabod a pris contact avec elle en 2009 afin de lui proposer que ses archives rejoignent le fonds d'archives sur le féminisme de la BU. Benoîte Groult a répondu favorablement pour ce qui restait de ses archives, puisqu'elle en avait déjà détruit une partie afin de « ne pas encombrer » ses filles.

Les éléments du fonds actuel ont été réunis entre 2011 et 2012, dont trois manuscrits conservés par l'auteur : *Journal à quatre mains*, co-écrit avec sa sœur, et dont les écritures alternent, *Les Vaisseaux du cœur* (incomplet) et *Mon évasion*. Il comprend aussi une importante documentation sur la réception de l'œuvre en France et à l'étranger, vingt-sept traductions en langues étrangères, des manuscrits de textes de commandes qui témoignent de sa participation régulière et active à des ouvrages collectifs, et des textes de conférences ou de colloques, en particulier autour de son combat contre l'excision.

Parce qu'elle était à la fois écrivaine et féministe, le fonds Benoîte Groult intéresse beaucoup les chercheurs : un beau projet collaboratif est en cours avec l'université de Grenoble-Alpes, consistant à mettre en ligne des manuscrits numérisés. Un appel à volontaires permettra de transcrire ces derniers et donnera lieu à une édition critique en ligne.

Index

André-Abdelaziz, Thérèse 26, 27
Ané, Dominique 62
Annaix, Jean-Luc 26
Ayraud, Philippe 27
Baddoura, Rita 24
Badin, Paul 66
Bahain, Marie-Hélène 45
Balzac, Honoré (de) 13, 14, 18, *carte intérieure*
Barbe, Frédéric 26
Barreau, Cathie 34
Bazin, Hervé 14, 27, *carte intérieure*, 72, 73, 76
Beau, Stéphane 27
Beauget, Sylvie 26
Beaune, François 62, 65
Beck, Philippe *carte intérieure*
Bégaudeau, François 17, *carte intérieure*
Bellay, Guy 22
Bergère, Jean-Louis 40
Bertrand, Aloysius 72
Blandeau, Jacky 27
Bon, François 17, *carte intérieure*
Bossavit, Léo 26
Bourdelier, Olivier 22
Bourrion, Daniel 33
Boutouillet, Guénaël 19, 24, 57, 66
Brancion, Paul (de) 22, 44
Braud, Daniel 27
Brethesché, Delphine 23, 26
Bretonnière, Bernard 22, 26, *carte intérieure*, 43
Bruno, G. 14
Bulting, Christian 61
Burgess, Anthony 77
Bustier, Pierre 27
Cadou, René-Guy 21, 22, *carte intérieure*
Chaillou, Michel 11, 18, *carte intérieure*
Chaissac, Gaston 18
Chalandon, Sorj *carte intérieure*, 66, 68
Chantal, David 26
Chatelier, Patrick 57



Checchetto, Rémi 22
Chéné, Jean-Damien 22
Chevillard, Éric 13
Cheviller, Ronan 26
Coher, Sylvain 68
Cosson, Yves *carte intérieure*
Cottet, Franck 22
Cottron-Daubigné, Patricia 39
Cuif, Murielle 26
Daguin, Alain-Pierre 27
Denis, Nicola 48
Deville, Patrick 13, *carte intérieure*
Dhôtel, André 77
Du Bellay, Joachim 21, 27, *carte intérieure*
Dubin, Sylvie 69
Dubois, Jean-François 22
Dubost, Louis 22, 73, 75
Duby, Jean 27
Dumas, Alexandre 14, *carte intérieure*
Emaz, Antoine 23, 30, 67, 73
Essirard, Jacky 68
Filhol, Élisabeth 19
Flaubert, Gustave 18, *carte intérieure*
Forest, Philippe 9, 10, *carte intérieure*
Forge, Sylvain 27
Fouillée, Augustine 14
Fradet, Gwénaëlle 27
Froger, Thierry 23, 61, 62
Gauchard, Yann 20
Gellé, Albane 22, 34, 73
Genet, Jean 14, *carte intérieure*

- George, Antoine 27
Gilabert, Teodoro 47
Giraud, Thomas 19
Glaziou, Joël 47
G. Lucas, Sophie 23, 57
Gracq, Julien 7, 10, 13, 15, 17, 18, *carte intérieure*, 51, 57, 69, 75
Groult, Benoîte 76, 77
Guidet, Thierry *carte intérieure*, 54, 55
Guilbaud, Luce 35
Guilbaud, Yannick 27
Guillet, Gérard 27
Guillot, Marion 20
Guivarch, Cécile 23, 24, 38
Horton, Victoria 68, 69
Hugo, Victor 14
Huguen, Hervé 27
Jablonka, Ivan 19
Jou, Florence 24
Jouan, Yves 22, 32, *carte intérieure*
Kawala, Anne 23
Kerninon, Julia 20
Kibuanda Humeau, Nina 24
Laé, Frédéric 24
Lamarche-Vadel, Bernard 13, *carte intérieure*
Laurence, Jean-Michel 26
Lebrat, Soizic 24
Le Corff, Aude 20
Legoeuil, Claude 26
Lemarié, Céline 26
Lenoble, Catherine 24
Mariel, Henri 26
Martin, Lionel-Édouard 67
Ménard, Sébastien 25
Michelet, Jules 14
Mienski, Danny 27
Moreau, Françoise 57
Morvan, Daniel 26, 66
Nabokov, Vladimir 18
Nativelle, Jean-Luc 60
Nourry, Béatrice 27
Oury, Louis 27
Page, Martin 41
Pajot, Stéphane 27, 53, 54
Pasquier, Élisabeth 20, 52
Paysan, Catherine 27, 73
Pen, JM 27
Péneau, Jacques 62
Perrin, Marc 19, 24, 25
Perros, Georges 21
Pessan, Éric 26, 48, 49
Pézennec, Jean 27
Picquet, Thierry 27
Pieyre de Mandiargues, André 17, *carte intérieure*
Pinçon, Isabelle 22
Pinson, Jean-Claude 17, 21, 23, *carte intérieure*, 63
Poiraudeau, Anthony 19
Pratz, Pascal 27
Prigent, Christian 24
Prouteau, Marie-Hélène 58, 61
Rabu, Emmanuel 42
Ragon, Michel 14, *carte intérieure*
Renard, Sylvain 26, 46
Reverdy, Pierre 22, 27, 76
Rinkel, Blandine 20
Robert-Guédon, Danielle 40
Roger, Alain 61
Rossi, Paul Louis 17, 18, 22, *carte intérieure*, 58
Rouaud, Jean 17, *carte intérieure*
Royère, Jean-Claude 27
Sacré, James 21, 22, 67
Sallenave, Danièle 15, *carte intérieure*, 75
San Martin, Didier 26, 27
Savic, Jean-Marc 24
Scarron, Paul 12, 27, *carte intérieure*
Seurat, Alexandre 20
Simenon, Georges 13, *carte intérieure*
Stendhal 18, *carte intérieure*
Suaudeau, Jean-Pierre 66
Taylor, John 7, 22, *carte intérieure*, 48, 60
Thomas, Fabienne 27
Thovey, Jean 26
Thyrion, Françoise 26
Tournier, Michel 14, *carte intérieure*, 77
Trassard, Jean-Loup *carte intérieure*, 48, 49, 77
Urfé, Honoré (d') 11
Vallès, Jules 17, *carte intérieure*
Valmer, Michel 26
Verne, Jules 13, 14, 18, 26, *carte intérieure*, 76
Viguier, Jasmine 22, 31
Vilaine, Laurence 20
Vivarelli, Diana 26
Vogels, Christian 23, 63
Vuillemain, Sophie 27
Walker, Lalie 27
Werner David, Laurence 32
Zang, Marcel 26, 46
Zawacki, Andrew 22
Zola, Émile *carte intérieure*





MOBILIS est le pôle de coopération des acteurs du livre et de la lecture en Pays de la Loire.

Cette association, financée par le Conseil régional des Pays de la Loire et la Drac des Pays de la Loire, rassemble plus de 200 adhérents. Tous les professionnels du livre peuvent y adhérer : auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, organisateurs d'évènements, médiateurs, indépendants, organismes de formation, collectivités... Le réseau ainsi constitué est animé par une équipe de 4 personnes. Le Conseil d'administration est composé de 18 professionnels en provenance de tous les métiers du livre et de la lecture.

L'association déploie ses activités autour de 5 verbes fondateurs qui structurent ses missions :

OBSERVER la vie du livre et de la lecture dans la région en rassemblant les données relatives à celles-ci sur une plateforme web comprenant notamment des annuaires à usages professionnel et public.

INFORMER en mettant à disposition de tous les données collectées mais aussi les renseignements susceptibles d'être utiles aux acteurs du livre et de la lecture, et en publiant et diffusant une revue bimédia consacrée à l'actualité et aux enjeux du domaine concerné.

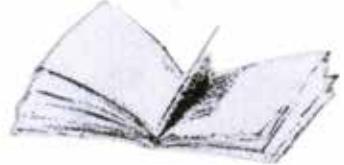
FORMER en proposant une offre de formations professionnelles et interprofessionnelles.

RASSEMBLER en favorisant une démarche systématique de mutualisation à l'échelle régionale et en encourageant tous les acteurs à mettre en commun leur expérience, leurs initiatives et à coopérer au développement de projets partagés.

ACCOMPAGNER par l'aide, le conseil et l'expertise, les projets en région.

Pour en savoir plus et suivre toutes nos actualités :

www.mobilis-paysdelaloire.fr



Vous avez en main le premier hors-série du magazine bi-média **mobiLISONS**.

Coordonné par John Taylor, ce numéro est le fruit du travail du comité éditorial de MOBILIS. Il est constitué de ressources variées (chroniques d'ouvrages et articles publiés sur le site de Mobilis, articles panoramiques inédits, textes d'auteurs à propos de lieux ligériens qui leur sont chers...) qui visent toutes à valoriser les auteurs de littérature en Pays de la Loire. La jeunesse et le polar, notamment, n'y sont pas présentés : la focale a été portée sur la littérature générale, passée ou présente, et la poésie.

Ce numéro a été, comme d'habitude, l'occasion d'une belle collaboration avec des professionnels de la création.

Julien Grataloup nous a ouvert ses archives d'images poétiques pour illustrer ce hors-série.

La direction artistique, la mise en page, la création du visuel intérieur et la conception graphique ont été confiées à Denis Esnault.



Conception graphique : Denis Esnault - Illustration : Julien Grataloup

